



· BIBLIOTECA ·
· LUCCHESI · PALLI ·



Grande Saler O.S.

~~I - VIII - 23~~
1 IX 1823

III 1 IX 1 (23)

V O Y A G E S
IMAGINAIRES,
ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.
SUIVIS DES
SONGES ET VISIONS,
ET DES
ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT :

La fuite des **HOMMES VOLANS**, ou les
Aventures de **PIERRE WILKINS**, traduites
de l'Anglois.

Les Aventures du **VOYAGEUR AÉRIEN** ;
par M***.

MICROMÉGAS, ou Voyage d'un habitant
de l'étoile **SIRIUS**, par **VOLTAIRE**.

79727

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME VINGT-TROISIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant
les Voyages Imaginaires merveilleux.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.





LES HOMMES
VOLANS,
OU
LES AVENTURES
DE
PIERRE WILKINS,

Traduites de l'anglois.

TOME SECOND.





AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

ON donne dans ce volume la dernière partie des *Hommes Volans* ou des *Aventures de Pierre Wilkins*.

L'ouvrage qui suit contient encore une relation des voyages faits dans les airs. Mais le Voyageur ne découvre pas des peuples nouveaux : son secret ne lui sert qu'à parcourir rapidement notre globe, & dans les différentes contrées qu'il visite, il lui arrive plusieurs aventures très-variées & très-intéressantes. On juge de-là que les courses aériennes de notre Voyageur ne servent que de cadre au roman, & donnent à l'auteur le moyen d'y réunir plusieurs morceaux, dont les uns sont des histoires intéressantes, telle que celle de la *belle Liriane*, les autres des romans comiques & merveilleux, comme l'*histoire de la naissance prodigieuse d'Antonia de Zayàs*, & enfin des critiques : la *dispute du docteur Nigugno* est de ce genre. L'ouvrage est rare & curieux, & nous croyons que nos lecteurs le trouveront ici avec plaisir.

viii *AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.*

Le volume est terminé par *Micromégas*. Dire que cet ouvrage est sorti de la plume de Voltaire, c'est en faire le plus brillant éloge. Le voyageur court encore dans les vastes régions du ciel; c'est un géant échappé de l'étoile Sirius, qui se promène de planètes en planètes, avec autant de facilité que nous allons d'un village à un autre, à une distance de quelques lieues. Il en est où il trouve à peine de quoi reposer sa tête : notre pauvre monde est une machine bien petite, bien frêle & bien méprisable aux yeux d'un colosse haut de cent-vingt-mille pieds : il ne peut se persuader que le créateur ait daigné jeter les yeux sur ce vil morceau de boue, & qu'il l'ait peuplé d'êtres animés. Quelle est sa surprise, lorsqu'il voit que ce petit monde, pour lequel il témoigne tant de mépris, est habité, & qu'il est habité par des êtres pensans, instruits, intelligens, & qui l'ont de beaucoup devancé dans la carrière des sciences ! On juge quel fonds de morale & de philosophie doit sortir, sous une pareille plume, une fiction en apparence aussi extravagante. Ce voyage termine les courses aériennes ; & il faut convenir qu'après la hardiesse de celle-ci, il est difficile d'en entreprendre de nouvelles.



LES



LES
HOMMES VOLANS.

CHAPITRE XXXIX.

Description des appartemens du roi. Wilkins y est introduit. Moucheratt convoqué. Conversation de Wilkins avec le roi sur la religion.

J'AI connu des gens d'un goût si singulier ; qu'ils ne pouvoient dormir ailleurs que dans leur lit : graces à mon étoile , je ne me trouvais point dans ce cas ; car ayant regardé à ma montre , lorsque je me couchai , & la trouvant à sa fin , je la remontai ; l'aiguille étoit alors sur trois heures de jour ou de nuit , n'importe. Le lendemain quand je me réveillai , il en étoit neuf passées , de sorte que j'avois dormi dix-huit heures. Un pareil repos étoit bien raisonnable. Comme je me sentois de l'appétit , j'appellai Quilly pour me faire donner à déjeuner.

Quilly me dit que le roi étoit venu pour

me rendre visite, mais qu'il n'avoit pas voulu souffrir qu'on interrompît mon sommeil. Je le priai de presser le plus qu'il pourroit mon déjeuner, & de me donner de l'eau pour laver mes mains. Il alla porter mes ordres aux domestiques dans la galerie, & tout fut prêt dans l'instant.

Le déjeuner consistoit en une liqueur brune, dans laquelle on avoit mis d'une espèce de petits grains ou semences agréables au goût & très-bonnes. La crainte que le roi ne revînt encore, avant que je fusse prêt à le recevoir, m'empêcha de demander ce que c'étoit. Ainsi dès que j'eus fini, je lavai mes mains. Quilly me présenta une serviette qui ressembloit à de la grosse toile écrue, mais elle étoit douce & moëlleuse; & j'appris par la suite qu'elle étoit faite d'écorce d'arbres. Je mis mon habit brun, mon épée & ma longue perruque; & j'envoyai Quilly savoir quand il plairoit au roi que j'allasse le trouver.

Je m'étois si bien accoutumé à la lueur de la lampe dans ma grotte, que les lumières de cette demeure sombre ne me parurent pas aussi extraordinaires qu'elles auroient semblé à tout autre étranger. Le roi me fit dire qu'il me recevrait sur le champ; & Quilly me conduisit à son appartement.

Nous passâmes par une galerie, au bout

de laquelle étoit une fort belle voûte de plain-pied avec l'escalier ; ce fut par-là que Quilly me conduisit dans la grande salle des gardes. J'y vis plus de cent Glumms rangés en haie , armés de piques , les unes garnies de pierres coupantes & pointues , d'autres de massues à plusieurs pans , d'autres enfin de boules de pierre. Après avoir passé au milieu d'eux , nous entrâmes dans une autre gallerie aussi longue que celle de mon appartement ; puis sous une autre voûte qui nous mena à une petite salle carrée , extrêmement chargée de sculpture. A droite & à gauche étoient deux autres arcades , qui conduisoient dans de très-belles salles ; mais nous ne les vîmes qu'en passant : nous traversâmes cette petite salle , & entrâmes par une autre voûte vis-à-vis de nous , dans une gallerie d'une hauteur prodigieuse , au bout de laquelle Quilly détournant un paillason , me fit entrer , & me laissa dans le plus bel endroit du monde. Ne voyant paroître & n'entendant personne , je m'occupai à en considérer la magnificence , & je crus alors qu'il y avoit de quoi s'y amuser pendant une année entière. Elle avoit plus de cent trente de mes pas en longueur , & quatre vingt-quatorze de largeur. On trouvoit au milieu , de chaque côté , & à chaque bout , des

arcades ; & la voûte qui occupoit toute la largeur de la pièce , étoit chargée de la plus délicate sculpture ; on y voyoit suspendus quantité de globes de lumière placés sans ordre , ce qui me paroïssoit alors en augmenter la beauté. Au centre de ce fallon pendoit un lustre prodigieux des mêmes lumières , mais si bien disposées , qu'elles paroïssent n'en faire qu'une grande ; & plusieurs rangées d'autres , placées à certaines distances au-dessus les unes des autres , régnoient tout autour de la pièce. Ces lumières me semblèrent représenter assez bien les étoiles avec la lune au milieu. Lorsque je fus plus instruit du pays , j'appris qu'elles représentoient les constellations de l'hémisphère méridional. Les arcades étoient ornées des plus beaux emblèmes ; & les frontons de chaque côté étoient soutenus par des figures colossales de glumms. Sur les côtés & aux deux extrémités du fallon , s'élevoient de dix pas en dix pas , des colonnes portées sur des bases larges & carrées , très bien sculptées , & qui soutenoient des corniches servant de soubassemens à sa voûte. On voyoit sur les panneaux , entre les colonnes , les différens combats & les exploits les plus remarquables , exécutés par Begsurbeck en personne. Au-dessus de l'arcade par laquelle j'entrai , étoit la statue de

Begfurbeck, & à l'autre bout opposé celle du vieux ragam, prophète. Au milieu de la salle régnoit une longue table de pierre bien travaillée, qui en occupoit toute la longueur, excepté vers le milieu, où elle étoit partagée à peu près de la largeur des arcades, par un passage pour aller de l'une à l'autre. Il faudroit un volume entier pour décrire cette seule pièce.

Il y avoit bien une heure & demie que j'étois dans ce salon, étonné de ne voir venir personne, lorsqu'en me retournant j'aperçus deux glumms qui s'approchèrent de moi, & m'ayant salué, me prièrent de passer chez le roi. Nous allâmes donc par l'arcade du milieu, & après avoir détourné une natte au bout de la pièce, on me conduisit dans une autre où sa majesté étoit assise avec un autre glumm. Ils se levèrent tous les deux lorsque j'entrai, & me prenant chacun par une main, me firent asseoir entr'eux.

Après quelques complimens sur mon voyage & sur la manière dont je me trouvois dans le pays, le roi me dit qu'il ne m'auroit pas fait attendre si long-tems, s'il n'eût eu quelques dépêches pressantes à faire, & que voulant me parler en particulier, il s'étoit imaginé que je pourrois m'amuser pendant ce

tems-là dans le Boske ou grand fallon. Je lui avouai que je n'avois jamais rien vu qui en égalât la grandeur & la magnificence, mais que sur tout la sculpture & la disposition des lumières m'avoient paru parfaites.

Pendant que je parlois ainsi, je sentis que l'autre glumm manioit ma perruque; il examinoit si elle avoit cru ainsi sur ma tête, ou enfin ce que c'étoit. Il avoit glissé son doigt sous la coëffe, & tiroit mes cheveux par-dessous. Je tournai la tête. Glumm Pierre, me dit le roi, n'ayez pas de peur; le Ragam ne vous fera aucun mal; c'est seulement pour satisfaire sa curiosité; & j'ai voulu qu'il se trouvât ici, afin de consulter plus à loisir avec vous, comment il faudra nous conduire dans les besoins présens de cet état. Mes colombs m'ont instruit pleinement de l'histoire de vos voyages, & nous avons rendu graces à la grande image, de ce qu'après tant de dangers & de secours, elle vous a fait arriver heureusement ici pour nous défendre.

Le ragam voulut savoir si tous ces cheveux, voulant dire ma perruque, croissoient sur ma tête ou non. Je lui répondis que non; que je ne les mettois que de tems en tems comme un ornement, mais que j'en avois d'autres qui croissoient sur ma tête; & ôtant



Les hommes célèbres.

Tom. 20. pag. 7.



C. S. Mouton.

Naples.

ma perruque, je les lui montrai. Alors le ragam maniant ma barbe, qui est une chose inconnue chez les glumms, me demanda si j'avois aussi par-dessous ces cheveux d'autres qui fussent de mon crû. Je lui dis que ce poil y croissoit de lui-même. O parly puly, (douce image) dit le ragam en se levant, c'est lui-même, c'est lui-même.

Ragam, lui dis-je, quelle est ce Puly dont vous parlez? C'est l'image du grand Collwar, me répondit-il, de celui qui a fait le monde. Mais, insistai-je, qui est-ce qui a fait son image? Oh! dit-il, nous avons fait l'image. Ne pouvez-vous pas aussi la rompre, lui demandai je? Oui, dit-il, si nous voulons être frappés de mort à l'heure même; car telle seroit à coup sûr la suite d'une pareille entreprise. Il suffiroit même pour cela d'y toucher du bout du doigt avec mépris. Quelqu'un est-il déjà mort de cette manière, interrompis-je? Non, dit-il, car personne n'a jamais osé commettre un tel attentat. Peut-être, lui dis-je, qu'en l'essayant, on verroit que cette action n'auroit pas une suite si funeste. Mais, je vous prie, qui peut avoir donné à Collwar une si grande complaisance pour cette image? C'est, répondit le ragam, que cette image est la vraie ressemblance de Collwar, & qu'il lui accorde tout

ce qu'elle lui demande ; car nous ne nous adressons qu'à elle. Oui, c'est cette image elle-même qui vous a fait venir parmi nous.

Je ne crus pas devoir alors contrarier ce ragam, persuadé qu'il n'en pouvoit résulter aucun bien. Un ministre ne se laisse convaincre que par un parti plus fort que le sien ; ainsi je réservai mes argumens sur cette matière pour une occasion plus favorable.

Très-admirable Pierre, me dit le roi, vous êtes le Glumm sur qui nous comptons aujourd'hui, pour accomplir une ancienne prédiction faite par un vénérable ragam. Si vous voulez, le ragam ici présent vous la répétera ; vous vous y verrez désigné clairement, non par une explication détournée, mais en propres termes, & par les circonstances même de votre histoire.

Jusques-là j'avois conclu que je pouvois bien être l'homme annoncé dans la prédiction. Voyant donc la plus belle occasion de travailler à l'avancement de la religion, par adresse ou autrement, (car je sentoient bien que mes propres forces n'en étoient pas capables toutes seules), je résolus de profiter du moment, ou de ne rien faire pour ces gens-là. Nalgig m'avoit instruit en partie de ce que le vieux ragam avoit voulu établir, & qui étoit assez

de mon goût. Je projettoi en moi-même d'y ajouter ce que je jugerois à propos, comme faisant partie de son dessein, au cas que ses propositions eussent été acceptées.

Je dis au roi que je dispensois le ragam de me répéter la prédiction, en ayant été informé par Nafgig; que concevant moi-même que j'étois la personne qu'elle avoit en vue, je m'en étois déterminé plus volontiers à une expédition, que rien au monde n'auroit pu me faire entreprendre que l'espérance d'un si grand bien; & que je comptois en venir à bout avec la grace de dieu, & accomplir la prophétie.

Le roi fut ravi de m'entendre parler ainsi. Il me dit qu'il alloit convoquer un Moucheratt, pour avoir l'avis de tous les colombs; & qu'ensuite on agiroit. En effet il ordonna au ragam de l'indiquer pour le sixième jour; & qu'en attendant, lui & ses frères prieroient jour & nuit l'image de guider leurs délibérations.

Quand le ragam fut parti, je dis au roi, que j'avois certaines choses à communiquer à sa majesté, sur quoi il m'étoit important de favoir ses sentimens, avant de paroître publiquement au Moucheratt. Il me pria de parler librement. Après avoir considéré quelque tems

la prédiction du vieux ragam, & ce qui y a donné lieu; je vois très-clairement, lui dis-je, que tous les malheurs qui sont tombés sur cet état, ne sont arrivés que pour avoir méprisé le plan que le vieux ragam avoit proposé au sujet de la religion, plan qui avoit l'agrément du grand Begsurbeck, votre illustre ancêtre, & que tout son peuple auroit adopté aussi, si les ragams ne s'y fussent opposés. Vous savez par tradition, que ce roi a eu un règne long & glorieux. Je prétends rendre le vôtre beaucoup plus heureux encore que le sien, non-seulement pendant votre vie par un éclat extérieur, mais aussi par une gloire durable dans la suite des tems.

Voyant le roi fort attentif à mon discours, je continuai ainsi. Il faut que votre majesté sache que c'est le plan du vieux ragam que je prétends exécuter dans toute son étendue. Comment, dit le roi, il vouloit abolir le culte de la grande image. Oui sans doute, répondis-je, il l'auroit fait, & j'ai dessein de le faire aussi. Non seulement j'ai ce dessein; mais il le faut, & cela sera fait avant que je m'engage à travailler à votre délivrance; & alors je compte réussir avec la seule assistance du grand Colwar que j'adore, & que vous devez adorer aussi, si vous attendez de moi quelque service.

Votre majesté voit que je me suis expliqué nettement & en peu de mots ; je la prie de me répondre d'une manière aussi claire & aussi précise sur cet article ; car je n'ai plus rien à lui dire jusqu'à ce que je sache ses sentimens.

Le roi me voyant si pressant & si ferme , répondit en ces mots. Glumm Pierre , dit-il , en regardant de tous côtés si personne ne pouvoit nous entendre , j'ai trop de bon sens pour croire que notre image puisse nous faire ni bien ni mal : si elle eût été capable de faire du bien , pourquoi ne l'auroit-elle pas fait depuis près de deux cens ans que nos malheurs durent ? Pour moi , je n'y ai pas plus de confiance que Begsurbeck , mon illustre ancêtre ; mais la difficulté consiste à choisir un autre objet du culte public ; car je sens bien moi-même , que par une certaine impulsion naturelle , il faut au peuple un objet supérieur à qui il obéisse , comme un enfant à son père , de qui il puisse attendre du secours dans les accidens divers. Ainsi , avant d'abandonner ce culte , il faut en avoir un autre tout prêt ; autrement , au lieu d'une partie du peuple qui s'est révoltée , je me verrois bientôt abandonné de tous sans exception. Ils se reposent maintenant sur l'espoir d'être secourus par la grande image ; ils lui attribuent la moindre ombre de

succès ; s'il nous arrive des maheurs, les ragams ne manquent pas de les rejeter sur ce que le peuple n'est pas soigneux de la prier & de lui faire des offrandes ; ces pauvres gens, qui sentent le poids qui les accable, aiment mieux, comme on le leur dit, se charger eux-mêmes de tout le blâme, que d'en faire tomber la moindre partie sur l'image.

Je sens le foible de tout cela, continua le roi ; mais si j'allois le dire, ma vie ne seroit pas en sûreté. Les ragams enverroient quelque message contre moi de la part de l'image, pour me faire abandonner ou assassiner : alors ce seroit à qui me donneroit le premier coup, & bientôt les autres suivroient leur exemple.

Cette déclaration franche, à laquelle je ne m'attendois pas, me donna pour le roi beaucoup de confiance. Je lui promis, s'il jugeoit à propos, de me laisser faire, de conduire les choses de manière que tout retomberoit sur moi ; & qu'alors je leverois tous ses scrupules, & le rendrois un prince heureux & florissant. Mais je ne pus m'empêcher de réfléchir en même tems, combien il y avoit de ressemblance entre ce prince éloigné & son peuple, avec la plupart des états de l'Europe.



CHAPITRE XL.

Réflexions de Pierre. Avis à son fils & à sa fille Globes de lumière; créatures vivantes. Il prend Malech à son service. Nasgig découvre à Pierre un complot formé à la cour. Révolte de Gavingrunt.

Ayant donc entamé cette affaire à ma satisfaction, j'étois résolu de la pousser vigoureusement, ou de mourir à la peine. Quoi! me disois-je, tandis qu'il se présente une si belle occasion de manifester mon créateur à toute une nation qui m'appelle pour accomplir une prédiction, la possibilité d'un danger doit-elle me faire trembler? Peut-être même ce danger n'est-il pas probable. La nation est dans le plus grand embarras; & par conséquent disposée à essayer toute sorte de remèdes pour en sortir. Cette image a resté toujours muette depuis deux cens ans. Il existe une ancienne prophétie, ou du moins si elle n'est pas vraie, on la croit aussi fermement que si elle l'étoit; & pour le peuple, cela revient au même. Mais pourquoi ne seroit-elle pas vraie? Elle est mieux attestée pour avoir été souvent répétée depuis ce tems jusqu'à pré-

sent , que bien des traditions dont j'ai entendu parler parmi nous autres chrétiens. Si je puis parvenir , sans employer la fraude ni la violence , à faire connoître la vérité à ce peuple , & que je sois le seul qui ait ce pouvoir , pourquoi n'y travaillerois-je pas de toutes mes forces ? Oui , sûrement je l'entreprendrai. La providence ne se fert-elle pas tous les jours , pour agir , de moyens auxquels nous aurions toutes les peines du monde à livrer notre confiance ? Considérons donc avec prudence comment il nous faut conduire dans l'exécution de notre projet. O providence divine , faites-moi arriver au but que je me propose.

Après l'examen le plus sérieux , je m'arrêtai aux résolutions suivantes. 1°. D'insister sur l'abolition du culte de l'image , & de tâcher d'introduire la vraie religion par les moyens les plus propres que je rencontrerois.

2°. Comme les révoltés n'ont fait autrefois qu'un peuple avec ceux que je voudrois servir , qu'ils ont la même prédiction à laquelle ils ont intérêt aussi dans l'espoir de son accomplissement futur ; si je puis leur faire savoir que la personne prédite a paru , & qu'elle est prête à exécuter ses projets , peut-être ébranlerai-je l'attachement qu'ils ont à leur nouveau maître. Par conséquent il faut chercher

les moyens de leur donner cette connoissance.

3°. Avant de rien faire, je dois être en état de n'être pas aisément repouffé; car le moindre échec détruiroit les espérances, abattraît le courage de ceux de mon parti, & mon système de religion seroit anéanti. Il sera donc à propos que j'aie du canon.

4°. Je prétends aller à la guerre dans ma chaise volante, & avoir pour la sûreté de ma personne, une garde volante armée de pistolets & de sabres.

Je tins ces résolutions secrètes jusqu'après le Moucheratt, pour voir auparavant comment les choses tourneroient.

Tandis que j'attendois l'assemblée du Moucheratt, mon fils Tomy & ma fille Halicarnie vinrent me rendre visite. Il est étonnant que les jeunes gens prennent si promptement les impressions du mauvais exemple. Je les trouvai tous les deux charmés de me voir; car, me dirent-ils, chacun assure que vous devez être notre libérateur. Ils avoient appris la prophétie par cœur, & parloient de l'image avec la même vénération que les sujets naturels du pays. Dès que Tomy m'en parla: jeune homme, lui dis-je, que sont devenus les bons principes que j'ai pris tant de peine à vous inculquer? Tous mes soins pour votre

salut feront-ils donc en pure perte? Êtes-vous devenu un réprouvé, un déserteur de la foi que vous avez succée avec le lait? La divinité que je vous ai si souvent enseignée, est-elle un dieu de bois? Répondez-moi, ou ne me revoyez jamais.

Le pauvre enfant fut confondu de m'entendre parler d'un ton si sévère & si dur. En vérité, mon chère père, me dit-il, j'ai excité votre colère sans le vouloir; je n'avois pas dessein de vous montrer aucune vénération particulière pour l'image; car, grâces à vos instructions, je n'y ai aucune foi. Ce que j'en ai dit, n'est qu'une façon de parler qui est dans la bouche de tout le monde. Je n'y entends ni bien ni mal.

Tomy, lui dis-je, c'est une grande faute de donner dans une erreur pour se conformer à la multitude. Quand on a des principes purs & fondés en raison, le nombre ne doit jamais nous ébranler. Vous êtes jeune; écoutez-moi, & vous aussi, Halicarnie. Quelque chose que vous voyiez faire au peuple de ce pays en faveur du culte de cette idole, ne l'imites pas; gardez-vous bien de vous joindre à lui. Conservez dans votre mémoire les bonnes leçons que je vous ai prêchées; & quand les ragams ou tous autres entreprendront de vous attirer

attirer au même culte qu'eux , ou qu'ils voudront vous faire agir ou parler en faveur de l'Idole ; pensez à moi & à mes préceptes ; rendez vos adorations au souverain père des ames , & non à des dieux de bois, de pierre, ou d'argile.

Mes enfans se mirent à pleurer , & promirent bien de se ressouvenir de moi , & de faire ce que je leur avois enseigné. J'étois alors dans ma chambre ovale seul avec eux. Il me vint en fantaisie de m'informer de certaines choses que j'étois honteux de demander à Quilly. Tomy , dis-je à mon fils, quelle espèce de feu conserve-t-on dans ces globes ? Et de quoi font-ils faits ? Mon papa , me dit-il , il y a là-bas un homme qui les change ; allez-y, vous les verrez. J'en fus curieux en effet, & j'allai droit à lui : mais à mesure que j'approchois, il me parut avoir sur son bras quelque chose qui étoit tout de feu. Je demandai ce que c'étoit. Ce sont des vers luisans , me dit Tomy. Pendant ce tems m'étant approché de cet homme : mon ami , lui dis-je , que faites-vous là ? Je change les vers luisans ; monsieur , répondit-il, afin de les nourrir. Et avec quelle huile les nourrissez-vous ? lui dis-je. De l'huile ! reprit-il ; ils ne mangent point d'huile , cela les feroit mourir tous. Cependant, lui dis-je , je nourris ma lampe avec de l'huile.

Tomy eut peine à s'empêcher de rire ; mais de peur que le domestique n'en fît autant , il me tira par le bras. Ainsi m'étant retourné avec lui : mon papa , me dit-il , ce n'est pas de l'huile qui fournit cette lumière ; ce sont des vers luisans , des créatures vivantes. Il en a plein sa corbeille ; il retire les vieux pour les faire manger , & en remet de nouveaux. On les change & on les nourrit ainsi deux fois par jour. Quoi , lui dis-je , ce nombre infini de globes que je vois , sont des créatures vivantes ? Non , me dit-il , les globes ne sont autre chose que la peau transparente d'une gourde semblable à nos calebasses ; mais la lumière vient du ver luisant qui y est renfermé. Voyons donc , ajoutai-je , cet homme en a-t-il là quelques-uns ? Oui , me dit-il , vous pouvez les voir. Le roi , les Colombs , & même toutes les personnes un peu considérables , ont un lieu pour élever & nourrir les vers luisans. Allons les voir , lui dis-je ; cela me paroît fort curieux.

Tomy pria cet homme de me montrer les vers luisans. Il posa par terre sa corbeille qui étoit garnie d'une anse , & partagée en deux avec un couvercle à chaque division pour l'ouvrir & la fermer. Elle étoit faite de petits brins de pailles de couleurs entrelacés , mais

si légère, qu'à peine avoit-elle aucun poids. En ouvrant un des côtés; je distinguai difficilement ce qu'il contenoit; le fond m'en parut couvert de quelque chose de très-blanc. Cet homme me voyant surpris de cette lumière, en tira un qu'il voulut me mettre dans la main. Comme j'hésitois à le tenir; il m'assura que c'étoit la chose du monde la plus innocente. Je le pris donc; il étoit fort doux au toucher, & aussi froid qu'un morceau de glace. J'en admirai beaucoup la couleur brillante. Il me dit qu'il avoit rempli son devoir, & qu'on alloit le faire manger; mais que ceux qui n'avoient pas encore travaillé, étoient beaucoup plus luisans. Alors ouvrant l'autre division de son panier, j'en vis en effet qui paroissoient beaucoup plus brillans, & même plus gros que les autres. Je demandai de quoi on les nourrissoit. De feuilles & de fruits, me répondit cet homme; mais ils aiment fort le gazon, quand je puis leur en trouver; & je leur en donne quelquefois.

Ayant renvoyé mes enfans, je fis appeller Nafgig pour tirer de lui quelques instructions dont j'avois besoin. Au moment que je le vis paroître, je me rappelai la mémoire de mes nouveaux affranchis; & je lui en demandai des nouvelles. Il me répondit que le roi, au pre-

mier mot, avoit accordé ma demande. Je vous en suis obligé, lui dis-je, vous avez acquitté votre parole; mais vous m'avez promis que mes porteurs seroient libres aussi. Ils le sont pareillement, ajouta-t-il. J'ai encore une chose à vous demander, lui dis-je: ce seroit de voir le second porteur qui étoit à ma droite, & qui n'a pas voulu qu'on le relevât pendant le voyage. J'aurois envie d'attacher ce garçon auprès de moi. Je l'aime; si vous pouvez l'engager à venir me voir, je voudrois m'arranger avec lui pour cela.

Mon ami Pierre, dit Nasgig, je vois que vous êtes un homme de pénétration, quoiqu'il me sied assez mal de parler ainsi. Je puis vous assurer que c'est le plus fidèle garçon du monde; & que vous ferez une bonne acquisition, si vous lui convenez autant qu'il paroît vous plaire; car comme il sçait qu'il a du mérite, il ne voudroit pas s'attacher à tout le monde. Je n'apprehende pas, lui dis-je, de ne pas lui convenir; car j'ai pour maxime de faire aux autres ce que je voudrois qu'on me fit à moi-même. S'il est homme d'honneur, comme vous me l'assurez, il doit faire comme moi, & nous serons bientôt d'accord. Mais, dit Nasgig, il y a déjà quatre jours qu'il est affranchi, il fera peut-être parti; car il n'est

point de cette ville, il demeure au mont Alkoé. Si Quilly peut le trouver, il viendra. A l'insti-tôt il ordonna à Quilly d'envoyer chercher Ma-leck du mont Alkoé, & de me l'amener.

Nous passâmes d'un discours à un autre, & à la fin, nous en vînmes aux affaires du roi Géorigetti. Ah! Pierre, me dit Nasgig en pouf-sant un soupir, nous allons perdre ici le tems, jusqu'à ce que nous ayons l'ennemi sur le dos. Il y a quelque chose qui se trame, & je voudrois que mon maître ne fût pas trahi. Par qui? lui demandai-je. Par qui? répon-dit-i, par les gens qu'il soupçonne le moins. Quoi, lui dis-je, vous en êtes favorisé, & vous le souffrez? Je crois, reprit Nasgig, qu'en effet je suis en faveur, & il ne tient qu'à moi de continuer à y être, si je veux me joindre aux autres pour le ruiner; sans cela je serai bientôt disgracié. Ce que vous me dites est une énigme, lui dis-je; expliquez-vous. Ah! continua-t-il, quand on dit de ces choses, il faut avoir la tête dans les dents; cela est dangereux, Pierre, cela est dangereux. Je crois, répliquai-je, que vous ne me soupçonnez pas? Non, répondit-il, je connois bien votre ame. Il y a dans ce royaume trois personnes qui ne laisseront pas mon maître tranquille; jusqu' ce qu'il soit hors du trône, ou dans l'Hoximo

Je ne suis dans ses bonnes grâces que depuis peu ; mais j'ai peut-être fait plus de remarques que ceux qui ont passé bien du tems à la cour.

Nasgig, lui dis-je, vos inquiétudes partent d'un cœur fidèle & honnête : ne renfermez pas ce que vous avez à dire : si je puis vous donner sûrement un bon conseil, je le ferai ; sinon, je vous le dirai de même.

Pierre, me dit-il, Géorigetti étoit fils unique d'un père fort aimé, sur le trône duquel il est monté à sa mort, il y a dix ans. Harlokin, prince des révoltés, dont l'esprit n'est jamais tranquille, voyant que les méchantes histoires qu'il avoit fait répandre sourdement contre Géorigetti, ne pouvoient ébranler l'affection de ses sujets, a essayé les moyens de le ruiner lui-même. Comment cela ? lui demandai-je. Le voici, continua-t-il. Il est parvenu, à force de pratiques, à faire entrer un de ses parens au service du roi ; il ne pouvoit choisir un meilleur sujet pour ses desseins. Celui-ci en flattant l'humeur du roi, & lui promettant des merveilles, s'est insinué dans sa faveur : il se nomme Barbarfa. C'est un homme rongé d'ambition, & de ces caractères bouillans & impétueux, qui sont capables de tout, & à qui rien ne coûte pour parvenir à leurs fins. La faveur qu'il s'est acquise auprès de Géorigetti

l'a mis à portée de voir assez familièrement la princesse Taspi. Vous savez que cette princesse est parente du roi; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'elle est descendue de la même tige que lui, & qu'elle est au même degré. Des circonstances particulières ayant fait préférer l'ancêtre de Georigetti à son frère, dont la princesse descend, elle conserve quelques prétentions éloignées à la couronne. L'habitude de se trouver avec Barbarfa, & une certaine conformité de sentimens, lui a inspiré pour lui un goût vif qui a dégénéré en une passion violente. Cet homme rusé a fait servir cet amour à son ambition, il a profité du pouvoir qu'il a sur le cœur de la princesse, pour réveiller en elle l'espoir de régner, qui ne sembloit éteint que par l'impossibilité de réussir à faire valoir son droit prétendu. Ils ont comploté avec Harlokin, chef des rebelles & son parent. Barbarfa a gagné aussi un homme appelé Nicor, qui jusqu'alors avoit été très-fidèle. Ils sont convenus ensemble de traîner la guerre en longueur, jusqu'à ce qu'à force de stratagèmes, ils fassent révolter Gavingrunt, province très-étendue & fort peuplée, qui nous sépare maintenant d'avec les rebelles, & deux ou trois autres places; après quoi ils doivent persuader à Georigetti de s'enfuir. Alors Barbarfa sera roi, & Taspi

reine. Ils doivent ensuite former une alliance avec Harlokin, & faire la paix en restituant quelques-unes des provinces usurpées, à condition encore que l'un d'eux, ou ses enfans, venant à mourir sans postérité, le tout sera réuni sur la tête du survivant, ou de ses enfans. Ils se moquent de la réunion que vous devez faire de toutes les parties du royaume, & font mille railleries sur l'ancienne prédiction.

Nasgig, lui dis-je, ceci est fort sérieux, & , comme vous dites, on ne doit pas en parler à la légère. Mais savez-vous, mon ami, que qui cache de pareilles choses, est un traître? Etes-vous en état d'en fournir des preuves? Je-le leur ai entendu dire à eux-mêmes, répondit Nasgig. Et vous ne le découvrez pas? repliquai-je. Pierre, me dit-il, tout cela ne m'inquiète pas moins que vous. Mais faut-il que je me fasse chasser, mutiler, & envoyer à Crashdoorpt, pour avoir eu une bonne intention, sans être en état d'effectuer mon dessein? Quel avantage en reviendra-t-il au roi, ou à moi? En quel endroit, & quand avez-vous entendu ce complot? lui dis-je. Plusieurs fois, me répondit-il, dans mon lit. Dans votre lit, repris-je? Oui, me dit-il; lorsque je reste au palais, comme je suis obligé souvent de le faire quand je suis de service, il y a un lit particulier

destiné pour moi. Or, tout le palais est taillé dans le roc ; quoiqu'il y ait fort loin de l'entrée de l'appartement de Tasspi, à l'entrée du mien, mon lit se trouve tout proche d'un autre qui dépend de son appartement. A la vérité, la séparation est de pierre ; mais soit qu'elle n'ait pas beaucoup d'épaisseur, ou qu'il se trouve dans le rocher quelques crevasses que je n'ai pas encore pu découvrir, je puis entendre, mot pour mot, tout ce que l'on dit de l'autre côté. C'est dans le tems qu'ils sont ensemble au lit, que j'ai entendu tout ce que je viens de vous déclarer. N'en parlez point davantage, lui dis-je, & laissez-moi faire.

Dans le moment le messager revint avec Maleck. Nous nous arrangeâmes ensemble, & je le pris à mon service.

J'allai me coucher comme à l'ordinaire ; mais l'histoire de Nafsig m'occupoit tellement, que je ne pus fermer l'œil de la nuit. Cependant j'étois résolu d'être mieux informé, avant que d'en parler au roi. Le lendemain, dès que je fus levé, le roi vint dans ma chambre appuyé sur l'épaule de Barbarfa, & me dit qu'il venoit d'apprendre par un exprès la révolte de Gavingrunt. Pierre, me dit-il, vous voyez un monarque accablé de tristesse, un homme absolument ruiné. Grand

prince, dit Barbarfa, vous vous affligez trop vite. Ne craignez rien; voilà monsieur Pierre qui est venu pour vous secourir; il dissipera tous vos chagrins. Je regardai fixement cet homme; & quoique la prévention puisse quelquefois faire tort à un honnête homme, je vis que c'étoit un scélérat dans l'ame; car tandis même qu'il affectoit un air triste & un ton affligé, il regardoit avec attention mon chapeau bordé & mon plumet qui étoit sur un siège; d'où je conclus qu'il n'y avoit rien de si peu d'accord que son cœur & sa bouche. En voyant son chagrin simulé, je fus tenté de l'arrêter en la présence du roi; mais sa majesté m'ayant parlé dans ce moment, m'en détourna.

Avant que le roi me quittât, je lui dis qu'ayant certaines propositions à faire le lendemain au moucheratt, peut-être il lui faudroit du tems pour les examiner; qu'ainsi il seroit à propos, dans une occasion aussi critique, de le faire assembler quelques jours de suite, jusqu'à ce que cette affaire fût finie. Le roi ordonna à Barbarfa de faire ce que je disois, & nous nous séparâmes.



CHAPITRE XLI.

Moucheratt assemblé. Discours des Ragams & des Colombs. Pierre établit la religion. Il informe le roi d'un complot. Envoie Nasgig au vaisseau, pour en apporter du canon.

LE lendemain étant au Moucheratt, je me trouvai placé à deux pas de l'idole. Jamais on n'y avoit vu un tel concours. Quand tout fut tranquille, le roi ouvrit l'assemblée, en annonçant la révolte de Gavingrunt, l'approche de l'ennemi, & déclarant qu'il n'avoit point de troupes à lui opposer. Il parla dans des termes si touchans, qu'il fit pleurer tout le monde. Alors un des colombs se leva, & parla ainsi. Si le détail que sa majesté vient de faire, est vrai, comme il n'en faut pas douter, nous ne pouvons être trop vigilans. Il paroît que vous avez tous autant de confiance que moi dans le secours qui doit nous être proposé aujourd'hui, en exécution de notre ancienne prédiction. Je ne doute pas que le Glumm Pierre ne soit la personne désignée, & que nous ne soyions secourus par son moyen; mais examinons si on n'auroit pas pu prévenir ces maux

pressans , & sur-tout le dernier , en prenant des précautions de meilleure heure. Quelle est la province ou que's sont les membres de l'état qui ne se rangent pas du côté d'une armée nombreuse prête à les dévorer , si le chef ne peut leur donner aucune assistance ? Je sçais qu'il y a plus d'un an que sa majesté a donné ses ordres , & que personne ne s'y est rendu encore. Pouvons-nous espérer que Pierre aille seul combattre une armée ? Notre prédiction dit-elle qu'il ira seul ? Non , il tuera , c'est à-dire lui & son armée ; car tout ce que fait une armée est toujours attribué au général. Examinez donc votre conduite passée : établissez Pierre pour votre général , & ayez confiance dans la grande image.

Sa majesté dit alors , que si jusqu'à présent on avoit exécuté ses ordres avec négligence , on ne l'avoit fait sans doute que pour lui rendre service ; qu'on trouveroit un tems plus favorable pour faire une recherche de cette nature , & que la présente assemblée n'étoit convoquée que pour proposer à Pierre l'exécution de ce qui restoit à accomplir de la prédiction , ou du moins la partie dont l'accomplissement sembloit devoir se faire à présent ou jamais.

En cet endroit un ragam dit à l'assemblée , en son nom & celui de ses frères , que la prédiction n'avoit jamais été applicable à personne

jusqu'à l'arrivée du Glumm Pierre ; que sa sagacité seule étoit suffisante pour lui faire donner la conduite de l'entreprise ; & qu'il requeroit que le Glumm Pierre fût déclaré protecteur de l'état, & qu'on le mît à la tête de l'armée pour rétablir la sûreté publique, & faire rendre à la grande image l'honneur qui lui est dû.

Je ne pus pas me retenir plus long-tems ; & m'étant levé, je prononçai le discours suivant : puissant roi, vénérables ragams, honorables colombs, & vous peuples de cette auguste assemblée qui m'écoutez, je suis venu ici, attiré par la force de votre prédiction, à la prière de sa majesté & des états, & au péril de ma vie, pour accomplir les choses qu'on dit avoir été annoncées de moi, qui suis le Glumm Pierre. Si donc vous avez une prédiction, si je suis la personne qu'elle désigne, & si les circonstances des tems se rencontrent justes, il faut en péser mûrement toutes les parties, afin que je puisse savoir quand & par où je dois commencer mon opération, & par où la terminer ; car, en fait de prédictions, il faut que le tout soit accompli, ainsi que les parties.

On dit que je détruirai le traître de l'Occident : je suis prêt à partir, & à rétablir les anciennes limites de la monarchie. Voulez-vous donc que cela soit fait, oui ou non ? Chacun

répondit , oui. Voulez-vous aussi que j'établisse ce que le vieux ragam vous auroit enseigné ? Le roi alloit se lever ; mais Barbarfa lui ayant fait signe , parce que chacun vouloit être guidé par la voix des ragams , il se remit en sa place , & personne ne répondit. Je répétois alors la même question , & je dis : cette affaire vous regarde tous personnellement ; j'attends votre réponse avant d'aller plus loin. Un des ragams se leva , & dit : On ne peut rien statuer sur cette partie de la prédiction ; car elle regarde ce qu'il auroit enseigné. Or , qui sçait ce qu'il auroit enseigné ? Toute l'assemblée garda le silence. J'avois déjà la bouche ouverte pour parler , quand un ancien & vénérable ragam se leva : Je suis fâché , dit-il , que la vérité ait besoin d'un avocat. Mon âge & mes infirmités auroient dû m'excuser de parler dans cette assemblée , où je vois tant de mes frères plus jeunes & plus propres à cette fonction que moi ; mais puisqu'il est question d'une chose sacrée , & que personne ne se met en devoir de déclarer la vérité , on pourroit m'accuser d'avoir consenti à la supprimer , si je restois dans le silence. Qu'il me soit donc permis de parler un moment. Mon frère , qui a parlé le premier , dit que ces mots , *& établir d'un commun consentement ce que j'aurois enseigné* , sont obscurs , & qu'on ne peut pas y compter :

avec sa permission , je pense tout différemment. Nous savons tous ce qu'il auroit enseigné ; la mémoire nous en a été transmise aussi exactement que la prédiction même. Comment nos ancêtres auroient-ils pu s'opposer à sa doctrine, s'ils ne l'eussent pas entendue & désapprouvée ? Nous connoissons tous la prédiction ; la doctrine du ragam nous a été transmise aussi de bouche en bouche, quoique malheureusement nous ne l'ayons pas proclamée aussi franchement que la prédiction. Quand tous mes frères, ici présens, seront à mon âge, & sur le bord de l'Hoximo, c'est alors qu'ils regretteront de ne pas avoir enseigné cette doctrine. Pour moi, je la regrette fort ; car je la crois & je l'approuve.

Le vieillard ne put en dire davantage ; la respiration lui manqua, & il s'assit. Me voyant si bien appuyé, je repris la question ; & un autre ragam se levant aussi-tôt, dit qu'il n'y auroit point de fin à cette assemblée, si l'on vouloit examiner tous les points à la fois ; qu'ensuite on agiteroit sans doute quel pays il faudroit conquérir & mettre à contribution, & quel tribut on en exigeroit ; ce qui s'appelle se battre pour le fruit, avant que la semence soit en terre ; que son avis étoit qu'on devoit étouffer la rébellion, & rétablir la Monarchie ;

& qu'ensuite on passeroit aux autres points.

Je leur dis que s'ils faisoient assez peu de cas de la prédiction, pour ne pas déclater publiquement, puisqu'ils le savoient, ce que le ragam auroit enseigné, il ne me convenoit pas d'être plus zélé dans cè qui les regardoit, qu'eux-mêmes; que j'imaginerois qu'elle n'étoit véritable dans aucune de ses parties, & que je ne risquerois point ma vie pour l'amour de gens qui refusoient de dire la vérité pour sauver le royaume; que je n'étois pas homme à souffrir qu'on m'amufât, & que je demandois aux états la permission de m'en retourner; que j'étois venu chez eux de ma bonne volonté, sans que personne pût m'y forcer; qu'on pourroit bien m'ôter la vie, mais jamais fouiller mon honneur; que cependant j'étois sûr de pouvoir aisément, s'ils y consentoient, accomplir tout ce qu'on leur avoit prédit.

Le plus ancien des colombs me voyant disposé à sortir, se leva; & me pria d'avoir un peu de patience, & de ne point quitter l'assemblée avant qu'il eût parlé.

On agite aujourd'hui, dit-il, une matière dont la connoissance n'est pas moins importante au corps & aux membres du peuple, qu'au Glumm Pierre. Je suis surpris, à moins que les ragams ici présens ne croient ce que
leur

leur prédécesseur nous auroit enseigné, beaucoup meilleur que ce qu'ils enseignent, (car il n'y a que cela qui puisse nous y faire consentir) je suis surpris, dis-je, qu'ils fassent difficulté de nous l'annoncer. Nous sommes aussi bien des adorateurs de Collwar qu'eux-mêmes. Pourquoi veulent-ils nous cacher des choses qu'il nous est si important de connoître ? Mon avis est donc qu'on oblige les ragams à déclarer la vérité. Si la prédiction est véritable, tout ce qui y a un rapport immédiat, l'est aussi; & j'insiste à ce que nous le sachions.

Voyant que les ragams ne parloient point, je priai le peuple de m'entendre. Puissant roi, honorables colombs, & vous bon peuple de ce royaume, dis-je;) car c'est à vous que je parle maintenant) écoutez-moi avec attention. Vous croyez peut-être que vos ragams, en supprimant la vérité (ce qui vient de leur être reproché par le plus respectable de tout leur corps, que ses infirmités mettent hors d'état de vous déclarer ce secret, quoiqu'il en ait la bonne volonté) empêcheront que vous ne sachiez ce que le ragam auroit enseigné. Vous vous trompez; ne croyez pas que je sois venu ici au hasard, pour tenter si je pourrai vous secourir. Je suis sûr de le faire, si vous y consentez; c'est de moi que vous allez apprendre la

doctrine que le ragam vous auroit enseigné. Le ragam auroit démoli cette pièce de boue , cet idole trompeur , auquel on a donné une face & des couleurs horribles pour effrayer les enfans. Oui , il l'auroit anéanti , bien certain qu'il ne peut faire ni bien ni mal , donner du chagrin ni causer de la joie à personne , & qu'il ne sert uniquement qu'à entretenir une troupe de gens inutiles qui m'entendent , & qui savent bien la vérité de ce que je dis. Pouvez-vous croire que ce morceau d'argile , ce vilain marmouzet m'entende ? Quelques ragams s'écrièrent : oui. Croyez-vous qu'il puisse se venger de l'affront que je lui ferai ? On entendit crier : oui assurément. Eh bien , dis je , qu'il le fasse donc , s'il l'ose ; & tirant mon sabre , je lui abattis la tête d'un revers. Voilà , ô Glumms , voilà ce que les ragams favoient , & je les défie de le nier. Maintenant , continuai-je , je vais vous apprendre à qui le vieux ragam vouloit qu'on s'adressât , & qu'on rendit des adorations. C'est à l'être suprême , au créateur du ciel & de la terre , & de toutes choses , qui nous envoie la nourriture & fournit à nos besoins , en faisant produire à la terre , qu'il a créé les choses nécessaires pour notre usage. C'est cet être dont vous avez entendu parler sous le nom de Collwar , & à qui l'on vous apprend main-

tenant que vous ne devez point vous adresser. J'en appelle à vos propres cœurs, si jamais aucun de vous a pensé à lui. Pour le peu qu'un homme soit en état de réfléchir, qu'il me dise si une chose qu'il peut faire, & qu'il fait de ses propres mains, ne doit pas plutôt dépendre de lui, que recevoir ses hommages ? Pourquoi donc ne nous adressons-nous pas à celui qui nous a faits, en reconnoissant que nous lui devons tout ?

Vous êtes dans l'erreur, Glumms, continuai-je, si vous imaginez que je veuille exclure tous ces révérends ragams de leurs places. Non, ils connoissent trop ce qui est juste & bon. Ainsi ceux qui voudront continuer à servir dans le temple, enseigner fidèlement la doctrine du ragam, & les autres connoissances qu'ils recevront ci-après de l'être tout-puissant, pourront être toujours vos ragams ; & on en choisira d'autres que l'on élèvera dans cette doctrine.

En cet endroit le bon vieux ragam se leva avec beaucoup de peine. Monsieur Pierre, dit-il, vous êtes l'homme de la prédiction ; vous avez déclaré le dessein du vieux ragam ; mes confrères le savent tous très-bien.

Sentant donc le peuple de mon côté, car je ne doutois point du roi & des colombs, j'adressai ainsi la parole aux ragams. Révérends,

leur dis-je , vous voyez aujourd'hui votre prédiction sur le point d'être accomplie ; car si elle est vraie , aucune force humaine ne peut s'y opposer. Vous voyez votre image détruite : vous voyez , & j'en appelle à vous-mêmes , que ce que le ragam vouloit enseigner a été découvert sans votre assistance. Je voudrois donc que rompant les liens & l'esclavage de l'idolâtrie , vous vous tournassiez vers le vrai Collwar. Rien ne peut être plus glorieux pour vous. Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui dorénavant veuille servir Collwar , & quitter entièrement le culte de l'idole ? Ceux qui prendront ce parti , resteront au service du temple. Si aucun de vous ne le veut , je me charge d'instruire un nombre suffisant de vrais ragams , pour former une succession de ministres. Le succès de cette grande affaire dépend de la réponse que vous allez rendre. Ils attendirent quelque tems que quelqu'un prît la parole ; & le bon vieux ragam se levant avec peine , dit : Pour moi , je continuerai les fonctions , & tâcherai de faire tout le bien dont je suis capable. Bénit soit ce jour où la prédiction est accomplie pour le bien des générations futures. Que je me trouve heureux d'avoir vécu assez long-tems pour le voir ! Tous les ragams suivirent son exemple les uns après les autres. Ainsi se ter-

mina cette grande affaire de la religion, avec les acclamations prodigieuses des ragams & du peuple.

Ce succès me confirma de plus en plus dans l'idée que la prédiction étoit véritable. Je leur dis alors, qu'avant de marcher contre les rebelles, j'aurois besoin de sept cens hommes, & que je souhaitois qu'ils fussent commandés par Nasgig: on me les accorda aussi-tôt.

Je leur dis encore, que ne voulant rien faire sans qu'ils y concourussent avec moi, je priois les colombs de rester dans la ville jusqu'à mon départ, afin de pouvoir les assembler promptement quand il le faudroit.

Je demandai ensuite qu'on me laissât seul & sans compagnie jusqu'au moment de mon départ.

Alors je pris Nasgig avec moi; & étant retournés ensemble dans mon appartement: mon cher ami, me dit-il, qu'avez-vous fait aujourd'hui? Vous avez détruit une puissance, qui jusqu'ici avoit été inébranlable. Je ne croirai désormais rien de trop difficile pour vous. Nasgig, lui dis-je, je suis bien-aîse que cela soit fait. Maintenant vous allez entrer dans un nouvel emploi; mais, avant tout, pouvez-vous me procurer cinquante Glumms honnêtes & fidèles pour une expédition particulière? Il me

fait des gens de bon sens, secrets & patients. Il me dit qu'il l'alloit faire sur le champ, & qu'il reviendrait me trouver.

Je demandai alors une audience particulière au roi, qui, en me voyant paroître, me parla de mon expédition du Moucheratt. Prince, lui dis-je, si, seul & étranger que je suis, j'ai pu m'y faire entendre, que n'auroit-ce pas été, si vous m'eussiez secondé? Après m'avoir dit que vous n'aviez aucune foi à l'image, je m'attendois que vous vous rangeriez de mon côté. Ah! Pierre, me répondit le roi, les monarques ne voyent, n'entendent & ne comprennent que par les autres; ils ne peuvent se servir de leurs propres yeux; de leurs oreilles, ni de leur jugement. J'aurois bien voulu le faire; mais Barbarfa m'en a empêché, en m'assurant que ce seroit me perdre. C'est mon ami de cœur: quels reproches n'auroit-il pas eu à me faire, si la chose eût échoué? Il faut que je vous le confesse; lui & Nicor sont d'avis que votre arrivée dans ce pays, que nous regardons tous comme le plus grand bonheur, sera cause un jour de ma ruine. Car, disent-ils, quand il pourroit exécuter ce que vous espérez de lui, on ne doit pas supposer qu'il en laissât retomber tout l'avantage sur vous. S'il peut opérer ces grandes choses, il peut aussi bien vous ôter votre couronne. Ainsi,

quoique je n'aye aucun soupçon fur vous, j'ai l'esprit continuellement troublé de craintes & de jaloufies; je ne ferois ramener à ma façon de penfer des gens que je crains, parce qu'ils favent tous mes fecrets.

Puiffant prince, repris-je, je ne fuis pas venu ici pour pofféder votre royaume; c'eft pour le rétablir. Je vivois plus à mon aife dans ma grotte que dans ce palais. Grand roi, ajoutai-je, voilà mon épée; percez-moi le cœur; tranquillifez-vous en me donnant la mort, plutôt que de me laiffer vivre pour vous défier de moi. Ce n'eft pas moi qui cherche à vous faire tort. Quoique je ne fois que depuis peu dans vos états, j'ai découvert des gens qui ont ce deffein, & qui l'exécutezont fans doute, fi vous ne faites connoître que vous êtes roi, en détruiſant ces harpies, qui, toujours appliquées à vos oreilles, y foufflent la défiance & l'inquiétude. Pierre, reprit le roi, que voulez-vous dire? Je n'ai plus de traîtres dans mes états. Pardonnez-moi, Sire, répliquai je, vous en avez. Etes-vous en état de le prouver, Pierre, dit-il? Je ne fuis pas venu ici, repris-je, pour faire la fonction de délateur, mais pour réformer le mal; ainſi je ne vous donnerai ſatisfaction qu'autant qu'il le faut pour vous mettre en état de les connoître vous-même.

Pour cela , laissez-vous conduire absolument par mes conseils pendant trois jours : vous ferez à même de faire telles informations que voudrez , sans que je vous le dise. Pendant ce tems , ne paroissez pas plus inquiet que de coutume , & ne changez point votre usage ordinaire.

Nafgig m'ayant envoyé les cinquante hommes , je leur demandai si on pouvoit compter sur leur fidélité , & s'ils exécuteroient adroitement une commission importante. Ils m'assurèrent qu'ils le feroient fidèlement. Eh bien donc , leur dis-je , je ne puis vous donner de meilleures instructions , que de vous déclarer mon dessein , & de vous en laisser absolument la conduite.

Ma confiance en eux les rendit plus diligens que tous les ordres que j'aurois pu leur donner. Je me contentai de leur dire que j'avois dessein de faire connoître aux villes révoltées , & à l'armée ennemie , que la personne prédite depuis si long-tems étoit à Brandleguarp ; que pour parvenir à les réduire , & à tuer Harlokin , son premier pas avoit été de changer la religion , suivant le plan du vieux ragam ; qu'ils ne devoient plus attendre que leur destruction , si-tôt que je paroîtrois contr'eux avec le feu & la fumée inconnue que je portois tou-

jours avec moi ; qu'on regardoit déjà la chose comme faite dans tout Brandleguarp. Après avoir divulgué ces bruits ; ils devoient revenir sans être apperçus. Ils me promirent d'exécuter mes ordres avec soin, & partirent.

Nasgig vint ensuite me trouver. Je lui dis, maintenant qu'il étoit sous mes ordres, d'aller à Graundevolet, avec six cens hommes, dire à Youwarky de lui montrer mon vaisseau, & de m'apporter les choses que je lui avois décrites sous le nom de canon ; qu'il les apporteroit avec des cordes, comme on m'avoit amené moi-même ; qu'il prendroit de la poudre qu'elle lui enseigneroit, & environ cinquante boules pesantes qui étoient dans la même chambre que la poudre. Je lui recommandai, en cas qu'il ne crût pas avoir assez de monde, d'en prendre davantage, & sur-tout de faire diligence. Je fis dire aussi à Youwarky que j'espérois avant peu l'envoyer chercher, elle & toute ma famille. Voilà mes ordres, mon cher Nasgig, lui dis-je. Mais, le Roi ? il faut secourir cet honnête homme. Je veux sçavoir de vous les momens où Barbarfa & Taspi se voyent en secret. Ah ! répondit Nasgig, fort souvent : le roi aime beaucoup la princesse, & soupe rarement sans elle ; mais quand cela arrive, elle passe la nuit avec Barbarfa. Comment lui dis-je, puis-je

favoir si elle soupera, ou non, avec le roi? Quand le roi a resté long-tems sur le Graundy, reprit-il, il soupe seul, & se couche de bonne heure. Maintenant, lui dis-je, faites-moi voir votre appartement, afin que je puisse m'y rendre pendant votre absence: ordonnez à la garde de m'y laisser entrer, & tous ceux qui seront avec moi, en quelque tems que ce soit. Il me mena aussi-tôt dans sa chambre. Il fallut passer par tant de détours, de salles & de galeries, que je craignois de ne pas pouvoir en retrouver le chemin; mais ayant appris que Maleck le savoit, & ne pourroit pas s'y tromper, je le congédiai, & il partit pour Graundevole.

CHAPITRE XLII.

Le roi entend Barbarfa & Taspi parler ensemble de leur complot. Pierre les accuse en plein Moutcheratt. Ils sont condamnés & exécutés. Nicor se soumet & est relâché.

IL faut, dit-on, battre le fer tandis qu'il est chaud. J'avois alors plusieurs affaires importantes; il ne falloit pas les laisser en si beau chemin. Il étoit question d'affermir la religion, de semer la division entre les ennemis, de dé-

faire le roi de deux favoris & d'une princesse rebelle, & de transporter du canon dans l'air à quelques centaines de lieues; l'une ou l'autre de ces expéditions venant à manquer, pouvoit avoir des suites fâcheuses; mais l'affaire de la conspiration étant plus à ma portée, je l'entamai de la manière suivante.

Le roi vint me voir le lendemain, comme nous en étions convenus; & m'ayant assuré qu'il n'avoit parlé de rien à personne, pas même à Barbarfa ni à Taspi, il m'avoua que Barbarfa avoit donné des ordres pour saisir Nasgig & ses gens; & lui avoit persuadé de ne point tant se presser de faire ce que je voulois, & d'employer au contraire son autorité pour me contenir. Sire, lui dis-je, j'ai si fort à cœur la sûreté de votre majesté, que même votre défaut de confiance ne m'empêchera pas de tâcher de vous servir. Avez-vous souffert que l'on arrêtât Nasgig? Non, me répondit-il, il étoit déjà parti quand on y a envoyé. Sire, continuai-je, vous ne connoissez pas la moitié du mérite de cet homme; mais vous en ferez convaincu par la suite, & vous le récompenserez comme vous le devez. Maintenant à quoi nous arrêtons-nous? Si vous consentez comme vous me l'avez déjà promis, à vous laisser conduire pendant trois jours sans me

questionner, j'offre de vous faire connoître les traîtres qui vous entourent, & de les remettre entre vos mains. Il me le promit encore. Hé bien, Sire, lui dis-je, ne dites point à Taspi d'aller souper avec vous ce soir. Quel inconvenient peut-il donc en résulter? reprit le roi. Sire, lui dis-je, vous m'avez promis de ne point me faire de questions. Eh bien, dit-il, cela suffit, j'y consens. De plus; lui dis je; il faut nous rendre ensemble ce soir dans l'appartement de Nasgig, sans qu'on nous voye, si cela se peut, ou du moins sans que personne en soit instruit. Quelque chose que vous y voyiez ou que vous y entendiez, il ne faudra pas dire un seul mot, que vous ne soyez dehors. Le roi ayant promis de suivre en tout mon conseil, nous nous séparâmes jusqu'au soir.

J'appellai Maleek, & lui demandai s'il savoit le chemin de l'appartement de Nasgig. Il me dit qu'il le connoissoit très-bien. A l'heure marquée, il m'y conduisit. Je n'eus pas long-tems à attendre. Le roi s'y rendit, quand presque toute la cour fut retirée. Je fis rester le roi dans la chambre extérieure, tandis que j'allois de tems en tems dans la chambre à coucher. Je croyois déjà qu'il faudroit remettre la partie à un autre jour, lorsqu'à la quatrième fois j'entendis que nos gens étoient arrivés.

J'allai chercher le roi, & le conduisis dans la chambre, en le priant de se tenir tranquille, quelque chose qui arrivât, s'il ne vouloit tout perdre. Après plusieurs discours tendres entre Barbarfa & Taspi, nous entendîmes le dialogue suivant:

Taspi. Mon cher Barbarfa, que signifie tout ce bruit qui est arrivé l'autre jour dans le Moucheratt?

Barbarfa. Rien, ma belle, sinon que ce fol de Pierre, qui se donne pour un homme merveilleux, voudroit nous mener tous comme des enfans.

Taspi. On dit que d'un seul mot contre l'image il a renversé tous les ragams.

Barbarfa. Je ne fais comment cela s'est fait. C'est le vieux radoteur de ragam qui en a été cause. Véritablement le roi avoit grande envie de se ranger du côté de Pierre; mais je lui ai fait signe tout-à-propos, & vous savez qu'il n'ose déplaire à un ami si cher que moi. Ah! ah! ne suis-je pas un plaisant homme, ma belle, de parler ainsi de mon roi?

Taspi. Qui n'a qu'un pas à faire pour parvenir au trône, est presque égal à un roi.

Barbarfa. Oui vraiment, & encore ce pas est-il très-petit. Mais il faut nous défaire absolument de Nafgig, quoique je me flatte de l'a-

voir déjà ruiné dans l'esprit du roi. Je n'aime point les gens si pénétrants. Ce drôle-là pense plus que moi, ma chère.

Taspi, Je ne crois pas qu'il pense jamais si utilement. A propos ; donnez-moi donc des nouvelles du cousin Harlokin : on dit que le Gavingrunt est enfin révolté.

Barbarfa. Oui , ma chere , Bazin , Istell , Pézele & Ginkatt suivront bientôt son exemple ; du moins j'y travaille à force : pour lors nous conseillerons à Géorigetti de fuir , & nous prendrons sa place. Les noms du roi Barbarfa & de la reine Taspi ne sonnent-ils pas aussi bien que celui du roi Géorigetti ? Eh bien , ma chere , quand nous ferons sur le trône , ce qui ne peut pas tarder , pourvu que Nicor fasse bien son personnage , car je n'ai encore rien appris de ses succès , quand dis-je , nous ferons en possession de la souveraineté , il faudra songer à nous y soutenir.

Taspi. Allons , divertissons-nous , vivons comme roi & reine , en attendant que nous le soyions réellement.

Ils se turent en cet endroit , & le roi qui s'étoit contenu mieux que je n'aurois pensé , passa brusquement dans l'autre chambre. Pierre , me dit il , je vous remercie de m'avoir ainsi fait connoître les choses par moi-même. Que les

rois sont malheureux ! Que nous nous rendons misérables pour tâcher de faire le bonheur des autres : Avec quelle facilité nous nous laissons aveugler par la flatterie de ceux qui sont au-dessous de nous ! Favori indigne ! Princesse détestable ! je les ai en horreur. Pierre , me dit-il , prêtez moi votre épée ; je veux les percer tous les deux du même coup.

Arrêtez , Sire , lui dis-je ; votre majesté en a assez entendu pour prononcer un jugement équitable contre eux. Mais un roi ne doit pas se laisser emporter par la colère & la vengeance. Vous puniriez ces passions dans les autres ; évitez-les donc vous-même. Dans un état si relevé, vous ne manquez pas d'autorité pour châtier un crime connu. Ne vous laissez point aller à des actions de violence , que vous ne passeriez pas à un particulier qui n'auroit pas la commodité de se faire rendre justice. Mon avis est que vous assembliez demain les colombs. Barbarfa & Nicor ne manqueront pas de s'y trouver. Vous direz aussi à Taspi que vous avez à faire aux états des propositions importantes , que vous voulez qu'elle entende. Je préparerai cependant les gens qui servent sous Quilly : je détacherai Maleck avec une autre troupe pour m'accompagner , & exécuter les ordres que je leur donnerai de votre part. J'arrêterai moi-

même en pleine assemblée les criminels ; & si Nicor ne confesse pas ingénument de quelle nature est la commission dont l'a chargé Barbarfa, je le ferai mettre à la torture, jusqu'à ce qu'il avoue.

Le roi ayant goûté ce moyen, j'ordonnai à Quilly de la part du roi d'amener tous mes domestiques à l'assemblée, & je lui indiquai sa place. Je dis aussi à Maleck de me choisir cinquante braves gens, & d'être prêt à exécuter mes ordres au premier signal. Si-tôt que l'assemblée fut ouverte, je m'adressai aux colombs, & leur dis qu'ayant pris à cœur leurs affaires, je m'étois chargé d'examiner la cause de toutes leurs calamités ; & qu'ayant découvert qu'il y avoit des traîtres par-tout, & même jusques dans la capitale, sa majesté m'avoit ordonné de leur demander quelle punition on devoit infliger, suivant leurs usages, à des criminels qui ont conspiré contre le roi & contre l'état, & qui entretiennent correspondance avec ses ennemis, sous le masque de la plus grande amitié.

A ces mots je m'arrêtai en regardant Barbarfa, dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle. Il alloit prendre la parole, quand le plus ancien des colombs déclara, que pour punir un pareil crime, le supplice ordinaire de
la

la mutilation étoit trop peu de chose ; & que les criminels méritoient d'être ensevelis tout vivans dans l'hoximo ou dans le mont Alkoé. Les autres colombs dirent tous , qu'ils étoient du même avis , & qu'ils trouvoient ce châtiement encore trop doux. Je m'avancai alors vers Barbarfa qui étoit à la gauche du roi , & ensuite vers Taspi qui étoit à sa droite , & je leur déclarai qu'ils étoient prisonniers d'état aussi bien que Nicor. Barbarfa & Taspi furent mis sous la garde de Quilly & de ses gens , & Nicor sous celle de Maleck & de sa troupe. Je leur ordonnai de tenir ces prisonniers dans des appartemens séparés , avec défenses de les laisser parler les uns aux autres sous quelque prétexte que ce fût , à peine d'être mutilés eux-mêmes.

Barbarfa voulut parler , suppliant le roi de ne pas abandonner un serviteur fidèle sur l'accusation vague d'un homme aussi méprisable que Pierre. Mais le roi répondit que l'on connoitroit bien-tôt quel étoit l'homme méprisable , & qu'il seroit puni suivant son mérite. Je me levai alors , & j'instruisis toute l'assemblée de ce que nous avions entendu , comment la chose avoit été découverte d'abord , & que le roi en avoit été témoin auriculaire. Le roi ayant confirmé ce que j'avançois , toute l'assemblée indignée ne respira plus que vengeance.

Nous ignorions encore en quoi consistoit la commission secrète dont Nicor avoit été chargé, quoique nous eussions une assez grande conviction contre les autres. Je proposai alors de faire venir Nicor, & au cas qu'il refusât de répondre, de le mettre à la torture.

Nicor étant amené devant toute l'assemblée, je lui demandai par ordre du roi, quelle commission Barbara lui avoit donnée, & à qui elle s'adressoit. Je lui fis entendre que le moyen le plus sûr de conserver sa vie, son honneur & le bien de son pays, étoit de tout avouer d'abord, sans quoi il seroit appliqué à la question : que la mutilation & le bannissement étant des supplices trop doux pour une telle offense, il pouvoit compter que le sien seroit d'une nature encore plus sévère, s'il ne déclaroit nettement la vérité.

Effrayé de ces menaces, il confessa à haute voix, que sa dernière commission étoit d'aller dans différentes villes, comme de la part du roi, & avec son Griefsack, pour leur ordonner de se rendre à Harlokin, & d'annoncer qu'aussitôt qu'Harlokin paroîtroit, on l'introduisit dans ces villes, parce que le roi ne pouvoit tenir contre lui.

Il déclara aussi qu'il avoit été convenu jusqu'où les limites d'Harlokin s'étendroient,

aussi-bien que celles de Barbarfa, qui devoit être déclaré roi, & épouser Taspi : que Barbarfa seroit appellé roi de l'est, & Harlokin de l'ouest ; & qu'en cas que l'un ou l'autre mourût sans enfans, le survivant lui succéderoit, & posséderoit toute la monarchie.

Le roi déclara que par mon moyen, il avoit entendu dire tout cela la nuit dernière à Barbarfa & à Taspi, qui étoient couchés ensemble. Toute l'assemblée ordonna qu'on les fît venir tous les deux & qu'après leur avoir mis des cordes au col, on les précipitât tout vivans dans le mont Alkoé.

J'exigeai alors que les criminels fussent entendus avant leur exécution, & qu'on les instruisît séparément de leur sentence. Je demandai d'abord à Barbarfa ce qu'il avoit à dire contre sa condamnation. Il déclara que son ambition & la facilité de son maître l'avoient porté à entreprendre ce dont il étoit accusé, d'autant plus que l'occasion lui paroïssoit favorable. Je fis ensuite la même question à Taspi, qui répondit que l'ambition avoit été de tout tems sa passion dominante ; que j'avois fait ce que je pouvois de pis contr'elle, en en arrêtant le progrès, & que tout le reste ne valoit pas la peine d'en parler. Oui, ajouta-t-elle en fureur, j'aurois sacrifié la vie d'un million d'hommes pour régner. D ij

Nicor n'étant que le favori du favori, & n'ayant eu dans toute cette affaire d'autre objet que d'obtenir la faveur de son nouveau maître, je plaidai sa cause avec chaleur. D'ailleurs, comme il avoit déclaré la vérité, & que je croyois pouvoir en tirer quelque avantage à l'avenir, j'obtins qu'il me seroit livré, & que j'aurois la liberté de lui pardonner ou de le faire mutiler, si je le jugeois à propos. Je n'avois pas tort de penser ainsi ; car par la suite il se trouva fort utile pour mes desseins, & je lui pardonnai.

Avant que l'assemblée se séparât, on ordonna à un parti de gens du mont Alkoé, de porter Taspi & Barbarfa à la montagne, de leur taillader le graundy, & de les précipiter. Ainsi finit la vie de ces deux victimes de l'ambition.

De retour chez moi, je fis appeler Nicor. C'est à moi, lui dis-je, que vous êtes redevable de la vie dont vous jouissez maintenant. Si je vous en rappelle la mémoire, ce n'est pas que j'en attende aucune reconnoissance pour moi-même ; vous ne devez pas ignorer que tous mes efforts ne tendent qu'à servir cet état : je vous offre la vie & la liberté ; mais c'est à condition que vous réparerez votre conduite passée, en me déclarant volontairement tout ce que vous croirez pouvoir

contribuer à l'avantage de l'état. Vous connoissez les auteurs de tous les troubles; je prétends que vous me disiez votre avis, pour mieux contrebalancer les projets des ennemis, & remédier à tous les maux.

Nicor, pleinement convaincu de sa faute, & se voyant sans patron, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Je crois, me dit-il, qu'aucune des provinces n'auroit embrassé le parti d'Harlokin, si elles n'eussent cru que c'étoit par ordre du roi que Barbarfa agissoit; elles n'en ont fait aucun doute, dès qu'elles ont entendu le Gripfack. Envoyez donc des exprès avec le Gripfack du roi aux endroits qui se sont révoltés depuis peu, & à ceux qui sont sur le point de le faire, pour arrêter leur révolte. Je lui dis que je l'avois déjà fait. Mais, me dit-il, s'ils ne voyent point le Gripfack du roi, on méprisera les ordres que vous ferez donner, & on n'ajoutera aucune foi au message. Il me donna donc des instructions particulières sur d'autres affaires importantes. Alors le voyant véritablement repentant, & le croyant sincère, je lui dis que j'étois ennemi juré de la contrainte; qu'ainsi, si quelque personne de crédit vouloit s'engager de le représenter toutes les fois qu'on en auroit besoin, je lui laisserois sa liberté entière.

Le pauvre Nicor éprouva le fort ordinaire à toutes les personnes disgraciées ; il se trouva abandonné de tous ses amis , & me vint dire le lendemain tout en larmes , qu'il sentoît vivement l'énormité de son crime , qu'aucun de ceux qui étoient autrefois ses amis ne vouloit le regarder maintenant , & qu'ainfi il falloit qu'il se soumît à son sort.

Nicor étoit naturellement d'un excellent caractère , jusqu'au moment qu'il s'étoit laissé séduire par Barbarfa. Persuadé qu'un ennemi qu'on oblige , devient quelquefois l'ami le plus sûr , je le pressai d'aller encore solliciter ses connoissances. Mais il me répondit que personne ne vouloit le servir dans cette affaire ; qu'il aimoit mieux souffrir lui-même , que d'aller prier les gens pour les engager à des complaisances forcées. Venez , Nicor , lui dis-je ; voulez-vous être votre propre caution ? Puis-je m'en rapporter à votre parole ? Il me répondit qu'il ne méritoit pas cette grace de ma part ; que la crainte d'être mutilé & de rester en ma puissance , le mettoit hors d'état de me répondre , & qu'il pourroit peut-être me tromper , si jamais il concevoit que j'eusse quelques desseins contre lui , & que moi-même aussi je pourrois avoir cette idée.

Eh bien donc , Nicor , lui dis-je , vous êtes

libre ; jouissez de votre état. Je ne crois pas que jamais vous me donniez lieu de me repentir de mon indulgence : en tout cas je n'aurois aucun reproche à me faire.

Nicor tomba à mes pieds , & fut si surpris de ma générosité , que j'eus beaucoup de peine à le faire lever. Il me jura qu'il étoit plus confus que jamais de me regarder. Ce n'est pas tout , lui dis-je ; je prétends vous traiter à l'avenir comme un véritable ami. Je lui ordonnai de me venir voir tous les jours , parce que j'aurois souvent besoin de lui. En effet , après Nasgig , c'est de tous les sujets du roi celui dont j'ai tiré le plus de services.

C H A P I T R E X L I I I .

Nasgig revient avec le canon. Pierre lui en apprend le service : il se destine une garde , & règle l'ordre de sa marche contre Harlokin. Combat entre Nasgig & le général des rebelles. Pierre revient avec la tête d'Harlokin. On vient au-devant de lui. Réjouissances publiques. Esclavage aboli.

LE dixième jour , Nasgig arriva tandis que j'étois dans les jardins du roi. Ayant entendu le trompette qui le précédoit , je l'appellai

Di v

pour faire savoir à Nafgig où j'étois, afin qu'il s'y abattît.

Après m'avoir donné des nouvelles de ma femme & de mes enfans, qui étoient en bonne fanté : hé bien, mon ami, dit Nafgig, faut-il vivre ou mourir ? Expliquez-vous, lui répondis-je. Je vous demande seulement, dit-il, si vous m'avez découvert au roi. Mon cher Nafgig, lui dis-je, je ne puis vous cacher la vérité : oui, je l'ai instruit de tout. Hé bien, reprit-il, sans doute que sa majesté ne se servira plus de moi. Pourquoi donc, lui dis-je ? Le roi n'est pas assez injuste pour cela. Mais, je vous prie, insista-t-il, que disent Barbarfa & Taspi ? Rien du tout, répliquai-je, soyez tranquille. Avez-vous découvert leur méchanceté au roi ? Oui ; lui dis-je, & le roi s'est conduit comme il le devoit dans cette occasion. Où sont-ils maintenant, dit Nafgig ? Dans le mont Alkoé ; lui répondis-je. Dans le mont Alkoé, reprit-il ; que voulez-vous dire par-là ? Comment peuvent-ils être dans le mont Alkoé ? On les y a précipités la corde au col, comme on fait à vos criminels quand on les mène à Crashdoorpt. Ont-ils été mutilés, demanda-t-il ? Ah ! lui répondis-je, mieux que cela, je vous assure. Venez, mon bon ami, je vous en ferai le récit. Alors je lui racontai tout ce qui étoit arrivé, & com-

bien le roi étoit satisfait du jugement rendu par le moucheratt. C'est maintenant, Nafgig, lui dis-je, que vous pouvez vous regarder comme favori. Sa majesté n'attend votre retour que pour vous combler de ses bienfaits; mais méfiez-vous d'un trop grand pouvoir. La plupart des hommes en sont éblouis; & la chute suit de près l'abus que l'on en fait. Dites-moi, demanda Nafgig, qu'est devenu Nicor? Est-il enveloppé dans la même condamnation? Non, lui dis-je. Nicor est absolument libre par mon moyen; & dans tout le royaume, il n'y a pas deux hommes plus grands que lui & moi. Je lui dis alors comment je m'étois comporté avec lui. Nafgig en fut charmé, parce que Nicor, à ce qu'il me dit, étoit foncièrement un honnête homme.

Pendant ce tems nous vîmes arriver le canon. Si mes compatriotes avoient le grandy, disois-je, ne fût-ce que pour transporter leur canon d'un lieu à un autre avec tant de facilité & à si peu de frais, le monde entier ne pourroit pas tenir devant nous. Ils m'apportoient cinq canons, trois autres pièces d'artillerie, & beaucoup plus de munitions que je n'en avois demandé.

Je présentai Nafgig au roi aussi-tôt son retour, comme un homme à la conduite duquel j'étois

redevable de l'arrivée de mon canon. Le roi lui dit, en l'embrassant, qu'il lui avoit rendu un si grand service dans l'affaire de Barbarfa, & qu'il s'étoit conduit avec tant de prudence, que dorénavant il vouloit mettre en lui toute sa confiance, & une estime la plus particulière.

Nasgig rendit graces au roi de ce qu'il vouloit bien agréer ses services, & demanda quand ou commenceroit les opérations de la campagne? Demandez-le à mon père, dit le roi. Vous aurez la conduite de la guerre, mais c'est lui qui vous dirigera.

Alors Nasgig s'informa du nombre de troupes qu'il faudroit. Je lui demandai combien l'ennemi en avoit. Environ trente mille hommes, me répondit-il. Hé bien, lui dis-je, prenez-en seulement six mille, sans compter ceux qui me porteront & l'artillerie. Choisissez aussi cinquante hommes des plus braves pour me servir de gardes, & envoyez-les moi.

Je fis voir à ces gens mes sabres & mes pistolets; je leur en montrai l'usage, & la manière de s'en servir. Comme nos ennemis combattent avec des piques, leur dis-je, tenez-vous d'abord à quelque distance. Quand vous voudrez attaquer, détournez la pique avec une main, & de l'autre, frappez l'ennemi avec cette arme

sur le graundy. Ce côté, dis-je, en leur montrant le taillant du sabre, est capable de fendre votre ennemi en deux; un seul coup suffira pour cela; mais il faut en approcher bien près. Si cependant vous craignez de détourner la pique, appliquez dessus un grand coup de sabre, il la séparera en deux, & la pique n'ayant plus de pointe, ne pourra plus servir à votre ennemi. Suivez bien ces instructions, & nous serons victorieux à coup sûr.

La première chose que je fis ensuite, fut de régler l'ordre de ma marche de la manière qu'on va voir; & après avoir pris congé du roi, je partis.

On vit marcher d'abord dix compagnies de cent hommes y compris les officiers, précédées chacune d'un gripfack, & rangées sur deux lignes doubles de cinquante hommes de front.

2°. Quatre cens porteurs du canon, avec deux cens hommes à droite & autant à gauche, pour les relever de tems à autre.

3°. Deux cens hommes portoient les munitions, les magasins, des haches, & autres choses nécessaires à la guerre.

4°. Mes cinquante gardes du corps marchoient ensuite sur deux lignes.

5°. Enfin ma personne portée par huit hommes avec douze autres sur la droite & au-

tant sur la gauche, pour se reposer d'heure en heure.

6°. Deux mille hommes marchant en colonnes de cinquante de front à la gauche du canon & de moi.

7°. Mille hommes formant l'arrière-garde sur deux lignes doubles de cinquante hommes de front.

Je consultai avec Nafgig sur la situation de l'armée ennemie, afin d'éviter les villes révoltées que j'aimois mieux prendre à mon retour ; car mon dessein étoit de combattre Harlokin avant toutes choses, bien persuadé qu'après l'avoir vaincu, les villes se rendroient sans faire de résistance.

Arrivés à une petite distance de son armée, je fis faire halte à la mienne dans un lieu commode pour placer mon canon ; & l'ayant posé sur des pierres plattes mises les unes sur les autres jusqu'à une certaine élévation, je les chargeai, aussi bien que mes petites armes qui consistoient en six mousquets & trois paires de pistolets. Puis rangeant mon armée, savoir deux milles hommes immédiatement derrière moi, deux mille à ma droite & autant à ma gauche, je défendis expressément de bouger sans ordre. Ensuite j'envoyai un gripfack présenter la bataille à Harlokin, qui répondit que combat-

tant pour un royaume il n'hésitoit pas de l'accepter; il en fut même charmé, à ce que j'ai appris par la suite; car depuis les avis que j'avois fait distribuer dans son armée, il en avoit déserté une grande partie, & il appréhendoit que la défection ne devînt générale. J'étois assis dans ma chaise avec trois mousquets de chaque côté, un pistolet à ma main droite, & cinq autres à ma ceinture. J'attendis dans cette posture l'arrivée d'Harlokin. Environ une heure après nous vîmes paroître l'avant-garde de son armée, qui étoit de cinq mille hommes volans sur cinq colonnes les unes au-dessus des autres. Je n'avois point chargé mes canons à boulet, mais seulement avec des petites pierres dont il y avoit environ soixante dans chaque; & appercevant la longueur de leur ligne, j'éloignai un peu plus l'embouchure de mes canons. Puis me réglant pour les pointer sur une étoile brillante qui paroissoit un peu au-dessus de l'horizon, j'observai, en me retirant à ma chaise, le rapport qu'il y avoit entre la hauteur de cette étoile & l'élévation du canon, afin de me régler sur le tems où je devois le tirer. Les rangs ennemis les plus avancés ne voyant point remuer mon armée, s'approchèrent presque au-dessus de nous pour nous accabler. Lorsqu'ils

furent à ma portée, je tirai deux de mes canons à la fois; ils en furent si mal-traités, que dès la première décharge il tomba quatre-vingt-dix hommes avec leur commandant. Les autres étoient si serrés, qu'ils ne pouvoient se retourner librement pour voler: ceux de derrière les arrêtoient; & empêchoient le passage. Ainsi les voyant former une troupe ramassée si prodigieuse, je tirai deux autres canons, qui tuèrent & firent tomber deux fois plus d'ennemis que la première décharge. Alors donnant le signal dont j'étois convenu, mes gardes armés de sabres, & les piquiers tombèrent sur l'ennemi, & en firent un épouvantable carnage. Mais craignant que le corps de l'armée ennemie ne s'avancât avant que j'eusse le tems de remettre mes gens en ordre, je leur fis dire de s'abattre chacun dans leur poste, & de laisser échapper le reste des ennemis.

L'événement justifia ma conduite; & ma précaution eut beaucoup plus de succès que si j'en eusse tué deux fois autant: car non-seulement ils ne revinrent point, mais s'en volant les uns à droite, les autres à gauche, & passant le long des deux ailes de leur armée composées de six mille hommes chacune, ils annoncèrent que toute l'avant-garde étoit détruite; & que la prédiction seroit certainement

accomplie, puisque tous leurs camarades avoient été tués par le feu & la fumée. Cette nouvelle mit l'allarme dans chaque aîle, de manière que tous les soldats se débandèrent, & ne reparurent plus.

Le corps de bataille composé d'environ dix mille hommes, ne sçut rien de ce qui étoit arrivé aux deux aîles; car Harlokin leur avoit commandé de faire un grand circuit pour nous envelopper, & apprenant que nous n'étions qu'une poignée de monde, il s'avançoit hardiment. Comme j'avois ordonné à mes gens de ne se pas élever trop haut, l'ennemi voulut fondre sur eux. Quand ils se furent approchés, je demandai à Nasgig, qui étoit leur conducteur, & si c'étoit Harlokin? Il me répondit que c'étoit son général, & qu'Harlokin étoit derrière. Cette troupe n'étant pas encore à la portée de mon canon, Nasgig me demanda la permission d'aller essayer ses forces contre le général. J'y consentis. Alors Nasgig prit son vol, & s'avançant seul avec un de mes sabres, alla défier le général à un combat singulier. Celui-ci en brave homme l'accepta, & fit faire halte à sa troupe. Alors ils en vinrent aux mains. Tous deux avides de gloire & prenant chacun leur avantage, les coups se succédoient si brusquement, que l'un n'attendoit pas l'autre.

Tantôt l'un avoit le dessus, tantôt il se trouvoit dessous, & tournant avec promptitude ils se heurtoient presque corps à corps. Alors le général, armé d'une massue ou pique garnie d'une grosse pierre par le bout, en donna un coup si furieux sur la tête de Nasgig, qu'il le fit baïsser considérablement. Je commençois à être inquiet, parce que le général le poursuivoit, Nasgig remontant avec beaucoup de légèreté derrière le général, regagna le terrain qu'il avoit perdu avant que son ennemi pût s'en apercevoir. Il s'élança en avant, & reçut encore un coup sur le bras gauche; en même tems il porta au général un coup de sabre au-dessus de l'épaule, dont il lui fendit le graundy, & lui enleva une partie de la chair du bras gauche. La douleur que le général en ressentit le fit tomber en chancelant auprès de moi, mais ce ne fut qu'après avoir reçu un autre coup que Nasgig lui porta en le poursuivant dans sa chute.

Après cette défaite, Nasgig vint se placer derrière moi. Notre armée faisoit retentir l'air de ses cris. A peine le général fut-il défait, que l'on vit venir Harlokin avec un regard mêlé de dignité & de terreur; il sembloit mépriser l'air qui le portoit; & de sa main il donna le signal de l'attaque. Quand il fut assez proche de
moi

moi pour m'entendre, je lui reprochai sa trahison, & l'indignité qu'il y avoit de combattre contre son légitime souverain : je lui offris même un bon parti, s'il vouloit se soumettre. Insecte bas & rampant, dit Harlokin, si tu as quelque chose à me dire qui mérite d'être écouté, viens me trouver dans les airs. Ce bras te fera voir qui de nous deux a besoin de grace. Je te méprise trop pour m'arrêter à toi. Mais ce messager te fera connoître que tu es un imposteur, en te renvoyant sans vie au roi qui t'a fait venir contre moi. A ces mots : il me lança un javelot armé d'une pierre très-pointue. J'évitai le coup. Puisque mes paroles n'opèrent rien sur toi, lui dis-je, ceci justifiera la vérité de notre prédiction. Alors le couchant en joue, je lui perçai le cœur d'un coup de fusil, dont il tomba mort à vingt pas de moi. Mais voyant qu'un autre prenoit sa place, malgré le trouble que mon coup de fusil leur avoit causé, je courus à ma méche, & mettant le feu à deux autres canons en même tems, les ennemis tombèrent si drus autour de moi, que je craignis d'être écrasé de leur chute. Le reste se sépara & s'enfuit à tire d'ailes. Ainsi finit cette guerre. Je restai trois jours sur le champ de bataille, pour voir si les ennemis se rallieroient. Ils en étoient bien éloignés; car j'appris ensuite qu'a-

vant mon retour , la plupart des provinces révoltées avoient déjà envoyé des députés qui portèrent les premières nouvelles de leur défaite , & demanderent miséricorde. On retint tous ces députés en prison jusqu'à ce que je retournai avec la tête d'Harlokin.

A mon arrivée à Brandleguarp , je fus reçu en triomphe. Le roi , les colombs , & presque tout le peuple , hommes , femmes & enfans , vinrent au-devant de moi avec chacun deux globes de lumière dans les mains. Ce spectacle extraordinaire dans les airs m'allarma. Je demandai à Nafgig ce que cela vouloit dire ; & il me répondit que c'étoit un *sweecoan* , ou qu'il ne favoit ce que c'étoit. Je lui demandai encore ce que signifioit ce mot ; & il me répondit que c'étoit une réjouissance particulière dont il avoit entendu parler , sans jamais en avoir vu , dans laquelle le roi marchoit en triomphe. Tous les habitans de Brandleguarp , depuis quinze jusqu'à soixante ans , sont obligés de l'accompagner avec des vers-luisans dans les mains. Il ajouta qu'on avoit vu deux réjouissances semblables sous le règne de Begfurbeck ; mais qu'il n'y en avoit pas eu depuis.

Quand nous approchâmes , tout ce cortège se sépara en deux lignes d'une longueur prodigieuse , au bout desquelles étoit le roi en-

touré de lumières sans nombre. Il me sembloit voir une avenue d'illuminations terminée à l'endroit où étoit le roi par une pyramide de lumières. Jamais l'œil n'a rien vu de si majestueux ni de plus magnifique. En passant dans les rangs, chacun des spectateurs qui avoient deux lumières en donnoit une à un soldat, de sorte que, soit que l'on regardât devant ou derrière, le tout formoit un spectacle d'une beauté inexprimable. Nous marchâmes ainsi au milieu des acclamations du peuple & au son des gripfacks qui s'avançoient lentement entre les rangs; enfin nous arrivâmes à la pyramide de lumières où étoit le roi. J'entendis un grand nombre des plus belles voix qui célébroient mes actions par des chants de triomphe; mais le spectacle singulier de la pyramide qui sembloit s'élever jusqu'au ciel, m'empêcha d'y faire attention, & d'y reconnoître mon fils qui s'y étoit joint avec son flageolet. D'abord il y avoit une ligne de près d'un quart de lieue de longueur, qui planoit à la même hauteur que les deux rangées, au centre de laquelle & un peu plus en avant étoit le roi seul. Il y avoit au-dessus de lui une autre ligne plus courte que la première, puis une troisième encore plus courte, & ainsi de suite jusqu'à une hauteur prodigieuse, où la pyramide étoit terminée.

par une seule lumière. Toute cette multitude planoit dans les airs sans se déranger. Le roi s'avança un peu pour venir à moi , & me félicita de mon heureux succès ; ensuite se retournant & marchant devant moi , toute la multitude se retourna aussi & se mit en marche , en chantant tout le long du chemin jusqu'à la ville. La pyramide changea plusieurs fois de face ; tantôt elle prit la figure d'un carré , tantôt elle formoit une demi-lune , & mille autres figures. Cependant ce nombre infini de globes de lumière n'avoit rien qui blessât la vue , même des gens du pays. L'arrière-garde de l'armée entra dans les lignes , & nous suivit jusqu'à Brandleguarp en fermant la marche. Tandis que nous passions au dessus de la ville pour nous rendre au palais , tout le peuple resta sur le grandy , jusqu'à ce que nous fûmes descendus le roi & moi ; ensuite chacun alla s'abattre où il voulut. Toutes les rues & les avenues du palais étoient garnies du peuple qui accourroit en foule pour voir le roi ; car il avoit fait proclamer une fête & table ouverte pour tout le peuple pendant six jours. Le roi , les colombs , les ragams & les grands officiers de l'état assistèrent avec moi à un festin magnifique qui fut préparé dans la grande salle de Begfurbeck. Après le souper , la ma-

jesté me marqua quelque impatience d'apprendre le détail du combat. Je lui dis que la seule action courageuse avoit été faite par mon ami Nafgig, qui avoit commencé la victoire par la mort du général Harlokin. Nafgig se leva & dit au roi, qu'il n'avoit fait en cela que profiter de l'occasion que la fortune lui avoit présentée, & qu'il auroit pu avoir le même sort que le général. Excepté cette escarmouche, dit-il, & quelques coups de sabres distribués à l'avant-garde, il n'y a point eu de combat, & nous n'avons pas perdu un seul homme. Pierre, de dessus la chaise où il étoit assis, commandoit à la victoire. Il n'a fait que parler trois fois & murmurer tout bas une quatrième; mais il l'a fait avec tant de succès, que des deux premiers mots il a tué plus de trois cens ennemis; son murmure a couché Harlokin à ses pieds, & le troisième mot a terminé la guerre. Depuis que nous avons apperçu l'ennemi, jusqu'à sa défaite totale, il ne s'est pas écoulé plus de tems qu'il n'en faut pour traverser les jardins de votre majesté. En un mot, ajouta Nafgig, votre majesté n'a pas besoin, comme je vois, d'autre personne que Pierre pour vous défendre contre vos ennemis publics & particuliers; & tant qu'il sera parmi nous, ma profession ne sera pas fort nécessaire à l'état.

Après ces complimens de la part de Nafgig , & d'autres que je reçus du roi & du reste de la compagnie , je reconnus que c'étoit un grand bonheur pour moi d'avoir été choisi par le grand Collwar , pour affranchir un royaume puissant & un peuple aussi considérable des malheurs de la tyrannie. Vous menez , leur dis-je , une vie si heureuse sous le gouvernement de Géorigetti , que l'on ne peut songer sans horreur à l'état misérable dans lequel vous auriez été réduits sous le pouvoir d'un usurpateur , qui regardant ce royaume comme une conquête , vous auroit tous réduits à un esclavage insupportable. Mais , ajoutai-je , il y a encore parmi vous , & je ne le vois qu'avec peine , un mal que les grands ne ressentent point , & qui cependant a besoin de réforme. Depuis le roi jusqu'au moindre de ses sujets , n'êtes-vous pas tous formés des mêmes membres ? Ne respirez-vous pas tous le même air ? N'habitez-vous pas la même terre ? N'êtes-vous pas sujets aux mêmes maladies ? Ne sentez-vous pas tous également la douleur & l'oppression ? N'avez-vous pas les mêmes sens & les mêmes facultés ? En un mot , ne sommes-nous pas tous également créatures & serviteurs du même maître , le grand Collwar ? Le roi lui-même n'auroit-il pas pu être esclave , sans le hasard qui l'a fait

naître d'un roi ? & le plus misérable d'entre nous n'auroit-il pas été roi , si le sort l'eût voulu ? Vous tous qui êtes élevés en dignité , quel droit aviez-vous aux grandes places que vous occupez , sans le hasard de la naissance ? Non , vous n'en aviez aucun : permettez-moi donc de vous dire ce que je voudrois que l'on fit. Puisque tous les hommes ont également droit à la protection de Collwar , pourquoi cherchez-vous à vous tourmenter les uns les autres , lorsque vous n'avez aucun ennemi qui vous inquiète ? Ecoutez la nature ; elle vous crie au fond du cœur , de faire à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fit. Que ce principe soit la règle de vos actions. Affranchissez vos esclaves ; & que tous les hommes soient tels que Collwar les a faits , c'est-à-dire , libres. Tant que cette distinction inégale d'homme à homme subsistera parmi vous , comptez que , quoique vous sembliez maintenant délivrés de vos malheurs , il en surviendra d'autres , & peut-être de plus fâcheux. Ne croyez pas pour cela que je prétende que tout les hommes soient grands , ou que tous soient petits : non , je voudrois seulement que l'on laissât à chaque serviteur la liberté de se choisir un maître , & à chaque maître celle de choisir ses serviteurs. Celui qui possède des biens & qui peut procurer des

avantages , ne manquera jamais de gens qui s'empresſent à le ſervir , pour avoir part à ſes biens ; de même auffi celui qui n'a point de biens eſt obligé de ſervir pour en gagner : mais tout cela doit ſe faire de bonne volonté. Par ce moyen , celui qui vous ſert y trouvera ſon intérêt , & le fera avec plus de cœur ; vous qui vous faites ſervir , vous en ferez plus doux , & vous en aurez plus d'attachement pour un bon ſerviteur , perſuadé qu'en agiſſant autrement vous le perdriez. Je vous prie donc de faire un réglemant à ce ſujet ; ou ſi vous vous y oppoſez , dites-m'en les raiſons.

Un des ragams dit qu'il croyoit que je parlois juſte , & qu'une telle conduite ſeroit agréable à Collwar.

Enſuite deux colambs ſe levèrent , & déclarèrent qu'ils y conſentoient.

Le roi ſ'en rapportant à moi , j'ordonnai , du conſentement des colambs , que la liberté ſeroit proclamée dans toute la ville , de manière que chacun ſe rendroit à ſon devoir comme à l'ordinaire , pour ſervir ſon maître pendant l'eſpace d'un mois ; après quoi il ſeroit libre à chacun de faire une nouvelle convention avec eux , ou avec tout autre.

Ce jour , ſire , diſ-je au roi , fera véritablement un jour de joie pour ces pauvres eſclaves ,

à qui il étoit indifférent auparavant qui fût leur roi, parce qu'ils n'avoient rien à perdre. En effet, qu'importe à un esclave, qu'un homme gouverne ou un autre, puisqu'il reste toujours dans l'esclavage? Maintenant qu'ils sont libres, leur propre intérêt les engagera à défendre l'état.

Il ne me reste plus qu'une chose à vous demander, continuai-je, en m'adressant aux ragams : c'est de vous trouver tous demain au temple, pour remercier Collwar des faveurs qu'il vient de vous faire, & lui en demander de nouvelles. Chacun y consentit de bon cœur.

Quand on fut assemblé, les pauvres ragams qui n'avoient plus leur image, ne sachant que faire & que dire, se trouvèrent fort embarrassés. Leur usage étoit de se prosterner contre terre devant l'idole, en faisant mille gestes bizarres. Prioient-ils véritablement, ou n'en faisoient-ils que semblant? C'est ce que personne ne fait.

Tandis que le peuple s'assembloit, j'appellai un ragam dont j'appercevois l'embarras. Je vois, lui dis-je, que l'absence de votre image vous embarrasse. Supposez que vous & vos frères ayez reçu du roi quelques faveurs, & que vous foyez chargé de l'en remercier, seriez-vous embarrassé de lui marquer votre reconnoissance? Ne lui diriez-vous pas jusqu'à quel point

vous êtes sensible à ses bienfaits ? Ne lui promettrez-vous pas de vous conduire dans la fuite en fidèle sujet ? Ne le prierez-vous point de vous continuer toujours sa protection ? Hé bien, continuai-je, vous croyez en Coliwar ; vous êtes persuadé qu'il entend ce que vous lui dites ; adressez-vous à lui avec ferveur : dirigez votre cœur vers lui comme s'il étoit présent. En effet , me répondit ce ragam , je crois que vous avez raison, nous pouvons le faire ; mais comme c'est une chose nouvelle pour nous, vous devez nous excuser , si nous ne nous en acquittons pas bien la première fois.

Je ne pouvois choisir un meilleur disciple ; car il n'eut pas plutôt ouvert la bouche, qu'il fit une prière fort pathétique que le peuple écouta avec beaucoup d'attention. Elle ne fut pas longue , mais il embrassa tous les points que je lui avois prescrits.

Quand il eut fini , un autre reprit , & nous entendîmes au moins dix prières, dans chacune desquelles il y avoit quelque chose de nouveau & de très-bien dit. Plusieurs d'entre eux m'avouèrent ensuite qu'ils n'avoient jamais éprouvé tant de satisfaction, & qu'ils se sentoient un cœur nouveau. Nous passâmes les six jours de fête avec toute la gaieté imaginable , & surtout dans les danses à la manière du pays , qu

me parurent trop chargées de figures, & moins agréables que celles d'Angleterre. Il arrivoit tous les jours des villes révoltées, & même de plusieurs petites républiques auxquelles Géorgetti n'avoit aucun droit, des députés qui venoient demander sa protection : de sorte qu'en moins d'une semaine le roi se vit non-seulement délivré de l'apprehension d'être chassé de son trône, mais encore chéri de tous ses sujets, recherché de ses voisins, & enfin élevé au plus haut point de gloire où un souverain puisse atteindre.

C H A P I T R E X L V I.

Pierre propose de faire la visite des provinces révoltées. Il change le nom du pays, établit la religion du côté de l'ouest, & y abolit l'esclavage. Lasmeel revient avec Pierre. Pierre lui enseigne à lire & à écrire. Le roi est surpris de cette correspondance. Pierre décrit au roi la forme d'un animal.

QUAND les fêtes furent finies, les colombs demandèrent permission de s'en retourner. Le roi, qui ne faisoit plus rien sans me consulter, voulut savoir de moi s'il étoit à propos de les renvoyer dans leurs postes. Je lui dis, que la

confusion ayant régné si long-tems à l'ouest de son royaume, ces provinces n'avoient peut-être fait leur soumission que par la nécessité des circonstances, que la consternation générale pouvoit bien les avoir engagées à dissimuler, jusqu'à ce qu'elles fussent en état de remuer de nouveau; qu'il étoit plus que probable que quelques parens d'Harlokin ou autres chercheroient encore à les entraîner dans la révolte; qu'ainsi il pourroit avoir besoin de travailler avec ses colombs à assurer la tranquillité; qu'il ne falloit pas par trop de sécurité donner lieu à de nouveaux troubles, & que tous les colombs se trouvant dans la capitale, il étoit bon de les réunir encore une fois.

Quand ils furent assemblés, le roi leur déclara qu'il étoit beaucoup plus satisfait de les voir tous réunis maintenant, que quand il avoit été question de chercher des moyens pour conserver leurs vies & leurs possessions. Maintenant, leur dit-il, il ne nous reste plus qu'à délibérer sur la manière d'assurer nos acquisitions nouvelles, & de régler des provinces qui n'ont pas encore été en mon pouvoir. Le glumm Pierre vous proposera ce qu'il y a de plus nécessaire à examiner; & quand tout sera arrangé, vous aurez la liberté de vous en retourner.

Je leur représentai que, comme il est dan-

gereux dans le corps naturel de guérir trop promptement les plaies, ayant que les chairs soient bien saines, de crainte que l'humeur renfermée ne cause de nouveaux ravages par sa malignité; de même aussi dans le corps politique, si l'on se contente de fermer les plaies, sans nettoyer la source qui les a causées, elles s'enveniment & s'irritent sourdement, jusqu'à ce que rencontrant une occasion favorable, elles renaissent avec plus de violence. Je voudrois donc, leur dis-je, que l'on visitât les différentes provinces, que l'on recherchât leur conduite, que l'on examinât la vie & les mœurs des colombs; des officiers inférieurs & des magistrats, afin de conserver les anciens, ou d'en établir de nouveaux, s'il est nécessaire. Je voudrois que cette visite fût faite par sa majesté elle-même, accompagnée d'autant de colombs qu'elle le jugeroit nécessaire, afin que ses nouveaux sujets pussent la voir dans toute sa splendeur; que reconnoissant les bonnes dispositions que le roi a pour eux, aussi-bien que son équité & sa justice, ils deviennent des sujets zélés, attachés à son gouvernement. C'est ce qu'on ne peut guère inspirer à leur cœur, que par des moyens qui parlent aux sens. Une telle démarche produira certainement l'effet que j'en attends, & assurera la paix & le bonheur de Norm,

Normus, je veux dire, de Doorptfwangeanti.

En m'entendant bégayer le mot Normbdfgrfutt, & prononcer Doorptfwangeanti, toute l'assemblée retentit du mot Doorptfwangeanti, & il fut résolu que l'occident étant maintenant réuni à l'orient, le royaume entier seroit appelé désormais Saffdoorptfwangeanti, c'est-à-dire, grande terre de vol.

Tous les colombs approuvèrent que le roi fit cette visite, & offrirent de l'y accompagner; mais ils insistèrent à ce que je fusse du voyage. J'y consentis, & je choisis deux des plus habiles ragams, pour enseigner chez eux la nouvelle religion au peuple: car dans tous mes projets je ne perdois pas de vue ce point, qui me paroissoit le plus important.

Quelques-uns étoient d'avis qu'on relâchât les députés, après leur avoir déclaré les intentions du roi; mais j'objectai que peut-être ils auroient du ressentiment de leur détention, & feroient chez eux des rapports peu favorables à nos desseins. Il fut donc jugé plus à propos de les emmener avec nous, & de partir le plus promptement que faire se pourroit.

Nous partîmes en effet avec une suite nombreuse, & nous commençâmes notre route par la droite, afin de faire tout le tour du pays, de prendre les villes qui se trouveroient sur notre

roure , & d'entrer quelquefois dans l'intérieur , lorsque la situation des lieux le demanderoit.

Les magistrats & les principaux officiers de chaque district vinrent au-devant de nous à quelque distance de leurs villes , avec la corde au col & l'instrument de la mutilation que l'on portoit devant eux. Le roi leur parloit peu en chemin ; il leur ordonnoit de marcher devant lui vers la ville , & de le conduire à la maison du colamb. Aussi-tôt son arrivée , le roi lui commandoit de remettre son emploi , ainsi qu'à tous les officiers qui avoient des postes inférieurs. Ensuite on examinoit leurs vies & mœurs , & la manière dont ils s'étoient conduits dans leurs emplois. On trouva que la plupart avoient fait leur devoir relativement au gouvernement sous lequel ils vivoient ; (car ils alléguoient pour défense , qu'ayant trouvé les choses dans un état d'usurpation , & n'ayant pas l'autorité de les changer , ce gouvernement étoit naturel pour eux). Aussi en s'engageant solennellement à soutenir les droits du roi , ils reçurent presque tous leurs commissions de la bouche même de sa majesté. S'il s'en trouvoit quelques-uns qui eussent été cruels envers les sujets , & qui eussent commis quelques crimes notoires ou abusé de leur autorité (car tout le monde avoit la liberté de se plaindre) , ils étoient cassés &

envoyés à Crashdoorpt , pour prévenir les mauvais effets de leurs disgraces.

Nous ne déplaçâmes que cinq colombs & un petit nombre de petits officiers inférieurs. Ainsi la modération & la justice de nos procédés, donnèrent la plus grande satisfaction aux magistrats & au peuple.

Ayant remarqué à Brandleguarp quantité de petites images dont ma femme m'avoit parlé , je crus qu'il étoit tems de marquer mon ressentiment contre elles. Je fis amener devant moi plusieurs ragams de l'ouest , & leur demandai quelles petites images ils avoient parmi eux. L'un d'eux prenant la parole pour les autres , dit qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût beaucoup , parce qu'on lui en apportoit peu à bénir. Où est donc votre grande image , lui dis-je ? A Youk , répondit-il. Le peuple n'en a-t-il pas ici de petites ? Fort peu , me dit-il , car on ne nous y a pas forcé depuis long-tems. Comment forcés , repris-je ? Est-ce que le peuple ne les adore pas ? Il y a peu de gens qui le fassent , me dit-il ; elles n'ont jamais été adoptées dans notre état que depuis environ dix ans qu'Harlokin nous y a contraints. Quoi , lui dis-je , vous ne les adoriez donc pas auparavant ? Non , répondit-il , jamais , depuis que le royaume a été divisé ; car nous avons voulu suivre l'avis du
vieux

ragam, & adorer Collwar même; le reste de l'état n'y voulant pas consentir, le royaume fut divisé entre nous qui suivions la doctrine du ragam, & les autres qui la rejettoient. Quoiqu'Harlokin fût un adorateur zélé de l'image, tout ce qu'il a pu faire, n'a pu attirer le peuple dans ses sentimens; & Collwar a toujours été suivi du plus grand nombre. Cette déclaration me plut beaucoup; je n'avois jamais été informé de ces circonstances, & je n'en fus que plus déterminé à suivre mon projet.

Comme nous devions aller visiter Youk huit jours après, je fis assembler les ragams & le peuple dans le temple. Là, je leur racontai les grandes merveilles que Collwar avoit opérées dans toutes les nations. Je pourrois, leur dis-je, vous en rapporter plusieurs exemples; sans aller plus loin, vous en avez un frappant dans vos villes.

Commençons par les anciens tems, où je présume que vous adoriez tous une idole. Avez-vous quelque tradition précédente? Non, répondirent-ils. Cette image, continuai-je, étoit adorée dans le tems de Begfurbeck; pour lors un vieux ragam, dont Collwar avoit éclairé l'ame, voulut vous faire rendre à Collwar même les adorations que vous rendiez à l'image. Vous ne voulûtes pas y consentir, & il vous

menaça ; mais il promit d'heureux succès à Begsurbeck qui y consentoit : aussi parvint-il à un âge fort avancé. Ceux qui y consentirent, eurent le courage de former un royaume indépendant. Y a-t-il quelqu'un qui n'en apperçoive la cause ? N'étoit-il pas visible que Collwar étoit irrité contre l'est, qui refusoit de suivre le vieux ragam ; & qu'au contraire il étoit favorable à l'ouest, qui suivit sa doctrine ? Venons à l'application ; elle vous fera voir qui des deux avoit raison ou tort.

Tant que l'ouest a suivi Collwar, il a été florissant, & l'est a décliné : il n'eut pas plutôt dégénéré sous le commandement de Harlokin, & l'est embrassé le culte de Collwar par mon moyen, que la face des choses a changé. Il faut être aveugle pour ne point appercevoir toutes ces sverités. Ainsi il faut publier que chacun ait à détruire toutes les petites images, sous peine d'être mutilé. Pour moi, je détruirai cette grande idole ; chargez-vous, vénérables ragams, de détruire les petites. A ces mots, je renversai la grande image, & la brisai en morceaux.

Je fis faire une proclamation pour abolir l'esclavage, aux mêmes conditions qu'à Brandleguarp ; & après avoir pacifié la province de l'ouest avec une satisfaction générale, nous

continuâmes notre route. Presque tout l'ouest nous accompagna, jusqu'à ce que nous fûmes revenus à l'est; & je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans le monde une réunion aussi heureuse.

J'ordonnai à plusieurs des grands d'envoyer leurs fils à la cour, pour y remplir des postes, & se mettre en état de pouvoir un jour gouverner des colambats. Ce qui m'engagea à prendre ce parti, fut la certitude que chaque pays aime beaucoup mieux avoir pour chef un de ses membres, qu'un étranger. D'ailleurs, en élevant ces jeunes gens sous les yeux du roi pendant huit ou dix ans, ils deviennent, pour ainsi dire, naturalisés à la cour, où ils servent d'ôtages pour répondre de la fidélité de leurs parens, & se rendent capables de servir un jour leur patrie.

Continuellement occupé à travailler au bien de ce peuple, je tirois avantage des moindres événemens, & j'étendois toujours mes vues tant qu'elles pouvoient aller. Je n'en rapporterai ici qu'un seul exemple. Il y avoit à Youk le fils d'un simple particulier, à qui par hasard je fis quelques questions. Il y répondit très-juste & avec beaucoup d'assurance. La manière dont il le fit, m'engagea à le questionner davantage: je fus encore plus satisfait de ses autres réponses.

Lui trouvant donc un génie étendu & beaucoup de pénétration pour son âge, je proposai à son père de me le confier. Le bon vieillard qui me voyoit en si grande réputation, y consentit avec joie ; & le jeune homme ne demandant pas mieux, je l'emmenai avec moi à Brandleguarp. Je lui procurai aussi-tôt un poste peu considérable, à la vérité, car je lui en destinois un autre, mais cependant propre à lui attirer quelques égards. Je prenois plaisir à discourir avec lui sur différentes matières. Ses questions & ses réponses, qui souvent m'embarassoient, me firent appercevoir en lui une imagination vaste, & beaucoup de solidité jointe à une application continuelle & infatigable. Comme je lui parlois souvent de livres, d'écriture, de lectures, & des grandes connoissances qu'on acquéroit par leur moyen, son esprit curieux & les projets solides qu'il formoit, me firent naître des idées auxquelles je n'aurois jamais pensé sans lui. J'examinai tous les moyens de l'instruire ; & lui ayant fait part de mon dessein, il me demanda comment je faisois pour former une lettre. Je lui fis la description d'une plume ; je lui dis qu'en la remplissant d'une liqueur noire, & la faisant passer sur une chose plate & blanche appelée du papier, elle y formoit des traits auxquels j'étois le maître de donner

telle figure que je voulois. Quoi ! me dit-il, toute chose qui fera une marque sur une autre chose comme je voudrai , écrira ? Oui, lui dis-je ; mais que pourrions-nous trouver qui fût capable de tracer des figures noires ? Nous allions poursuivre cette conversation , lorsque je fus obligé de le quitter , pour me rendre auprès du roi qui m'avoit demandé. Ayant resté tard avec le roi, je ne revis Lasméel (c'étoit ainsi que se nommoit mon élève) que le lendemain au soir. Son absence m'avoit même donné de l'inquiétude. Je lui demandai où il avoit passé tout le jour. Il me répondit qu'il avoit été chercher de l'encre & du papier. Bon ! lui dis-je en riant. En avez-vous trouvé ? Oui , répondit-il, ou du moins quelque chose d'équivalent. Aussitôt ouvrant un côté de son grandy , il me fit voir une grande feuille plate, unie & charnue , longue & large, de deux lignes d'épaisseur, & semblable à une feuille de figuier d'inde. Que voulez-vous que je fasse de cela , lui dis-je ? C'est pour écrire dessus , répondit-il , & pour voir ce que vous y aurez marqué. Avec quoi , lui demandai-je ? Avec ceci , me dit-il ; & mettant la main dans son grandy , il en tira trois ou quatre espèces de poinçons fermes & pointus. Je les examinai , & frappant sur la tête de Lasméel : mon ami , lui dis-je , si nous étions

vous & moi en Angleterre, vous deviendriez conseiller d'état. Quoi ! me dit-il, est-ce que cela ne peut pas servir ? Je croyois avoir fait merveille ; car j'ai marqué sur une de ces feuilles tout autour ; & quoique je n'y apperçusse rien sur le champ , avant que j'eusse fini , ce que j'avois marqué d'abord , étoit d'une autre couleur que la feuille , & j'apperçus distinctement les traits. Je lui dis que , comme il étoit d'un âge à pouvoir comprendre ce que je lui enseignerois , je voulois m'y prendre avec lui autrement qu'avec un enfant. Ainsi je lui parlai de son langage ; je lui fis voir que les phrases étoient composées de mots , les mots de syllabes & les syllabes de lettres. Puis formant la voyelle A , je lui en appris le son , & y ajoutant une consonne , je lui dis qu'une partie du son de plusieurs lettres particulières jointes ensemble comme ces deux-ci , formoit un autre son , que j'appellois une syllabe ; qu'en ajoutant deux ou plusieurs de ces syllabes , j'en formois un mot , en plaçant ensemble les lettres qui forment les sons des syllabes propres à faire ce mot. Ensuite lui montrant une copie de lettre qui pouvoit aisément tenir sur la feuille , & lui en apprenant les sons , je la lui laissai ; je n'eus besoin que de les lui dire deux fois. Il avoit la mémoire si bonne , qu'il retint le son de chaque lettre , excepté de l'f , de l'l & du q.

En deux mois, je lui appris à lire tout ce que j'écrivois. Il y prenoit goût, & travailloit beaucoup de lui-même; de sorte que nous entretenions ensemble une correspondance de lettres; & il couchoit par écrit tout ce qu'il avoit vu ou entendu pendant le jour, avec des remarques sur différentes choses.

Un jour que je me promenois avec le roi dans les jardins, en parlant des usages de mon pays, & sur-tout de nos guerres, je lui dis que nous avons des soldats qui combattoient à cheval. Le roi ne pouvoit concevoir ce que j'entendois par un cheval. Sire, lui dis-je, ma femme m'a dit qu'il n'y avoit ici ni bêtes ni poissons; j'en ai été d'autant plus surpris, que nous avons abondamment des uns & des autres en Angleterre. Si je dis à votre majesté, qu'un cheval est une créature vivante à quatre pieds, vous croirez naturellement que c'est quelque chose qui ressemble à un homme qui auroit quatre jambes. Oui vraiment, je le crois, dit le roi; mais a-t-il le graundy? Je ne pus m'empêcher de rire, & je sentis qu'il me faudroit quelque comparaison pour lui en donner une idée juste, sans quoi il n'entendrait jamais ce que je voulois dire. Je me reffouvins d'avoir donné à Lasméel une petite estampe représentant un cheval, que j'avois trouvée dans une

poche des habits du capitaine , & que j'avois gardée pour amuser mes enfans : ainſi je dis au roi que je pouvois lui montrer la figure d'un cheval. Il me répondit que je lui ferois plaifir.

Je rencontraï par hafard dans le jardin une des feuilles de Lafméel. Je la pris ; & avec la pointe de mon couteau , j'écrivis à Lafméel de m'envoyer par le porteur la figure de cheval que je lui avois donnée , afin de la montrer au roi ; & appellant un des gardes poſté à l'entrée du jardin , je lui dis ; Portez ceci à Lafméel ; vous le trouverez , je crois , dans mon appartement , & vous me rapporterez la réponſe. Alors continuant à parler avec le roi , & tournant au bout d'une allée , je vis encore le même garde. Vous ne pouvez pas , lui diſ-je , avoir fait encôre mon meſſage. Non , me répondit-il ; vous ne m'avez point dit de quoi je devois vous apporter la réponſe. Non vraiment , lui diſ-je ; mais n'importe , faites ce que je vous ordonne. Le garde s'éloigna avec la feuille , fort mécontent. Mon père , me dit alors le roi ; je ſuis ſurpris de vous voir agir d'une manière ſi contradictoire ; je ne m'attendois pas à cela : quoi , vous ordonnez à un homme de vous apporter une réponſe , fans lui avoir donné de meſſage. Je le priaï d'avoir patience juſqu'au retour du meſſager. Je n'atten

drai pas longt-tems, dit le roi, car le voilà de retour. Hé bien, dis-je au garde, quelle réponse y a-t-il? Monsieur, me dit cet homme, j'en ai été quitte pour ma peine, car il m'a renvoyé avec cette petite chose blanche. Ah, ah, dit le roi en riant, je m'y attendois bien : allons, mon père, avouez une fois que vous avez eu tort : je suis sûr que vous aviez dessein de lui donner un message, & que l'ayant oublié, vous n'avez pas voulu qu'un garde vous fit appercevoir de votre méprise. Je le regardai sérieusement, & me mis à lire ce que Lasméel avoit écrit. Il me marquoit qu'il obéissoit à mes ordres, en m'envoyant le cheval que je demandois, & qu'il étoit après alors à le dessiner sur une feuille.

Allons, allons, dit le roi, donnez à cet homme son message, & qu'il retourne. Non, lui répondis-je, il n'est pas nécessaire : il m'a obéi ponctuellement. Il a trouvé Lasméel dans ma chambre ovale, assis à sa table avec cette peinture que voici, qui étoit devant lui.

Le roi pensa tomber de son haut, quand il m'entendit parler ainsi, & qu'il vit la figure. Vraiment, mon père, me dit-il, j'ai eu tort de vous accuser ; quoiqu'une chose soit au-dessus de ma portée, je ne dois pas croire qu'elle soit au-dessus de votre science. Je ne répondis rien ;

& me contentai de montrer au roi cette figure , & de lui expliquer ce que c'étoit qu'un cheval. Il me fit mille questions sur cet animal, & me demanda enfin comment il étoit fait en dedans. précifément comme votre majesté , lui dis-je. Quoi ! reprit-il , il mange & respire aussi ? Oui , répliquai-je , assurément. Hé bien , dit-il , je n'aurois jamais cru qu'il y eût au monde une telle créature. Je ne sçais ce que je ne donnerois pas pour en avoir une semblable. Je lui expliquai à quoi le cheval nous servoit encore indépendamment de la guerre : & au moyen de la même figure , en y supposant des changemens , je lui fis la description d'une vache , d'une brebis , & de tous les autres quadrupèdes. Cette conversation fit beaucoup de plaisir au roi.

CHAPITRE XLV.

Pierre envoie chercher sa famille. Il va visiter la ville. Description de cette ville & du pays. Fontaines chaudes & froides.

AYANT alors le loisir de songer à mes propres affaires, je conçus le dessein de transporter ma famille avec tous mes effets à Saffdoorpt-

fwangeanti. Je ne voulois pas pourtant abandonner mon vaisseau & la cargaison ; car la plus grande partie de la charge y restoit encore ; & ma femme ne m'avoit envoyé par le goufre, pour ainsi dire, que des bagatelles. J'eus quelque envie d'y aller moi-même ; mais considérant le trajet immense qu'il y avoit par mer, je pensai qu'il ne falloit pas tenter la providence, en allant dans un endroit où ma présence n'étoit pas absolument nécessaire.

Nasgig, aux soins & à la conduite de qui je pouvois confier toutes sortes d'entreprises, m'offrit ses services, & me promit de faire tout ce que je lui ordonnerois. La seule difficulté, dit-il, est qu'il me sera impossible de me ressouvenir du nom de beaucoup de choses dont je n'ai point d'idée, pour en porter la connoissance à mon esprit, lorsque je les verrai : à cela près, je ne doute pas de vous satisfaire. Je lui répondis que je lui donnerois un compagnon qui se ressouvenoit de tout, quand une fois je lui avois parlé ; que pour ne lui point surcharger la mémoire, Lasméel porteroit un état des choses que je désirois d'avoir, & que pour lui il ne seroit chargé que de l'exécution.

Lasméel désiroit beaucoup de voir le vaisseau, & d'avoir part dans cette aventure. Il dit à Nasgig qu'il avoit un art particulier au moyen

duquel il se ressouvenoit de tout , si long-tems qu'il le voudroit, & qu'en portant avec lui un mémoire, il ne craignoit pas de setromper.

Le roi m'ayant permis de prendre autant qu'il me faudroit de ses gardes pour porter mes effets, je leur dis de se tenir prêts pour le quatrième jour, que Nasgig & Lasméel partiroient avec eux. J'ordonnai cependant à Lasméel de revenir le jour suivant prendre mes instructions, & d'apporter avec lui un bon nombre de feuilles, parce que j'avois bien des choses à écrire.

Lasméel, en entrant dans ma chambre le lendemain matin, m'avertit que toute la ville étoit en rumeur, & sur tout ceux à qui j'avois fait rendre la liberté. Comment, lui dis-je, ont-ils si-tôt oublié leur esclavage, pour abuser déjà de la liberté? Allez vous informer de l'affaire, & que l'on m'amene quelques-uns des chefs de la révolte.

Lasméel apprit, après plusieurs informations, que le bruit couroit que j'allois quitter le pays, & que ces gens étoient déterminés à me suivre, & à s'établir par-tout, où j'irois, de crainte qu'on ne les réduisît encore à l'esclavage. Il m'en amena quelques-uns. Après les avoir remerciés de leur affection, je les blâmai fort de l'avoir montrée d'une manière si tumultueuse :

je leur dis que loin de vouloir les quitter , j'envoyois chercher ma famille , & mes effets pour m'établir chez eux. Ils en furent réjouis , & me dirent qu'ils alloient porter cette bonne nouvelle à leurs camarades ; en effet ils se retirèrent. Bientôt après je me trouvai dans un plus grand embarras qu'auparavant ; car ayant déclaré mon projet aux autres , ils accoururent dans ma galerie en si grand nombre , qu'ils pénétrèrent jusqu'à ma chambre. Je leur dis qu'il n'y avoit point d'exemple que l'on traitât ainsi une personne pour qui on prétendoit avoir de l'amitié ; & qu'un pareil soulèvement , loin de me prouver leur reconnoissance , seroit le vrai moyen pour me déterminer à les quitter. Car , ajoutai-je , pensez-vous que je puisse vivre dans un pays où l'on marque plus de déférence pour moi que pour le roi ? Ils me demandèrent pardon , & promirent de m'obéir en toutes choses , s'excusant du trouble qu'ils m'avoient causé , sur ce qu'ils étoient venus m'offrir leurs services pour transporter ma famille , mes effets , & tout ce dont j'aurois besoin ; & que si je voulois les favoriser en cela , ils se retireroient aussitôt. Je leur répondis qu'après y avoir pensé , je leur donneroie de mes nouvelles. Cela les tranquillisa.

Ce trouble me prit beaucoup de tems que j'aurois pu employer mieux ; je ne savois comment m'en débarrasser : enfin je leur fis dire par Maleck, que j'avois pour eux beaucoup d'estime ; mais qu'après ce qui s'étoit passé, il ne me convenoit pas d'accepter leur bonne volonté : que d'ailleurs ayant demandé au roi quantité de gens qu'il m'avoit accordés, ce seroit les préférer au roi, & faire injure aux autres, que d'accepter leur offre. Ma réponse les satisfit, & il n'en fut plus parlé.

Rien ne me parut si difficile que de régler exactement la conduite de cette entreprise. J'avois quantité de choses à exprimer sur lesquelles la moindre obscurité pouvoit causer des délais & du dommage. Non-seulement je fus obligé de détailler ce que je voulois qu'on apportât, mais encore la manière de l'emballer & de le conserver. Comme Lasméel pouvoit lire mon écriture à Pédro chez moi, & à Youwar-ky à bord du vaisseau, j'em brassai ce moyen, qui, quoiqu'un peu long, me parut propre à mettre quelque ordre dans l'expédition. Mon mémoire étant fini, je vis qu'il y avoit encore quantité de choses à apporter ; ainsi je mis un &c. à la fin de mon catalogue ; & tandis que mes gens se préparoient au départ, j'y ajoutai encore plusieurs autres choses. Ils étoient déjà sur

le *graundy*, lorsque je me rappelai la chose, à mon avis, la plus importante. J'avois brisé un si grand nombre de mes caisses, que j'étois inquiet comment on pourroit emballer tous mes effets. Je songeai qu'il y avoit à bord plusieurs grands tonneaux à mettre de l'eau, qui pourroient contenir un nombre infini de petits ustensiles, & qui seroient faciles à transporter; ainsi je les arrêtai, & j'écrivis encore ceci. Mais à peine furent-ils partis & hors de vue, que je me rappelai encore vingt autres choses que j'aurois dû leur dire, & qu'il fallut me résoudre à laisser comprises dans mon & cætera.

J'avois envoyé ma chaise volante, pour transporter ceux de mes enfans qui n'avoient pas le *graundy*. J'avois ordonné que Pédro seroit assis & lié sur la chaise avec Richard attaché dans ses bras. Jemmy devoit être assise & liée sur les planches devant la chaise, & David par derrière; ainsi j'espérai qu'ils arriveroient heureusement: pour ma femme & Sara, elles étoient en état de faire la traversée sans le secours de personne.

Ayant dépêché ma caravane, & me trouvant seul, j'appelai Quilly le lendemain matin: Il me prit envie d'aller me promener dans la campagne; je lui ordonnai de venir avec moi.

Depuis plus de six mois que j'étois dans le

pays, quoique j'eusse forti plusieurs fois dans ma chaise, je me trouvai aussi neuf que le premier jour, lorsque je voulus me promener autour de la ville.

En effet, cette ville est la plus curieuse qu'il y ait au monde : c'est un rocher immense, d'une hauteur considérable : de plus de deux lieues de longueur, & à peu près autant de largeur. Les rues & la partie habitable de cette ville sont taillées dans le roc jusqu'au niveau du reste du pays, fort plates & unies au fond, tandis que le rocher s'élève perpendiculairement de chaque côté des rues. La figure de cette ville est un carré parfait, dont chaque côté a environ deux lieues de longueur. Il y a au centre du carré une grande place ronde de près d'un mille de diamètre. A chacun des côtés des rues extérieures jusqu'au côté opposé, il y a une autre rue qui traverse la ville, & coupe le centre du cercle ; le long de la face du rocher qui termine les rues & le cercle, il y a des arcades ou maisons voûtées. Celles qui sont dans les cercles & dans les quatre rues qui se croisent & qui y aboutissent, sont destinées pour les grands & les plus considérables habitans ; mais celles des rues extérieures sont pour le petit peuple. Il est aisé de connoître où demeure un grand, par la face extérieure de son arcade,

&

& la distribution des colonnes, de la sculpture & des statues qui ornent son portique en dedans & en dehors; car comme ils n'ont point de portes, on peut visiter par-tout, & rien n'empêche d'entrer. Le lecteur sera peut-être étonné qu'un anglois puisse parler avec plaisir d'un pays ténébreux tel que celui-ci; cependant je suis persuadé que ceux qui le verront après moi, conviendront que, pour la grandeur des portiques & la magnificence des appartemens & de la sculpture, aucun pays de l'univers ne peut rien produire de semblable. Il est vrai qu'on ne trouve dans l'intérieur des maisons d'autre lumière que celle des vers luisans; mais quand une fois on y est accoutumé, on la trouve agréable, & elle n'a point de mauvaise odeur. Pour moi, quoique j'aye souvent regretté la perte du soleil en plein air, je n'y ai jamais songé au-dedans des maisons; d'ailleurs une lumière plus forte incommoderoit les habitans, qui pourtant ne voyent pas mieux que moi dans une obscurité totale.

Je suis entré quelquefois dans des maisons particulières qui contiennent jusqu'à 30 pièces grandes & petites, tant hautes que basses; chacune de ces pièces est éclairée de vers luisans; extrêmement belle & bien proportionnée. Le palais du roi, avec les appartemens qui en dé-

pendent , occupe la quatrième partie du carré de toute la ville , & pourroit passer lui-même pour une ville entière.

Il n'y a point de maison de grands qui n'ait une ou plusieurs longues galeries , où les femmes vont s'amuser à différens jeux ; mais c'est toujours sans intérêt que l'on y joue ; ou si les perdans risquent quelque chose , ce ne sont jamais que des rafraîchissemens : car la perte , loin de déranger la fortune des joueurs , est un lien de plus pour entretenir l'amitié entre tous les citoyens de l'état.

Lorsque j'allai me promener par la ville , un des colombs faisoit faire une maison pour y établir sa résidence quand il venoit à Brandleguarp. J'eus la curiosité d'y entrer ; j'y vis quantité de calebasses remplies d'une liqueur verdâtre ; & demandant à Quilly à quel usage elles servoient , il me répondit que c'étoit une liqueur , dont les ouvriers se servoient pour faire des maisons. Je m'avançai jusqu'à un endroit où plusieurs hommes travailloient , & je m'arrêtai quelque tems à les considérer. Chaque ouvrier tenoit dans sa main gauche une de ces calebasses. Ils étoient debout devant un grand banc de pierre , qui pouvoit avoir trente pieds de haut , & qui atteignoit jusqu'à la voûte , où l'on montoit par des espèces de degrés , de-

puis le bas jusqu'au haut. Il y avoit des ouvriers sur chaque marche, qui versoit de cette liqueur de la main gauche, & tenoient de la droite un outil de bois, à peu près semblable à une petite ratissoire. Je remarquai que quand ils versoit de cette eau, il s'élevoit de la fumée pendant quelques momens; la place devenoit toute blanche, & la pierre se réduisoit en poussière, que l'on ôtoit avec la ratissoire: on versoit ensuite d'autre liqueur, & on ôtoit encore la poussière, jusqu'à ce que le roc fût suffisamment creusé. Tout ce travail se faisoit à la clarté des vers luisans.

Comme j'avois ma montre dans ma poche, je mesurai un canton de pierre de trois pieds de long, un pied & demi de large sur le plat, & environ un pied d'épaisseur, pour voir combien de tems l'ouvrier employeroit pour user cette portion de rocher: elle fut enlevée en moins de deux heures. Je connus par ce moyen comment ils fabriquoient leurs maisons; car depuis que j'étois dans le pays, je n'avois jamais vu de fer, ni aucuns outils autres que les miens. J'appris en questionnant les ouvriers, que les ratissures de cette pierre, mêlées avec une portion de terre ordinaire & d'une eau particulière, formoient un ciment semblable au plâtre, avec lequel ils faisoient les petits

ouvrages qui servoit d'ornement à leurs édifices. En m'avancant un peu plus loin dans cette maison, je vis un homme qui travailloit à une figure de glumm, suivant la même méthode, qui étoit debout dans le rocher contre la muraille. L'ouvrier tenoit sa liqueur dans une espèce d'affiette découverte, & y trempant une forte d'étoffe de la même matière que mon lit, dont il avoit fait des rouleaux courts de différentes grosseurs, il en touchoit la figure, & ensuite grattoit avec son instrument, jusqu'à ce qu'il eût mangé de la pierre ce qu'il en falloit pour perfectionner son ouvrage.

Il n'est pas concevable combien ce travail se fait promptement; car en moins de dix mois je vis cette maison achevée, & composée d'un grand nombre de vastes & superbes appartemens, fort chargés d'ornemens & de sculpture. Quand je vis la facilité avec laquelle on faisoit ces ouvrages, le palais du roi ne me causa plus de surprise: cependant je suis sûr qu'il n'y a pas dans le monde une pièce qui, pour sa beauté, puisse être comparée à la chambre de Begsurbeck, dont j'ai donné ci devant la description.

Le palais occupant, comme je l'ai déjà dit, un quart de la ville, aboutit à quatre rues

différentes par autant d'arcades. Le long de la face la plus basse est un promenoir d'une hauteur considérable, soutenu par une vaste colonnade, qui sembloit porter tout le devant du rocher; & au-dessus règne une galerie de même longueur, garnie de balustrades, & soutenue par des colonnes plus délicates, au-dessus de laquelle est un fronton décoré de différentes figures, & autres ouvrages d'ornement jusqu'au sommet du rocher, qui étant uni & de niveau dans toute sa longueur, étoit environné de balustrades, entremêlées d'espace en espace par des piédestaux & des statues des anciens rois, si grandes, que d'en bas elles paroissent de grandeur naturelle. Les autres côtés sont des logemens pour différens officiers qui servent au palais. Sous l'arcade du milieu de la place est le passage pour entrer au palais. C'est une voûte longue & spacieuse, terminée par une grande place carrée. De chaque côté de ce passage sont de grands escaliers en pente douce & sans degrés, par lesquels on monte aux appartemens.

Ayant insinué à Quilly d'aller le lendemain matin promener dans la campagne, nous sortîmes par une des arcades de derrière, au lieu que la première fois nous étions sortis par un des côtés. Il y avoit du côté opposé un passage

par-deffous le rocher, qui conduisoit dans le jardin. Nous sortîmes donc par derrière, & après avoir traversé une grande cour carrée, environnée de bâtimens, nous montâmes, par un endroit pratiqué dans le rocher, sur une grande terrasse, où nous vîmes distinctement la montagne noire, dont le sommet s'élevoit dans les cieux; & les côtés étoient bien garnis d'arbres, quoique le terrain du haut ne fournit que peu de verdure. Le plus beau coup d'œil du haut du rocher étoit de voir le peuple revenir en foule de la montagne & des bois, chargés du poids de plus de quarante livres chacun sur leur dos. Du haut du rocher on les voyoit voltiger au-deffus des rues, pour gagner chacun leur demeure, par-deffus la tête de mille autres gens qui se promenoient dans les rues. C'étoit une chose fort plaisante de voir un homme qui se promenoit gravement dans une rue, & un clin d'œil après de l'appercevoir sur le grandy, & de le voir s'abattre dans un autre endroit, à près de deux milles de distance.

L'aspect du paysage d'autour de la ville me paroissant si nud, je demandai à Quilly d'où on tiroit les provisions pour tout le peuple de cette ville, qui n'avoit pas moins de trois cens mille habitans. Il me répondit qu'ils n'en

avoient pas d'autres que ce qui venoit de la grande forêt ou des côtés de la montagne. Mais, lui dis-je, j'aurois juré l'autre jour à la table du roi, que je mangeois du bœuf de mon pays. Je ne fais, répliqua-t-il, ce que vous appelez du bœuf; nous n'avons rien ici que les fruits de quelques arbres ou arbriffeaux. Je suis fort étonné, lui dis-je, comment vos cuisiniers préparent leurs mêts: j'ai mangé de beaucoup de choses bouillies, & d'autres que l'on sert toutes chaudes; cependant je n'ai vu depuis mon arrivée dans ce pays, ni rivière, ni eau, excepté pour boire & pour laver mes mains, & je ne fais d'où on la tire. Il y a encore une chose qui me surprend, c'est que, quoiqu'on ne voie point ici le soleil, comme chez nous, pour échauffer l'air, le climat de cette ville est tempéré, & il y fait rarement froid; d'ailleurs je ne vois ni feu ni fumée. Nous avons sous le palais, reprit Quilly, plusieurs sources d'eau, tant chaudes, que froides; que ferions-nous du feu? Nous en voyons assez pour nous effrayer au mont Alkoé. Nos cuisiniers accommodent leurs fruits, sur les sources chaudes. C'est une imagination, lui dis-je, ils ne peuvent pas y cuire. Je suis sûr pourtant, répondit-il, que nous n'avons pas d'autre façon de préparer les mêts. Hé

bien, Quilly, lui dis-je, nous retournerons aujourd'hui par le chemin que vous m'avez dit, & demain vous me ferez voir les sources. Mais éclaircissez-moi, je vous prie : pourquoi avez-vous tant de frayeur du mont Alkoé? C'est apparemment que vos yeux ne peuvent pas en supporter la lumière, n'est-il pas vrai? Non, non, répondit Quilly; c'est le pays des méchans. Quelques-uns de nous ont volé par-dessus cette montagne, lorsqu'elle ne jette point de flammes, comme il arrive quelquefois pendant long-tems, & ils y ont entendu des bruits capables d'effrayer tous les honnêtes gens. C'est là que l'on punit les méchans. Ne pouvant tirer de lui d'autre éclaircissement, je ne poussai pas plus loin mes questions. Cependant j'étois déterminé, s'il étoit possible, d'y aller faire un tour moi-même. En parlant ainsi, nous arrivâmes dans le jardin; & j'ordonnai à Quilly de faire tenir mon dîner prêt, en lui disant que je voulois rentrer dans le moment.

Le lendemain matin j'allai visiter les sources. C'est une chose qui mérite d'être vue. Nous passâmes dans différens offices par-dessous le rocher, Quilly portant devant moi deux globes de lumière. Nous y vîmes des sources d'une eau fort claire, les unes chaudes, & les autres froides, qui s'élevoient à deux ou

trois pouces au-dessus du pavé. Nous passâmes ensuite dans les cuisines, qui me parurent plus grandes qu'aucunes Eglises que j'aie jamais vues. Nous y trouvâmes un grand nombre de ces sources, dont les unes étoient bouillantes jour & nuit, & jettoient de la fumée comme un chaudron. L'eau sortant par de petites crevasses du rocher, tomboit dans des bassins plus ou moins grands, & il y avoit de grandes terrines de pierre, pour faire bouillir tout ce que l'on vouloit préparer. Mais cè qu'il y avoit de surprenant, c'est que l'on voyoit à quelques pieds de distance d'une source d'eau chaude, une autre source très-froide, & que ces sources n'étoient jamais plus hautes ni plus basses dans un tems que dans un autre. J'en raisonnai beaucoup avec le chef de cuisine, qui me parut un homme instruit. Il me dit que ces sources régnoient ainsi tout le long de la partie pierreuse du pays; que quand on vouloit creuser une maison, le premier soin étoit de considérer si l'on trouveroit dans cet espace de l'eau chaude & froide, & que quand il ne s'en trouvoit pas, on choisissoit un autre emplacement. Il me dit aussi que l'on n'habitoit point les endroits où toutes ces commodités ne se trouvoient pas en abondance, & que c'étoit par cette raison que les villes étoient

si peuplées. Ce sont encore ces sources chaudes, qui rendent l'air plus sain autour des villes, que dans les endroits où il n'y en a pas. Je le remerciai de cette explication, & je bornai là mes recherches pour le moment.

CHAPITRE XLVI.

Histoire fabuleuse de la population de ce pays. Sa police & son gouvernement. Discours de Pierre sur le commerce. Arrivée d'Youwarky. Elle invite le roi & les nobles à un grand festin, & envoie chercher de la volaille à Graundevoleet.

LE tems me paroissant long jusqu'à l'arrivée de ma famille, j'envoyai un message à Pendlebamby, pour lui annoncer que j'avois envoyé chercher ma femme, mes enfans, & tous mes effets, pour m'établir dans ce pays, & que les attendant bientôt, je serois bien aise que lui, mon frère & ma sœur se trouvassent à leur arrivée.

Mon père étant venu seul, je le questionnai sur l'origine & la politique du pays. J'avois dessein de m'instruire plus à fond de leurs affaires, & d'y apporter, s'il étoit possible, des changemens avantageux. Avec une connois-

fance superficielle des choses, je n'avois pu jusqu'alors me former une idée bien juste des loix & du gouvernement. C'est pourquoi je priai mon beau-père de m'instruire sur toutes ces matières.

Mon fils Pierre, dit Pendlehamby, vous avez déjà fait tant de choses en si peu de tems, que j'ai lieu de croire que vous n'en resterez pas-là. Jusqu'à présent toutes vos entreprises ont eu un succès prodigieux. Le roi ni les colombs ne s'opposeront à rien de ce que vous proposerez : c'est à nous à vous donner les instructions dont nous sommes capables, & vous m'honorez beaucoup d'avoir jetté les yeux sur moi pour cela.

Vous saurez donc que, suivant la tradition de nos ragams, cet état subsiste depuis onze mille ans. La grande montagne Emina, située alors à une petite distance de la montagne noire, & maintenant écroulée depuis long-tems dans la mer, ayant éprouvé pendant plusieurs siècles de furieuses secousses dans ses entrailles, creva enfin avec beaucoup de violence, & lança jusqu'aux étoiles des masses de chair informes, dont deux ayant touché dans leur passage au côté de la montagne noire, (car tout le reste tomba dans la mer & fut perdu), s'y logèrent, & se tenant serrées ensemble à mesure qu'elles

croissoient , se réunirent , & n'en firent plus qu'une ; & au moyen de la rosée du ciel , il s'en forma par succession de tems un glumm & une gawry. Ces deux êtres attachés l'un à l'autre étoient obligés de se trouver du côté que l'un vouloit aller : ainsi vivant long-tems ensemble avec beaucoup d'amour & de tendresse , ils eurent la même inclination ; la moindre incommodité les faisoit souffrir tous les deux également.

Au bout d'un certain tems , ils commencèrent à s'ennuyer de cette société : l'un voulant aller d'un côté , tandis que l'autre vouloit se transporter ailleurs , il survint entre eux des dissensions qui devinrent perpétuelles. Pour y remédier à l'avenir , ils convinrent de se détacher l'un de l'autre au moyen d'une pierre aiguë. La douleur de l'opération fut très-vive , cependant ils en vinrent à bout. La plaie se trouva dangereuse , & fut long-tems à se guérir parfaitement. Par la suite du tems , se trouvant tantôt de bon accord , & tantôt d'avis différens , ils engendrèrent , dans leurs bons momens , un fils qu'ils nommèrent Périgéné , & une fille appelée Philella. Ces deux enfans devenus grands méprisèrent leurs parens qui habitoient le sommet de la montagne ; & se déterminant à descendre dans les plaines , ils vécu-

rent des fruits qu'ils y trouvèrent & se mirent à couvert dans ce rocher où nous sommes. Pendant ce tems , le vieux glumm & la gawry étant parvenus à un âge fort avancé , se trouvèrent si infirmes, qu'ils furent long-tems sans pouvoir marcher, jusqu'à ce qu'un jour étant proches l'un de l'autre , & essayant de s'entraider mutuellement, ils se levèrent, & s'appuyant l'un sur l'autre , ils marchèrent assez commodément. Ce secours mutuel les tint quelque tems en bonne humeur , jusqu'à ce qu'enfin passant un jour le long de l'Hoximo, ils y tombèrent tous les deux.

Périgéné & Philella eurent dans la plaine plusieurs enfans, lesquels ayant cru & multiplié, s'étendirent dans les cantons éloignés, & peuplèrent le pays. L'un d'eux, qui étoit un homme fort emporté, commit le premier meurtre, en tuant son frère à l'instigation de sa femme. Le peuple irrité de cette action, & ayant en horreur le meurtrier & sa femme, les mena sur le mont Alkoé, où il n'y avoit alors qu'un trou étroit & fort profond, & les y précipita. Ceux qui les y avoient conduits ne furent pas plutôt éloignés du trou, qu'il en sortit des flammes qui firent un ravage prodigieux, & ont toujours continué depuis. Arco le meurtrier & Télamine sa femme vécurent sept mille ans dans les flam-

mes, jusqu'à ce que s'étant fait un passage avec les dents à travers le côté de la montagne, ils engendrèrent une nouvelle génération au pied de ce mont, & y portèrent le feu avec eux, résolus de l'entretenir toujours en mémoire de leur délivrance. Ils reçurent d'en haut la puissance sur les méchants, & depuis ce tems ils ne s'occupent eux & leur postérité qu'à les tourmenter.

Long-tems après qu'on eut précipité ainsi Arco & Télamine, le peuple du pays s'étant multiplié, il arriva une année que tous les fruits furent tellement grillés sur les arbres, que le peuple ne pouvoit en tirer sa subsistance comme il avoit fait jusqu'alors, & craignoit de périr des suites de cette sécheresse. Mais un des raggams s'étant adressé à Collwar, & lui ayant promis de faire une image qu'il conserveroit à jamais, pourvu qu'il envoyât de l'humidité; pendant la nuit un déluge se répandit sur la terre, de sorte que le peuple fut forcé de monter sur les rochers, pour éviter d'être noyé. Le lendemain, toutes ces eaux furent écoulées; à l'exception de plusieurs petits endroits où il en resta pendant long-tems, & le peuple ne vécut que de cette humidité qu'il tiroit, suçant la pierre pendant bien des années; car on trouvoit que l'eau montoit toujours à la hau-

teur de la surface, & pas plus haut. Les hommes s'établirent & formèrent des villes aux endroits où ils trouvoient le plus de ces crevasses & de ces réservoirs d'eau, vivant ensemble dans les crevasses du rocher, jusqu'à ce qu'un certain Lallio trouva le secret de réduire le rocher en poussière, au moyen d'une liqueur qu'il tiroit des arbres; & s'étant construit une belle maison à l'endroit où est actuellement le palais, il dit à tous les autres, que, s'ils vouloient le reconnoître pour leur roi, ils auroient chacun une maison comme la sienne. Tous y consentirent, & il leur communiqua son secret.

Ce Lallio prescrivit la manière de tailler toute cette ville, partagea le peuple en colonies aux endroits où les eaux étoient plus abondantes; & tandis que la moitié du peuple étoit occupée à creuser les rues & les maisons, l'autre moitié apportoit des provisions. En un mot, il devint si puissant, que personne n'osoit enfreindre ses ordres. Il transmit cette autorité à ses successeurs, qui voyant que la multiplication du peuple & les colonies qu'on en avoit formées l'avoient rendu insolent & difficile à gouverner, établirent dans chaque province un colamb ou espèce de vice-roi, revêtu d'une autorité absolue dans tous les cas, excepté le meurtre & la trahison, dont le roi seul & les

colombs font en droit de connoître dans le Moucheratt.

Comme nous n'avons besoin que de vivres & d'habitation , le roi , en donnant un colambat , donnoit toutes les terres & les fruits qu'elles produisent , avec toutes les sources chaudes & froides , au colamb , qui les distribuoit par parties aux grands officiers qu'il avoit sous lui , & ceux-ci aux autres officiers subalternes , pour servir à leur subsistance. On donnoit aussi à chacun un nombre d'esclaves du petit peuple , à proportion de la dignité du poste dont il jouissoit ; & ces esclaves , en récompense de leurs services , sont nourris par leurs maîtres.

Est-il question de faire la guerre , le roi expose en plein Moucheratt le nombre de troupes qu'il a dessein d'y envoyer. Chaque colamb est taxé à proportion de sa puissance , & envoie son contingent tiré , tant du nombre de ses esclaves , que de ceux des différens officiers qui dépendent de lui ; de sorte que , quelque nombre de troupes que l'on leve , tous les soldats peuvent se trouver auzendez-vous en fort peu de jours.

Nous n'avons chez nous , après les colombs , les ragams & les guerriers , que trois professions , qui sont , les cuisiniers , les architectes & les faiseurs de piques. Chaque colamb en a plusieurs

sieurs parmi ses esclaves. Suivant le nouveau règlement, il n'y aura que ceux-là qui gagneront, puisqu'ils pourront travailler où il leur plaira, & qu'ils seront payés suivant leur capacité; mais je ne vois pas en quoi les pauvres artisans en seront mieux pour cela.

Monsieur, lui dis-je, vous savez qu'il y a parmi vos esclaves des gens qui ont tant de talens, qu'il seroit fâcheux de les priver des moyens de se faire connoître. Je n'ai eu d'autre dessein en leur procurant la liberté, que le bien qui doit en résulter, c'est-à-dire, l'introduction des arts. Or tout homme qui a des talens naturels s'y adonnera, dès qu'il sera maître de choisir tel art qu'il voudra: il trouvera tant de plaisir à faire de nouvelles découvertes, que, quand il ne lui en reviendrait aucun profit; la seule satisfaction de l'avoir trouvée suffiroit pour le dédommager de ses peines. Mais je propose aussi un salaire pour les ouvriers. Quel salaire, dit mon père, peut-il leur revenir autre que la nourriture, & tout au plus quelqu'un pour la leur fournir?

Monsieur, lui dis-je, l'homme qui n'a rien à espérer, perd l'usage d'une de ses facultés. Je me trompe fort, ou si vous vivez encore dix ans, vous verrez cet état aussi différent de ce qu'il est maintenant, qu'un esclave l'est d'avec

l'arbre & les plantes dont il tire sa nourriture: Vous serez tous en possession de choses qui vous procureront les fruits des bois, sans que vous ayez besoin d'esclaves pour les aller chercher. Ceux qui étoient ci-devant vos esclaves, tiendront à honneur d'être employés pour vous & en même tems ils en employeront d'autres; de sorte que les grands & les petits seront obligés mutuellement les uns aux autres; tous le feront à l'artisan industrieux; & chacun fera content d'avoir ce qu'il désire.

Mon fils, me dit-il, ce seroit un tems bien glorieux, à la vérité: mais croyez-moi, vous avez déjà joué un si grand personnage; n'allez pas risquer, en entreprenant ce à quoi vous ne pouvez pas réussir, de ternir la gloire que vous vous êtes justement acquise.

Monsieur, lui dis-je, je n'entreprendrai rien qui puisse me faire tort; je n'oublierai jamais le discours de mon ami Glanlepze. Voyez-vous ceci, monsieur, lui dis-je, en lui montrant ma montre? Oui, dit-il; c'est ce qui étoit attaché au côté de ma fille à Graundevolet. Vous avez raison, lui dis-je; que croyez-vous que ce soit? Une calebasse, dit-il. Je m'attendois à cette réponse, répliquai-je: portez cela à votre oreille. Comment, dit-il, cela fait du bruit? Est-ce une créature vivante? Non, lui dis-je;

mais elle me sert tout autant. Si je veux favoir quel tems du jour il est, ou combien j'ai été pour aller d'un endroit à un autre, je n'ai qu'à regarder ceci, il me le dit aussi-tôt.

Mon père la considéra quelque tems, & voyant l'aiguille des minutes plus avancée qu'elle ne l'étoit d'abord, en eur peur, & l'auroit laissée tomber, si heureusement je n'y eusse porté la main. Comment, dit-il, cela remue-t-elle monsieur, lui dis-je, si vous l'eussiez laissé tomber, vous m'auriez fait un tort inexprimable. Je vois bien maintenant, reprit-il, comment vous opérez toutes vos merveilles. C'est quelque chose que vous avez renfermé là, qui vous aide; c'est quelque esprit malin. Je fis un grand éclat de rire. Il en fut fâché, voyant bien qu'il avoit parlé en ignorant. Non, monsieur, lui dis-je; ce n'est point un esprit bon ni mauvais, c'est une machine faite par des gens de mon pays pour mesurer le tems. J'ai bien entendu dire, répondit-il, que l'on mesuroit un terrain, un rocher, un arbre; mais je n'ai jamais vu mesurer le tems. Pourquoi non, monsieur, lui dis-je? Ne direz-vous pas, dans trois heures d'ici je ferai telle chose? Cet homme a trente ans? N'est-ce pas mesurer le tems par jours & par années? En effet, dit mon père, vous avez raison dans un sens. Hé bien, lui dis-je, com-

ment mesurez-vous le jour ? Par le lever & le coucher , répondit-il. Mais , répliquai-je , supposez que je dise : je pars pour tel endroit , & je reviendrai bientôt ; & que j'aye dans l'idée le moment où je reviendrai : comment pourrai-je vous faire connoître ce tems ? Bon ! dit-il , ce sera dans la suite , ou dans un autre tems que je puis bien penser , sachant où vous allez. Mais , insistai-je , comment me ferez-vous connoître quand vous pensez que ce sera ? Il faut que vous le pensiez aussi , me répondit-il. Oui , lui dis-je ; dans ce cas nous pouvons nous tromper tous les deux en pensant différemment. Hé bien , ceci sert à rectifier cette erreur. Alors lui montrant les heures , je lui fis entendre en combien de parties on divisoit le jour ; que l'aiguille me montrait combien de ces parties étoient déjà passées ; & que si en s'éloignant de moi , il me disoit qu'il reviendrait à une , deux , ou trois parties de là , je savois quand je devois l'attendre. Ensuite je lui montrai les roues ; & je lui expliquai de mon mieux en quoi consistoit la force du mouvement ; & pourquoi il n'alloit pas plus vite ou plus lentement. Le désir de l'enseigner m'en donna insensiblement à moi-même plus de connoissance. Quand il commença à en avoir quelque idée , il me dit qu'il voudroit bien avoir aussi une montre. Apprenez-vous , dit-

il , à tous nos gens à faire de pareilles choses ? Non , Monsieur , lui dis-je ; on n'en feroit plus de cas. Ah ! s'écria-t-il , cela est impossible. Ecoutez , monsieur , répliquai-je , comment je l'entends ; je pourrai dans la suite vous faire voir cent choses aussi utiles : mais , si tous les ouvriers s'occupent à faire des montres , comment pourroit-on faire d'autres choses ? D'ailleurs , si chacun en faisoit , personne n'en auroit besoin ; & alors que gagneroit un homme à en faire ? Rien que sa propre satisfaction : au lieu que , s'il n'y a que vingt-hommes qui en sachent faire dans une grande ville , tous les autres auront recours à eux. Ceux qui les font , auront nécessairement affaire à quelque autre ouvrier qui fera d'autres choses dont ils auront besoin , & ainsi de suite. Par ce moyen , tout homme qui a besoin de quelque chose qu'il ne fait pas lui-même , s'adressera à l'ouvrier qui la fait.

Excusez-moi , mon fils , me dit mon père : maintenant que vous m'avez instruit , j'ai honte de vous avoir fait une question si sotté. Je lui répondis que c'étoit un proverbe dans mon pays , que tout est aisé , quand on le fait. En effet , dit-il , je pense qu'on doit trouver de tout dans votre pays.

Deux jours après , ma femme & ma fille Sara

arrivèrent de fort bonne heure. Jamais joie ne fut égale à la nôtre. Je les embrassai de tout mon cœur, ainsi que mon pere, & sur-tout Sara qui étoit une fille charmante. Elles m'apprirent que tout le cortège arriveroit le soir même; qu'elles l'avoient quitté à Battingdrig; que quoiqu'elles fussent parties les dernières, tout le cortège n'avoit pas pu venir si vite qu'elles, à cause du bagage qui est embarrassant. Oui, mon papa, dit la petite Sara, nous n'avons fait que nous reposer à Battingdrig; & si-tôt que maman a vu tous mes frères, qui sont arrivés avant les autres, elle a baïsé Richard, & nous sommes reparties.

Sept heures après, on vit arriver le second convoi qui fût jamais entré dans ce pays. Je fus trop occupé cette nuit de ma femme & de mes enfans, pour songer à ma cargaison, & je me contentai d'y établir une garde; car, après feize années de mariage, Youwarky m'étoit aussi chère que le premier jour.

Je fus obligé de m'adresser au roi pour faire augmenter mon appartement. Mes enfans étoient charmés d'avoir beaucoup plus de place qu'à Graundevolet: mais se voyant servis avec tant de propreté & par un si grand nombre de domestiques (car, avec de nouveaux appartemens, on nous avoit donné tous les domestiques qui

en dépendoient), ils se crurent dans un paradis, en comparaison de ma grotte, où nous étions obligés d'aller chercher nous-mêmes tout ce dont nous avions besoin.

Le lendemain, Tomy vint nous voir. Le roi lui avoit donné un fort joli poste depuis la mort de Yaccombourse. Halicarnie vint aussi avec la princesse Jahamel près de qui elle étoit, qui fut charmée de voir Youwarky dans son habit à l'angloise, & l'invita elle & ses enfans d'aller la visiter dans son appartement.

Il n'y avoit que quelques mois que ma femme avoit vu ses enfans; cependant elle eut peine à les reconnoître, tant ils étoient changés. Nos deux courtisans avoient tant de politesse dans leurs manières, que leurs frères & Sara les regardoient de mauvais œil, cherchant à trouver des défauts en tout, & laissant percer à chaque instant l'envie qu'ils leur portoient. Je les en repris un peu durement. Nous sommes tous faits, leur dis-je, pour plaire à notre créateur : ce n'est que par la bonté du cœur qu'on y parvient; & ceux qui l'ont le plus pur, sont les meilleurs de tous. Si l'extérieur de votre frère & de votre sœur vous plaisent mieux que le vôtre, cherchez à les imiter.

Quand nous fûmes établis dans notre nouvel appartement, je débalai mes chaïses & ma

Hiv

table, & montai mon buffet. Nous nous trouvâmes alors les gens les mieux meublés & les plus en état de figurer, qu'on eût jamais vu dans cette partie du monde. Il me manquoit alors des souliers pour Pedro, les siens étoient presque usés; pour les autres, ils n'en avoient jamais porté : mais je ne pus pas en trouver, jusqu'à ce que m'adressant à Lafméel, & lui faisant entendre ce qui me manquoit, il me montra les grands tonneaux. Comme il y en avoit onze, tant grands que petits, je ne savois par où commencer; mais ayant invité le roi & plusieurs des ministres à dîner avec moi, je fus obligé de faire la revue de tous mes effets, pour chercher d'autres choses dont j'avois besoin.

Dans cette visite, je trouvai une demi-rame de papier, une bouteille à encre, de cuir, mais dans laquelle il n'y avoit point d'encre; quelques plumes, des livres de compte, & plusieurs choses concernant l'écriture. Cette trouvaille m'encouragea à défoncer les autres tonneaux, où je trouvai peu de choses. Il y avoit dans la dernière caisse plusieurs livres, deux romans, six volumes de pièces angloises, deux livres de dévotion; les suivans étoient espagnols ou portugais; le dernier me parut être une bible, mais en l'ouvrant je la crus en

langue portugaise , & je remis tous ces livres ensemble dans le dessein de m'en amuser dans un autre tems. J'y trouvai encore un peu de papier , & une si grande quantité de souliers , que , quand ils furent appareillés , j'en eus pour tout le tems que je restai dans le pays.

Ayant invité le roi de manger avec moi , comme je viens de le dire , j'étois fâché de n'avoir point fait apporter mes volailles. Youwarky dit qu'elle avoit pensé en apporter ; mais que cet article n'étant pas sur mon mémoire , elle n'avoit pas voulu le faire sans mon ordre. Je résolus aussitôt d'envoyer Maleck en chercher , parce que je serois bien aise de donner au roi un plat dont il n'eût jamais mangé. Ainsi ayant fait venir Maleck : prenez trente hommes avec vous , lui dis-je ; & partez pour Graundevolet : vous emporterez six caisses vuides , & mettant huit de mes volailles dans chacune , vous les apporterez promptement. Où sont-elles : me demanda-t-il ? Vous les trouverez au juchoir , lui dis-je , quand il sera obscur. Je n'y ai jamais été , me répondit-il , & je ne fais pas le chemin. Quoi ! lui dis-je , vous n'avez jamais été à Graundevolet ? Oai , dit-il , mais jamais au juchoir. Maleck , lui dis-je en riant , vous n'avez pas vu mes volailles ? Il me dit qu'il ne les connoissoit pas , & demanda à quoi elles

ressembloient. C'est un oiseau , lui dis-je :
Qu'est-ce que c'est qu'un oiseau , demanda-t-il ?
Youwarky s'apercevant de cette conversation ,
lui dit : Maleck , ne m'avez-vous pas vu jeter
des petites noix à des choses qui vous éton-
noient & qui mangeoient les noix ? Oui , ma-
dame , dit-il ; je fais à présent ce que c'est ,
ces choses qui ont deux jambes & point de
bras ? Oui , Maleck , lui dis-je , c'est cela même.
Vous verrez une petite maison à côté de ma
grotte ; & le soir vous y trouverez ces mêmes
choses montées sur des bâtons. Prenez-les dou-
cement , & portez-les dans les caisses. Maleck
s'acquitta très-bien de sa commission , & au lieu
de quarante-huit , il m'en apporta soixante , en
me disant que les caisses pouvoient les tenir
commodément. Je les élevai ensuite dans le
jardin du roi.



 CHAPITRE XLVII.

Pierre va chez son beau-père. Il traverse les montagnes noires. Voyage au mont Alkoé. Il gagne les mincurs ; défait les troupes du gouverneur ; fait proclamer roi Gearigetti ; prend le gouverneur prisonnier, & lui rend son gouvernement ; fait des loix du consentement du peuple, & retourne à Brandleguarp avec des députés.

N'AYANT plus aucuns projets dont l'exécution fut pressante, j'allai faire un voyage à Arndrumstake chez mon beau-père. Nous y restâmes Youwarky & moi environ six semaines, & j'y laissai tous mes enfans.

A mon retour, je parlai souvent à Maleck de son pays ; je m'informai de son origine, s'il y avoit long tems qu'il étoit habité, quels étoient les pays voisins & leur situation. Il me répondit que son pays se prétendoit fort ancien, mais qu'il n'étoit pas bien peuplé ; que les anciennes familles avoient été presque éteintes par des accidens ; qu'environ trois cens ans auparavant, suivant une bonne tradition, un peuple venu de delà les mers, ou comme il disoit, des petites terres, les avoit cruellement

persecutés; qu'on prétendoit même, quoique sans apparence, que ce même peuple avoit aussi inondé ce royaume. Il me dit que, quand ce peuple vint la première fois, il commença à creuser la terre à une grande profondeur, d'où en tirant beaucoup de terres de différentes espèces dures & pesantes, il les mettoit dans de grands feux, jusqu'à ce qu'elles coulassent comme de l'eau; après quoi il les battoit avec de grandes masses pesantes, pour leur donner différentes formes. Il y en a, ajouta-t-il, qui ressemblent à cette matière qui est au fond de votre vaisseau, d'autres qui sont presque blanches, & d'autres rouges. Quand j'étois enfant, ces gens vouloient qu'on m'envoyât travailler parmi eux, comme mon père; mais ce travail lui ayant causé la mort, je suis venu ici avec beaucoup d'autres pour m'en affranchir. Que font-ils de cela, lui demandai-je, après l'avoir battu comme vous dites? Ils l'emportent fort loin sur la mer, dit-il. Mais, répliquai-je, à quelle intention l'emportent-ils? Ils le donnent, dit-il, à un autre peuple, qui le reçoit d'eux & qui l'emporte. Mais pourquoi le laissent-ils emporter, lui dis-je? C'est, répondit-il, parce que ces gens leur donnent des habits en échange. Comment, des habits, poursuivis-je, Ont-ils besoin d'habits plus que vous? Oui,

dit-il, car ils n'ont point le graundy. Et quels autres pays avez-vous dans les environs, demandai-je ? Il y a, me répondit-il, un pays au nord d'Alkoé, où l'on prétend qu'habite un autre peuple comme celui des petites terres, qui tire plusieurs choses du mont Alkoé. Qu'est-ce qu'ils en font, demandai-je ? Je n'en fais rien, me dit-il; mais ils en tirent beaucoup, & ils ne veulent pas laisser entrer dans leur pays : il n'y a personne qui habite entre le mont Alkoé & la mer; ces gens ne veulent pas le souffrir.

Ayant tiré de Maleck tous les éclaircissements que je pus, ainsi que de deux autres du même pays, qu'il m'avoit amenés; je combinai tout ce que j'en avois appris. Si je pouvois aller sur le haut du mont Alkoé voir les ouvrages qu'on y fait, pensois-je, je parviendrois peut-être, en y empêchant le commerce par mer, à attirer tout le profit du pays, & à le faire passer par nos mains.

Je m'informai ensuite de ceux qui apportent les fruits de la grande forêt, quelle sorte de terrain il y avoit; & je trouvai, par la description qu'ils m'en firent, que c'étoit une terre légère, couverte en plusieurs endroits d'herbes & de gazon. Suivant leur rapport, ce devoit être un pays abondant, s'il étoit bien cultivé : d'ailleurs, n'étant point environné de ce côté

par les montagnes noires, il étoit plat & beaucoup plus haut que Doorptswangeanti. Ces nouvelles me donnèrent envie de connoître la vérité. J'allai faire le tour de la montagne noire & de la grande forêt, en mettant souvent pied à terre pour observer les lieux. La forêt est une longue suite de bois qui ne finissent point, & qui sont entremêlés çà & là de belles pelouses garnies de gazon. Le terrain y produit très-bien, parce que les arbres n'en sont pas trop pressés, mais à une certaine distance entre eux. J'allai beaucoup plus loin qu'aucun autre n'avoit été avant moi, sans y trouver le moindre changement. En revenant par l'ouest, je vis l'Hoximo, qui n'est autre chose qu'une ouverture étroite & très-profonde au sommet de la montagne noire. Quand on y jette une pierre, on l'entend heurter de côté & d'autre avec bruit. J'approchai mon oreille de l'ouverture, tandis que j'y en fis jetter une grosse; je m'imaginai, après son bruit ordinaire, l'entendre tomber dans l'eau; de sorte qu'il n'est pas impossible que le fond de cette crevasse aboutisse à la mer, qui en est à deux ou trois lieues. C'est dans ce trou que l'on jette tous les corps morts, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets. Quatre Glumms tenant le mort par les bras & par les jambes, prennent leur vol au-dessus de l'Hoximo & le jettent,

tandis que l'air retentit des lamentations de sa famille & des autres personnes qui suivent le corps ; car, dans ces occasions, les parens distribuent abondamment du vin à tous venans.

Après m'être reposé deux semaines chez moi, je résolus d'aller faire un voyage au mont Alkoé ; & ayant communiqué mon dessein à Maleck, il me dit qu'il y viendrait de tout son cœur, mais qu'il appréhendoit que les Swangeantis ne voulussent pas m'y porter ; car, dit-il, ils ont une ancienne tradition que Mindrack, c'est-à-dire, le diable, y demeure ; & ils ne voudroient pas y aller pour un monde. C'est même ce qui fait la plus grande sûreté du pays ; car ils prétendent que sans cela Mindrack les auroit dévorés.

J'en parlai au roi, à Nasgig & aux ragams, que je trouvai tous dans la persuasion que le mont Alkoé étoit l'habitation de Mindrack, & que le bruit qu'on y entendoit, étoit causé par ses serviteurs occupés à battre & à tourmenter les méchans. Hélas ! dis-je en moi-même, voilà un des plus beaux projets du monde arrêté par un préjugé insoutenable ; comment pourrai-je faire pour le détruire ?

Je dis à Maleck, que ce qu'il avoit prévu, n'étoit que trop vrai, par rapport au peuple de Brandleguarp ; mais lui dis-je, n'y auroit-il

pas ici assez de vos compatriotes pour m'y porter ? Sur ce qu'il me dit qu'il y en avoit un assez grand nombre, je lui ordonnai de s'arranger avec eux ; cependant ce n'étoit pas sans peine que je me déterminois à me servir de ces gens. Quoique ma résolution fût prise, je jugeai pourtant à propos de faire goûter mon projet aux ragams, s'il étoit possible, dans la persuasion que cela pourroit déterminer le peuple. J'assemblai donc plusieurs des ragams, & leur dis : comme vous êtes plus sages & plus sensés que le peuple, je m'adresse à vous pour avoir votre avis sur mon expédition du mont Alkoé. Songez-y bien : avez-vous quelque raison réelle, & n'est-ce pas un pur préjugé qui vous porte à croire que ces peuples sont amis ou serviteurs du diable, & cela sans autre examen ? Autant que je puis le comprendre, ce sont des peuples qui connoissent la nature des différentes sortes de terres, & qui, à force de travail & de feu, les réduisent en une substance solide pour l'usage du genre humain. Le défaut de ces choses fait précisément que vous ne possédez pas la centième partie des avantages de la vie. On entend & on voit dans mon pays les mêmes bruits & les mêmes travaux que sur le mont Alkoé : c'est avec les ouvrages qui en résultent, que nous trafiquons d'un bout du monde à l'autre ;

tre ; & nous qui sommes fort à notre aise par leur moyen , nous serions sans cela très-misérables. Quelques-uns de vous n'ont-ils pas remarqué ce que j'appelle des couteaux , des fourchettes , des cuillers , des gobelets d'argent , mes pistolets & mes sabres ? Hé bien , toutes ces choses & une infinité d'autres encore sont le produit de l'industrie de ces pauvres gens. Or , continuai-je , si nous établissions une communication avec ce peuple , vos revenus seroient tous payés avec de ces choses curieuses ; vos sujets seroient employés à les mettre en œuvre & les étrangers s'adressant à vous pour avoir ce dont ils manquent , vous donneroient en échange des choses dont vous avez besoin ; vous seriez bientôt connus & respectés dans le monde. Voyant que quelques-uns de ces raisonnemens les avoient ébranlés , je voulus les prendre du côté de leurs sens. Je vois bien , leur dis-je , que vos préjugés ne sont pas encore détruits : mais , que direz-vous , si j'y vais , & que je revienne en bonne santé ? Craindrez-vous de m'y suivre une autrefois ? Ils voulurent m'en dissuader comme d'une expérience dangereuse ; cependant ils avouèrent que si je revenois , ils ne croiroient pas qu'il y eût tant à craindre qu'ils l'avoient soupçonné.

Maleck m'ayant choisi quatre-vingt de ses

compatriotes, j'employai un mois de tems à leur faire connoître mes pistolets & mes sabres, & la manière de s'en servir; & prenant avec moi une caisse remplie d'armes, & d'autres choses nécessaires, nous nous rendîmes à la montagne noire. J'y fis une pause. Nafgig & Lasméel vinrent m'y trouver, & me dirent, que, puisqu'ils me voyoient si obstiné d'y aller, ils ne m'abandonneroient pas, quelque chose qu'il pût leur en arriver. Cette démarche de leur part m'encouragea; & consultant ensemble de quel côté les bruits venoient, nous prîmes la résolution de combattre d'abord du côté où la fumée s'élevoit avec le plus de force. Je chargeai six fusils & tous mes pistolets, que je tins dans ma caisse, & ordonnai de me descendre à environ cent pas de la première fumée: ensuite je pris trois hommes pour porter mes fusils derrière moi; j'en armai douze autres de pistolets, mais avec défense de tirer sans ordre, & je laissai le reste avec le bagage.

Nous avançâmes vers la fumée, qui sortoit d'une voûte basse au pied de la montagne. L'entrée en étoit éclairée par les flammes du volcan. A peine y eus-je mis le pied, qu'un homme accourut sur moi avec une barre de fer rouge; je le renversai par terre d'un coup de fusil; & en voyant deux autres & une

femme qui, pour n'être point apperçus, se cachoit le visage, & se tenoient droits contre une muraille, j'ordonnai à Maleck de leur dire dans leur langue, que nous n'étions point venus comme ennemis, ni à dessein de leur faire aucun mal; que leur compagnon avoit mérité son fort, en accourant sur moi avec une barre rouge; que s'ils en agissoient honnêtement avec nous, nous ferions de même avec eux; mais que s'ils se mettoient en devoir de nous résister, ou de méditer quelque trahison, ils auroient tous le même fort que leur compagnon.

A cette déclaration, ils s'approchèrent avec mille marques de soumission. Je remis mon fusil à Maleck, & leur dis de continuer leur ouvrage. Après avoir fait porter tous les fusils dehors, de crainte de quelque étincelle, je m'apperçus que ce que nous voyions étoit une forge autrement faite que les nôtres, où le vent étoit produit par une grande roue semblable à celle d'un moulin à eau, dont les ailes ou vanes tournoient dans une espèce d'auget fermé, ce qui faisoit un courant prodigieux d'air, qui alloit aboutir à un petit trou derrière le foyer de la forge. On en tiroit alors des barres de fer.

Je donnai à chacun de ces hommes & même à la femme un verre d'eau-de-vie; ils la burent

avec plaisir, & la trouvèrent si bonne, qu'ils regardoient si je leur en donnerois encore. Je les questionnai ensuite sur leur métier, & m'informai quel étoit leur chef, & comment ils commerçoient avec leur fer. Ils me firent la même reponse que m'avoit rendue Maleck. Ensuite je demandai où étoient leurs mines. L'un d'eux me regardant attentivement, me dit : vous savez donc ce que nous faisons ? Oui, lui répondis-je, très-bien. Il me dit dans son langage, que Maleck m'interpréta, que la mine étoit à deux cens pas de-là du côté qu'il me montrait. Je leur fis continuer leur ouvrage, en disant que j'allois les faire garder, uniquement pour empêcher qu'ils ne soulevassent le voisinage contre moi ; quoique, s'ils le faisoient, ils seroient servis comme leur compagnon : en effet, je postai auprès de l'arcade quatre hommes armés de pistolets.

Je me transportai à la mine de fer, dans laquelle tous les ouvriers étoient vraisemblablement descendus ; car je n'y vis personne, mais seulement de grands monceaux de mine ; j'en pris dans ma main, & à sa pesanteur je jugeai qu'elle étoit fort riche en métal.

Je retournai ensuite à mes gens de la forge, & leur demandai quelles autres mines il y avoit dans le pays, & quels métaux elles fournis-

foient. Maleck, faute de connoître les métaux lui même, ne pouvoit leur rendre ma question, parce qu'il en ignoroit les noms. Alors je leur montrai une pièce de monnoie de cuivre, une autre d'argent, & ma montre d'or, & je leur fis demander s'ils avoient de ces métaux. Il marquèrent du doigt la pièce de cuivre & celle d'argent; & en voyant la montre ils secouèrent la tête. Je leur fis voir aussi une balle de plomb, & ils dirent qu'ils avoient aussi de ce métal en abondance.

Je les priai de m'enseigner le chemin des mines de cuivre, en leur montrant du doigt la pièce de cuivre, avec promesse, s'ils vouloient y venir avec moi, de leur donner encore de l'eau-de-vie. Ils y consentirent, pourvu que j'attendisse que l'ouvrage qu'ils tenoient, fût fini. C'étoit à près d'une lieue sur la droite qu'étoit la mine de cuivre; & comme ils avoient le grandy, je crus qu'ils alloient s'envoler à côté de moi; mais je m'apperçus qu'on leur avoit mis autour du grandy une petite chaîne qui les empêchoit de l'ouvrir. Je marchai aussi à pied; & ayant gagné leur amitié, en me familiarisant avec eux, je leur dis d'entrer les premiers, & d'annoncer au conducteur des ouvriers, qu'un étranger demandoit à lui parler & à voir ses travaux; que j'étois un

homme paisible, pourvu qu'il me traitât civilement ; mais que je le tuerois sans façon, s'il faisoit résistance.

Je ne fais quel rapport ils lui firent de moi, ni comment ils s'acquittèrent de ma commission ; mais cet homme vint à moi fort poliment. Maleck lui demanda par mon ordre, s'il venoit ainsi que nous en qualité d'ami ; & en ayant reçu l'assurance, j'entrai avec lui, prenant Nasgig & Maleck pour m'accompagner, & je laissai dehors mes armes à feu. Je dis pourtant à mes deux compagnons de porter ainsi que moi leurs sabres à la main, de peur de quelque surprise. Nous vîmes une grande quantité de mine de cuivre, & plusieurs fourneaux à l'entrée de la mine, qui régnoit horizontalement dans le côté de la montagne, & qui, à ce qu'ils me dirent, étoit fort riche. Je donnai à l'inspecteur un peu d'eau-de-vie, ainsi qu'à deux ou trois de ses ouvriers qui avoient été empesés à me montrer & à m'expliquer tout.

Je priai leur chef de fortir avec moi, & lui demandai depuis quand il avoit cet emploi. Il me répondit qu'il étoit né dans les îles Born, & avoit été amené tout jeune ici, où il avoit travaillé vingt ans d'abord au fer, ensuite à l'argent, & maintenant dans cette mine, sans au-

cun espoir d'être jamais délivré de cet esclavage ; qu'étant maintenant inspecteur des travaux , il se trouvoit assez bien , quoiqu'il n'y eût rien de tel que la liberté. Il me dit encore qu'ils attendoient dans peu de nouveaux esclaves , parce que les mines tuoient ceux qui n'y étoient pas propres en si peu de tems , qu'elles étoient fort mal en ouvriers actuellement, & que le gouverneur étoit allé aux îles pour y faire recrue. Cette circonstance me fit plaisir. Où demeure le gouverneur , lui demandai-je ? Il me montra sa maison. Sa garde est-elle forte , continuai-je ? D'environ quatre cens hommes , me dit-il ; mais personne n'ose lui résister ; car il maltraite si fort les gens , sans cependant les tuer , qu'on ne peut pas faire la moindre chose contre son gré.

Quand nous eûmes discouru quelque tems sur la misère de l'esclavage , voyant que cet homme étoit propre pour mes desseins , je lui demandai s'il vouloit venir avec moi à Brandleguarp ; car , lui dis-je , il y a sûrement de bonnes mines dans les montagnes , & si vous voulez en accepter la direction , vous serez libre , & l'on vous donnera tout ce que vous voudrez. Il secoua la tête , en disant : comment pourrois-je être libre dans un pays où tout le monde est esclave ? D'ailleurs , ajouta-t-il , il y règne

tant de divisions intestines , qu'on prétend que tout cet état va être déchiré en lambeaux. Vous vous trompez , lui dis-je ; j'ai fait cesser tous les troubles en tuant l'usurpateur. Est-il possible , reprit-il ? Et êtes-vous l'homme qu'on dit qu'ils attendoient , & qui devoit sortir de la mer ? C'est moi-même , lui dis-je. Quant à l'esclavage , il est aboli ; il n'y a plus un seul esclave dans le royaume , & il n'y en aura point non plus ici , si vous consentez de vous attacher à moi. Cela seroit bien heureux pour nous , reprit-il. Eh bien , mon ami , lui dis-je , je vous promets que cela sera. Ayez seulement attention à une chose : quand je viendrai pour réduire votre gouverneur , qu'aucun de vos mineurs ne prenne sa défense. Il me promit d'en informer les autres ouvriers en secret , & que tout iroit à ma satisfaction ; mais il me conseilla de presser cette affaire , parce qu'on attendoit le gouverneur de jour à autre.

En le quittant , j'allai aux autres mines avec mes guides , qui m'ayant vu si bien recevoir à la mine de cuivre , le dirent aux autres ; de sorte que par-tout où j'allois , mes offres furent acceptées de bon cœur ; & mon projet prit un tour favorable , qui me fit entrevoir que je réussirois aisément.

Ayant ainsi disposé mes batteries , j'envoyai

Maleck & ses camarades aux naturels du pays, pour traiter avec eux, & leur promettre la liberté, pourvu qu'ils se soumissent à Géorigetti. Ces gens étant bien assurés de ce que j'avois fait à Brandleguarp, & voyant jour à recouvrer la liberté, se prêtèrent à mes vues; de sorte qu'il ne me restoit plus que d'attaquer les soldats avant le retour du gouverneur. Ayant donc renouvelé mes engagemens avec les mineurs, & me croyant avec les naturels du pays dans la meilleure intelligence que je pouvois desirer, Nasgig & Lasméel me conseillèrent d'aller avec eux chercher le canon & une grosse armée, avant que d'attaquer les soldats. Toute ma vie j'ai aimé la promptitude dans les expéditions; persuadé que, quand on laisse échapper une occasion, il est rare de la retrouver. J'aurois bien souhaité avoir mon canon avec moi; mais je n'estimois les hommes que pour la montre. Ainsi je formai le plan de marcher le lendemain matin avec les seules forces que j'avois, & de me ranger dans une plaine voisine de la garnison du gouverneur, afin d'y attirer ses soldats, si je pouvois. Je m'y rendis donc. Ce que je souhaitois arriva; car, à la première nouvelle de ma venue, ils parurent armés d'une espèce de massue fort pesante, qu'ils faisoient tourner

avec force, & jettoient en l'air, afin d'atteindre leurs ennemis par derrière dans leur vol, & de les abattre; mais ils ne pouvoient pas les lancer à plus de trente pas.

Je me tins assis dans ma chaise, un fusil à la main; Maleck étoit à mes côtés avec un autre; quatre autres fusils étoient posés tout prêts à m'être présentés, & Lasméel se tenoit auprès de moi, pour recharger mes armes, à mesure que je tirerois. Je détachai un parti de vingt hommes armés de sabres, à qui j'ordonnai d'attaquer l'avant-garde des ennemis, en se jettant sur eux avec impétuosité, parce qu'ils ne venoient contre moi qu'un petit nombre à la fois. Je ne voulois pas faire usage de mes fusils, jusqu'à ce que j'en trouvasse une occasion favorable. Ils commencèrent l'attaque à environ cent pas de moi, & à très-peu de hauteur dans l'air. Mes gens, armés de sabres, ayant évité la première volée de leurs armes, tombèrent sur eux avec tant de furie, que coupant ici un membre, là un grandy, & par ce moyen les mettant hors de vol, il les firent tomber par vingtaine à mes pieds. Quand je vis venir l'arrière-garde, qui formoit un corps de trois cens hommes, sur trois rangs bien ferrés les uns au-dessus des autres, dans le dessein d'abattre ma poignée de monde, &

de l'accabler par leur nombre, je fis retirer tous mes gens derrière moi, & donnai ordre de ne point tomber sur l'ennemi, qu'il ne fût passé au-dessus de ma tête. A mesure qu'ils approchoient, Maleck & moi, ayant tiré chacun un fusil en même tems, puis sautant sur un autre, & ensuite sur un troisième; tout cela dans un instant; nous les fimes tomber autour de nous, en rugissant & faisant des cris horribles. Les autres voyant une telle boucherie, passèrent au-dessus de la tête de mes gens, qui en passèrent beaucoup au tranchant de leurs sabres, & ceux qui s'échappèrent, s'enfuirent si bien qu'on n'en entendit plus parler.

Les mineurs, qui de leurs différens postes, avoient vu l'action, se rendirent de toutes parts autour de moi, en dansant & en chantant. Si je n'eusse fait ranger mon monde, ils m'auroient peut-être fait plus de mal à force d'amitié, que deux armées comme la garde du gouverneur. La reconnoissance m'empêchoit d'employer la force contre eux; & ils accouroient en foule, dans le désir de me toucher seulement, à ce qu'ils disoient. Ainsi de peur d'en être blessé, comme quelques-uns le furent, je leur dis de passer entre deux files de mes gens, & après m'avoir touché, de se retirer de l'autre côté. Cela les tranquillisa un peu; mais ils me tinrent long-tems à la torture.

Nous marchâmes ensuite tous en corps vers la ville, où nous allions proclamer Géorigéti roi du mont A'koé, quand un drôle beaucoup plus hardi que les autres, voulant haranguer le peuple, pour l'engager à ne pas aller si vite, fut frappé d'un coup de sabre, & tomba mort pour sa peine. Nous continuâmes la proclamation; & j'accordai, au nom du roi, la liberté généralement à tous sans exception.

Il fallut songer ensuite de quelle manière nous nous opposerions au gouverneur; quand il viendroit. Pour cet effet, je m'informai comment il arrivoit, par quelle route, & avec quelle suite. Ayant appris qu'une centaine d'hommes sans grâundy l'attendoient au bord de la mer, & composoient toute sa garde, à l'exception de quelques amis & des esclaves qu'il amenoit; que les esclaves marchoient tous devant par rangs de six hommes enchaînés les uns aux autres, sous l'escorte de quelques gardes, j'allai en personne visiter la route par où il devoit passer; & trouvant un poste convenable dans un bois épais qui étoit sur sa route, & d'où nous pouvions le voir long-tems avant d'en être apperçus, je plaçai un corps-de-garde dans le bois du côté de la mer, & avec mon monde je me mis de côté & d'autre précisément à l'endroit par où le gouverneur & sa suite de-

voient en sortir; de sorte que mon corps-de-garde me donnant avis de leur venue, je pusse être prêt à tomber sur eux, quand ils sortiroient du bois de notre côté.

Après avoir attendu trois jours; le corps-de-garde vint nous dire qu'ils paroissent. Ainsi nous tenant le plus cachés que nous pûmes, nous laissâmes passer les esclaves & les gardes, qui arrivèrent environ deux heures avant le gouverneur. Si-tôt qu'il parut lui-même, je rangeai mes gens dans le bois sur un terrain uni & par files, & je leur commandai de se coucher sur le ventre, jusqu'à ce qu'ils me vissent lever; & pour lors de se lever aussi, pour me suivre & exécuter mes ordres.

Les premiers rangs ayant passé le bois, je me levai, dès que je vis paroître le gouverneur a découvert, & je dis à Maleck de crier tout haut, que si quelqu'un remuoit ou osoit lever la massue, il seroit mis à mort. Alors voyant un des plus avancés courir, je le couchai par terre d'un coup de mousquet. Je fis dire aux autres, qu'ils eussent à mettre bas les armes; & qu'ils seroient en sûreté; mais que quiconque résisteroit, seroit traité comme celui qui s'étoit enfui. Ce discours joint à la frayeur que mon fusil avoit répandue parmi eux, les arrêta, & ils restèrent tous comme des statues.

Je m'avançai ensuite vers le gouverneur, à qui je fis demander par Maleck mon interprète, quels étoient les gens qu'il avoit avec lui. Il répondit que c'étoient ses esclaves. Je lui ordonnai alors de les faire venir les uns après les autres, & de leur rendre la liberté. Voyant donc que c'étoit une nécessité (car j'avois le regard terrible) il fit ce que j'exigeois. Je crus que tous ces nouveaux affranchis me dévoreroient de caresses, & j'eus bien de la peine à les contenir. Je lui demandai ensuite où il alloit. A mon gouvernement, répondit-il. De qui le tenez-vous, répliquai-je ? Des Zaps des îles, dit-il. Je lui déclarai que quiconque auroit à l'avenir ce gouvernement, le recevrait des mains de Géorigetti, roi du pays, à qui tous les naturels & les mineurs avoient déjà engagé leur fidélité. Je lui dis encore que les naturels, ainsi que les étrangers, avoient tous été déclarés libres, & que la servitude étoit abolie.

Le gouverneur parut fort affligé ; & sur ce qu'il me pria de ne point le maltraiter, ni lui ni sa suite, je lui dis que cela dépendoit de la manière dont ils se comporteroient. Quels sont les gens que vous avez ici avec vous, lui demandai-je ? Ce sont, répondit-il, quelques-uns des parens du Zap, qui sont venus voir de quelle façon je gouverne, & visiter les mines.

J'ordonnai à tous les gardes & aux amis du gouverneur de marcher devant, Maleck & mon monde les suivirent à quelques pas ; & j'entrai en conversation avec le gouverneur sur l'état des îles & du pays d'Alkoé. Alors le reconnoissant pour un homme de jugement , & qui n'étoit point originaire des îles , je crus qu'en le traitant avec douceur , il pourroit m'être utile. Ce que j'avois entendu dire de sa sévérité , ne me plaisoit point. Je lui déclarai nettement qu'une seule chose m'empêchoit d'avancer sa fortune plus qu'elle ne l'avoit jamais été ; que j'étois informé que son caractère dur l'avoit porté envers des esclaves à des extrémités que je ne pouvois supporter. Monsieur , me répondit-il , quel que soit le caractère naturel d'un homme , quand il a des esclaves à commander , il faut qu'il les traite , ou feigne de les traiter , sans miséricorde. On m'a confié le gouvernement d'un pays qui n'est peuplé que d'esclaves , aussi peu capables d'amitié , que l'herbe de la terre qu'ils foulent aux pieds. Je dois rendre compte de leurs travaux à mes maîtres. Ces gens travaillent par force : sans cela & sans la crainte d'être châtiés , on ne leur feroit pas faire un pas ; c'est pourquoi il faut toujours tenir la verge levée sur eux ; & quoique je ne la laisse tomber que rarement , quand je le

fais, le souvenir en dure trop long-tems pour permettre aux autres de s'exposer si-tôt aux mêmes châtimens. Cette méthode m'a paru la meilleure; & j'ai jugé que la mort ou le supplice d'un homme, de loin en loin, quoique très-sévère, est une voie plus douce réellement que d'en punir souvent un grand nombre. Si je paroissais si dur, c'est le poste que j'occupe qui en est cause. Traitez doucement des esclaves, ils croient que vous les craignez; c'est le moyen de les armer contre vous.

Je ne pus le contredire, sur-tout lorsqu'il m'eut assuré qu'il étoit charmé que je les eusse délivrés tous. Car ajouta-t-il, il n'y a personne qui, s'il en avoit le choix, n'aimât mieux régner par la douceur, que par la crainte. Cela peut se faire dans un pays libre; mais la chose est impraticable dans un pays d'esclaves, où la rigueur seule peut les entretenir dans la soumission.

Comme il connoissoit la nature du pays & les devoirs d'un gouverneur, je lui demandai s'il voudroit s'attacher à Géorigetti. Monsieur, me dit-il, j'ai toujours été fidèle aux Zaps mes maîtres, & je continuerai de le faire jusqu'à ce que je sois sûr que tout ce que vous m'avez dit est vrai. Ce n'est pas que je vous soupçonne de m'en imposer; mais ma conscience ne sera point satisfaite, que je ne voye de mes propres yeux

yeux : pour lors, n'étant plus en situation de les servir ouvertement, je serai libre de me choisir un maître ; & je m'attacherai à Géorigetti préalablement à tout autre. Quoique je vous paroisse souhailer de rester fidèle à mes premiers maîtres, tant qu'il sera en mon pouvoir de les servir, ne croyez pas pour cela que je voulusse les soutenir par des pratiques sourdes : non, quand je serai une fois engagé, vous me verrez faire tous mes efforts pour remplir mes obligations.

Après six jours de marche, car je voyageois à pied avec eux, nous arrivâmes au palais du gouverneur, où nous ne trouvâmes pas un seul garde ; tous les esclaves qu'il avoit envoyés devant lui, étoient en liberté. Ainsi je dis à mes gens de suppléer à la garde ordinaire, & je pris mon logement dans l'appartement du gouverneur.

Comme Gadfi (c'est ainsi que se nommoit ce gouverneur) ni aucun de ses amis n'étoient privés de la liberté, il vint dans mon appartement, & me dit qu'ayant trouvé les choses telles que je les lui avois dites, il m'abandonneroit le palais, si je voulois, & tout ce qui dépendoit du gouvernement. Je lui répondis que c'étoit fort bien fait. Il partit donc, sans rien emporter avec lui que ce qui lui ap-

partenoit en propre. Si-tôt qu'il fut hors du palais, je l'envoyai chercher lui & ses amis. Il ne put s'empêcher, en recevant cet ordre, de craindre quelque mauvaise aventure. Gadfi, lui dis-je ; maintenant que je tiens ce palais au nom de Géorigetti, je le remets sous votre garde, en qualité de son gouverneur, & je vous ordonne de lui faire le serment de fidélité. Il le fit dans les termes que je dictai moi-même, & je lui remis le gouvernement, en le chargeant de maintenir la liberté que j'avois établie. Mais, lui dis-je, comme tout le pays & ce qu'il produit, appartient au roi, je prétends que quiconque ne voudra pas travailler, soit privé de ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Ensuite je convoquai une assemblée du peuple, & fis dire à tous les mineurs de m'accompagner. Je les assurai que le roi ne désiroit que leur bonheur. Comme les mines, ajoutai-je, sont à présent le seul travail du pays, je voudrois que vous consentissiez de bonne volonté (car je ne veux vous forcer en rien), que tout homme parmi vous, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, travaillera de trois semaines l'une, soit aux mines, soit aux autres occupations qu'on lui donnera, pour le gouvernement ; il aura les deux autres semaines pour pourvoir aux besoins de sa maison. Si je vis assez long-tems pour revenir vous voir, chaque

homme recevra une quantité de terrain suffisante pour sa famille, & je me chargerai de vous faire avoir des grains pour le cultiver. Si par la suite je puis diminuer le fardeau de cette troisième semaine de travail, & le réduire à la quatrième, je le ferai; mais ce travail sera comme une marque de votre reconnaissance des bontés que le roi a pour vous. Y consentez-vous? tous s'écrièrent d'une voix: Oui, nous y consentons. Arrangez-vous, leur dis-je, & partagez-vous en quatre divisions pour travailler aux quatre sortes de métaux; ensuite séparez chacune de ces divisions en trois parties; & que chaque septième jour au matin, ceux qui doivent commencer à travailler, viennent relever ceux qui ont fini leur tâche; de sorte qu'il y aura six jours plein de travail, & le septième sera employé à aller & venir. Y consentez-vous tous? Oui, s'écrièrent-ils. Eh bien donc, continuai-je, quiconque négligera son devoir, travaillera une semaine de plus, à moins qu'il ne l'ait fait pour cause de maladie, ou avec permission du gouverneur. Y consentez-vous? Ils répondirent: Oui, nous y consentons. Toutes matières de différens entre vous seront décidées par le gouverneur; & en cas d'injustice, de refus de juger, ou de mauvais jugement de la part du gouverneur, ce sera

le roi qui en décidera. Y consentez-vous ? Oui, dirent-ils. Choisissez donc dix hommes, savoir, deux naturels du pays, & deux ouvriers de chaque sorte de mine, pour venir avec moi à Brandleguarp, afin de supplier le roi de confirmer ces loix jusqu'à nouvel ordre, & afin de reconnoître sa souveraineté. Le voulez-vous ? Tous répondirent : Cela est juste, & nous y consentons.

Je leur dis ensuite que, comme ceux qui avoient été esclaves, étoient libres maintenant, ils pouvoient s'en retourner chez eux, s'ils le jugeoient à propos; mais qu'ayant dessein de leur procurer tous les avantages & les commodités de la vie, je croyois bien que la plupart sentiroient qu'il est de leur intérêt de rester comme ils sont. Sur toutes choses je recommandai une union parfaite entre les naturels & les nouveaux affranchis; je leur conseillai de faire des alliances entre eux par mariage, de s'aimer les uns les autres, & d'être fidèles au roi & à son gouverneur. Je leur promis de revenir dans peu achever d'établir ce qui manquoit encore. Ensuite je congédiai l'assemblée, & partis pour Brandleguarp avec les dix députés. Mais je laissai Lafméel avec le gouverneur & deux domestiques auprès de lui, afin qu'il me fît avertir sur le champ, s'il arrivoit quelques troubles pendant mon absence.

C H A P I T R E XLVIII.

*Pierre arrive avec les députés : les présente au roi.
On prend la résolution d'y envoyer une colonie.
Nasgig en est fait gouverneur. Manière de choisir
ceux qu'on envoie dans cette colonie. Course dans
l'air, & à quel dessein. Walsi remporte le prix.
On découvre que c'est une Gawrye*

COMME il étoit tard quand nous descendîmes au palais, je gardai les députés avec moi jusqu'au lendemain matin, & je les fis rester dans mon appartement, en attendant que le roi voulût bien leur donner audience.

Sa majesté venoit de se lever, quand j'entrai dans sa chambre. Mon cher père, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de vous voir de retour heureusement. Votre absence m'a causé des inquiétudes étranges. Si quelques-uns de mes gens avoient voulu vous aller trouver, je n'aurois pas attendu jusqu'à présent à envoyer savoir de vos nouvelles.

Je répondis au roi, que cette preuve de son estime étoit la plus grande faveur que je pusse recevoir; & qu'il pouvoit compter que je prendrois soin de moi-même par deux raisons,

la troisième partie de tout le travail qui s'y fait ; & j'ai amené avec moi dix députés, deux de chaque espèce du peuple. Ils n'attendent que vos ordres pour être admis, afin de supplier votre majesté de recevoir leur soumission, & de leur accorder votre protection royale.

Mon père, dit le roi, vous me surprenez ! Qu'on les fasse entrer.

Les députés ayant été admis, Maleck leur servit d'interprète. Le roi les reçut favorablement, & dit qu'ils pouvoient regarder tout ce que j'avois fait & ferois à l'avenir, comme fait par lui-même ; & il leur commanda d'avertir le gouverneur, pour qui il avoit la plus haute estime, d'observer les loix, sans s'en écarter en aucune façon ; jusqu'à ce que son père y fit telles additions qu'il jugeroit à propos pour son service & pour leur liberté future. Après avoir été régalez magnifiquement, ils s'en retournèrent extrêmement satisfaits des honneurs qu'ils avoient reçus.

Le bruit de cet événement s'étant répandu aussi-tôt, tous les colombs vinrent en personne, & les grandes villes envoyèrent des députés pour complimenter sa majesté dans cette occasion : enfin on vit régner la joie dans tout le royaume. Maleck me dit que ceux qui avoient refusé de venir avec moi étoient honteux, & se

vouloient un mal infini d'avoir manqué l'occasion de partager avec moi l'honneur de cette expédition.

Je démontrai au roi, que le seul moyen de conserver ce royaume, étoit d'établir une forte colonie dans les plaines qui sont entre la montagne & la mer, afin d'intercepter le commerce clandestin, & faire face à toutes les forces qu'on pourroit envoyer des petites terres, pour recouvrer les mines. Je lui promis de veiller en personne à cet établissement, & d'y donner mes soins.

La plupart des colombs étant venus à la cour, comme je l'ai dit ci-dessus, pour complimenter le roi, sa majesté les assembla afin de prendre leurs avis sur mes propositions, & dit qu'il m'avoit ordonné de leur exposer ce que je pensois sur les affaires de ce royaume. Après avoir reçu de leur part bien des félicitations & des éloges, je leur expliquai la nécessité d'établir la colonie, les avantages qu'ils en retireroient comment j'avois dessein de conduire ce projet, & les vues que j'avois d'introduire chez eux plusieurs commodités extraordinaires dont ils n'avoient point d'idée.

Les colombs qui, faute d'habitude dans ces sortes de matières, n'y connoissoient rien, considérant néanmoins que, dans l'idée générale des choses, ils pourroient y avoir quelque

part, approuvèrent tout ce que j'avois dit. Je les priai donc de régler entre eux de quelle partie du peuple feroit composée la colonie pour ce nouvel établissement, & comment ils procéderaient à en faire le choix. Ils se trouvèrent fort embarrassés sur la manière de le faire. Je leur dis que la meilleure façon de s'y prendre feroit, à mon avis, de publier une invitation à tous les gens de bonne volonté; de se trouver à un certain endroit fixé pour le rendez-vous; & que dans le cas où il n'y en auroit pas suffisamment, on ordonneroit à tous les colombs, chacun dans l'étendue de leur district, de lever un supplément, afin de compléter le nombre, qui devoit former un corps de douze mille hommes, sans compter les femmes & les enfans; & de promettre qu'on distribueroit à chacun des colons une étendue de terrain, & du bois suffisamment pour pourvoir à leur subsistance. Cet avis passa à la pluralité des voix.

Je leur dis ensuite que ce grand peuple auroit besoin nécessairement d'un chef ou gouverneur, pour le contenir dans le devoir, & pour juger des contestations qui pourroient naître entr'eux au sujet de leurs possessions. Ils me nommèrent tous d'une voix; mais je leur représentai que je croyois pouvoir leur être plus utile ailleurs, & que j'avois

dans la tête trop de projets concernant le bien général de l'état, pour me charger d'aucun département particulier ; mais que s'ils vouloient me permettre de leur recommander un homme capable de remplir ce poste, c'étoit Nasgig que je leur proposerois. Aussi-tôt on envoya chercher Nasgig, à qui on conféra cette place.

Tout me paroissoit si bien disposé par rapport à la nouvelle colonie, que je songeois déjà, à l'aide d'un officier, que j'avois pris avec moi, à envoyer des exprès avec les gripfacks du roi dans les différentes provinces, pour notifier ces ordres, & fixer le tems & le lieu du rendez-vous. Tandis que je travaillois à ces préparatifs, je vis quantité de gens accourir en foule chez moi, pour savoir si je croyois qu'ils pussent faire ce voyage sûrement. Je croyois avoir levé pleinement tous leurs scrupules, lorsque les ragams, qui, après avoir si long-tems entretenu le peuple dans la croyance que le mont Alkoé étoit habité par Mindrack, ne vouloient pas qu'il découvrit si promptement leur tromperie, répandirent sourdement le bruit, qu'à la vérité moi & mes porteurs qui étoient tous du mont Alkoé, étions revenus heureusement ; mais que si quelques habitans de Brandleguarp avoient entrepris ce voyage, il n'en seroit revenu aucuns. Ce bruit

étant parvenu jusqu'à mes oreilles, je sentis que, si je lui laissois le tems de se fortifier, il mettroit obstacle à mes projets. Je suspendis donc la publication des ordres, jusqu'à ce que j'eusse considéré le parti qu'il y avoit à prendre dans cette affaire, A la fin me persuadant que j'en avois fait revenir un grand nombre de leurs doutes, & voulant lever les scrupules des autres, & les familiariser en quelque sorte avec le pays & le peuple du mont Alkoé, je proposai un prix pour un vol qui se feroit le sixième jour, & fis publier, tant pour les gens du mont Alkoé, que pour ceux de Saffdoorptswangeanti, à l'exception de ceux qui étoient venus avec moi à la dernière expédition, quiconque feroit la plus grande diligence pour porter un message au gouverneur du mont Alkoé, & me rapporter une réponse de Lasméel, auroit pour récompense un de mes pistolets avec une certaine quantité de poudre & de balles; & que celui qui arriveroit le second, auroit un sabre & un ceinturon. J'avois fixé le tems; il ne se présenta que peu de personnes les deux premiers jours; mais le troisième il en vint plusieurs du mont Alkoé pour se faire enregistrer. Ceux de Brandleguarp voyant cela, & ayant grande envie de gagner le prix, se présentèrent le matin du quatrième jour au nombre de six, &

le cinquième avoit midi j'en avois près de soixante sur ma liste, sans compter ceux du mont Alkoé; en tout ils étoient bien une centaine.

Le tems du départ étoit réglé pour le sixième jour au matin. On devoit prendre son vol de dessus un rocher derrière le palais, & le signal étoit, quand je tirerois un coup de pistolet.

Ce nouveau divertissement attira une affluence prodigieuse de spectateurs; car, à l'exception de ceux qui étoient trop jeunes ou trop vieux pour voler, tout Brandleguarp étoit sur l'un ou l'autre des rochers; le roi lui-même s'y trouva avec toute sa cour, & quantité de gens y étoient accourus des cantons les plus éloignés.

J'avois écrit quelques jours auparavant à Lasméel par un de mes porteurs anciens, pour l'informer de cette course, avec ordre de tenir deux lettres prêtes, l'une pour donner au premier message, l'autre au second, & de ne point faire attention aux autres. Ma course de graundy étant imaginée également pour l'avantage des deux royaumes, ce que j'avois espéré arriva. Il vint une quantité prodigieuse d'Alkoans pour disputer le prix, qui restèrent avec moi jusqu'à ce que le vol commençât. Il se rassembla une foule innombrable de gens des deux nations sur les montagnes noires, pour

les voir partir & revenir ; plusieurs des Swangeantins alloient par bravade se mêler avec les concurrens. Enfin le concours des deux nations fut si grand ce jour-là , & les conversations que les Swangeantins eurent avec les habitans & les mineurs du mont Alkoé , les guérèrent si bien de leurs vieilles appréhensions , qu'en moins de trois jours toutes leurs craintes furent évanouies , & que quiconque auroit entrepris de les faire revivre , auroit été regardé comme un insensé.

Le moment étant arrivé , je rangeai tous mes acteurs sur le bord extérieur du rocher , & ayant défendu à toutes personnes de bouger jusqu'à ce que les coureurs fussent sur le graundy & arrivés à une certaine distance , je dis à ceux-ci que j'allois donner le signal. Je n'eus pas plutôt tiré , que tous sans exception, du bord de la montagne se jetterent la tête devant , & toute la compagnie après eux. Ils rasèrent avec une vitesse incroyable la surface de la plaine entre le rocher & la montagne ; & la rapidité de cette descente , comme s'ils eussent été emportés par une escarpolette , les fit monter presque droits le long du côté de la montagne , jusqu'à ce que semblant en effleurer le bord avec leurs ventres , ils glissèrent sur la surface & se confondirent avec le corps du Swangean.

Nos rochers retentirent des cris des gens de la montagne. J'avois tiré ma montre en donnant le signal, & elle marquoit neuf heures du matin. Je n'eus pas besoin de demander à quelle heure on comptoit qu'ils arriveroient; chacun faisoit des conjectures & disoit son avis. Les uns prétendoient qu'ils ne pourroient revenir qu'au milieu de la nuit, d'autres le lendemain matin. Cependant nous allâmes dîner, & revenant sur les deux heures, à ma montre, le peuple qui étoit sur le rocher & le couvroit tout entier, me dit, comme une opinion générale, qu'on ne devoit pas encore les attendre de long-tems; & la plupart concluoient qu'ils n'étoient pas encore à plus de la moitié du chemin pour revenir, lorsque nous entendîmes tout d'un coup un bruit prodigieux venant du haut de la montagne. Ce bruit semblant approcher & devenant plus fort, nous vîmes paroître un moment après un jeune garçon qui s'abattit sur le rocher, & qui voloit avec tant de vitesse, qu'il eut bien de la peine à s'arrêter. Il vint me remettre dans ma chaise où j'étois assis une lettre de Lasméel. Je lui annonçai qu'il avoit remporté le prix; & lui dis de venir dans mon appartement, à mon retour, & qu'il le recevroit de ma main. Je lui demandai ensuite où il avoit laissé les autres. Il me dit qu'il n'en savoit rien, parce qu'il avoit passé

près des forges en revenant, & qu'il les avoit vus allant chez Lasméel. Quoi ! lui dis-je, il doit y avoir une grande distance de ce côté de la maison du gouverneur. Environ pour une demi-heure de vol, me dit-il. Comme il devoit être fatigué d'avoir fait un vol si rapide, je lui dis d'aller se reposer, & de venir me voir le lendemain. Il me remercia ; & après m'avoir dit qu'il se nommoit Walsi, il suivit mon avis ; & partant aussi vite que le vent, il se retira. Le rocher étoit tout couvert de gens qui étoient venus des montagnes pour voir le victorieux.

Il étoit sept heures à ma montre quand Walsi arriva ; de sorte que, suivant le calcul le plus juste, en réduisant ce chemin en milles, suivant la description qu'on me fit des choses, je jugeai qu'il avoit fait aux environs d'un mille par minute.

Je restai sur le rocher jusqu'à près de neuf heures ; & comme il faisoit froid & que je m'ennuyois, je retournai chez moi avec Quilly, & plaçai Maleck pour attendre le second. Mais le bruit s'étant accru, je vis tout d'un coup l'air rempli de monde fort proche de moi ; car je m'étois écarté de près de deux cens pas du bord du rocher, pour laisser aux arrivans de l'espace pour s'abattre. Je crus que ces gens alloient me renverser, lorsque j'apperçus deux compétiteurs précisément sur le dos l'un de l'autre ;

celui de dessus s'élançant sur le grand de l'autre leurs têtes étoient égales. L'envie de remporter le prix fit que celui de dessous donna un coup de tête à l'autre , qui le blessa à la poitrine ; mais il se froissa le grand de manière qu'ils tombèrent tous les deux à mes pieds presque sans connoissance.

Ils restèrent long-tems dans cet état, & sans autre mouvement que celui de leurs poumons & de la respiration ; ensuite chacun d'eux prétendit être le premier. Celui de dessous me donna une lettre. Je leur dis que Walsi étoit arrivé depuis près de deux heures. Ils répondirent tous les deux que cela étoit impossible, & qu'il n'y avoit point assurément de Glumms qui fussent capables de les surpasser au vol dans tout le royaume. Je leur ordonnai de me venir trouver tous les deux le lendemain matin, & que je serois droit sur leurs préventions. L'homme de dessous ne m'eut pas plutôt dit qu'il se nommoit Naggitt, qu'il en arriva un autre qui, voyant Naggitt, dit qu'il étoit sûrement le second ; mais quand il vit encore l'autre, il lui céda la place.

Comme il étoit déjà tard, je ne voulus pas rester plus long-tems. J'appris le lendemain matin que tous les autres étoient revenus à la montagne, excepté deux qui avoient été obligés d'abandonner auparavant, pour avoir fait

fait

fait un effort qui les avoit mis hors d'état de voler.

Le lendemain matin, Walsi arriva le premier à mon appartement, tandis que j'étois allé avec le roi. Quilly, à qui il dit le sujet qui l'amenoit, lui dit de rester dans la galerie jusqu'à mon retour. Youwarky ayant paru dans le moment, apprit que le vainqueur de la veille m'attendoit dans la galerie. Elle s'étoit informée combien de tems il étoit revenu avant les autres, & avoit grande envie de le voir. Elle alla donc dans la galerie, & y faisant un tour ou deux, elle le questionna sur la rapidité de sa course. Comme les femmes prennent garde à tout, elle distingua à ses réponses, à sa voix, à sa taille, que c'étoit assurément à une Gawry qu'elle parloit, quoiqu'elle eût cherché à se déguiser, en roulant ses cheveux & les attachant autour de sa tête avec un large chapelet comme un homme, & que son corps mince & sa poitrine plate eût pu la faire passer pour telle à quelqu'un de moins pénétrant que Youwarky, Mais Youwarky le questionnant & lui disant qu'il avoit plus de l'air d'une Gawry que d'un Glumm, la pauvre fille, car c'en étoit une, rougit, lui avoua le fait, & en même tems la pria de

ne point en parler, parce que cette démarche la perdrait.

Cet aveu donna à Youwarky la curiosité de savoir comment elle s'étoit déterminée à disputer le prix. Cette fille ne pouvant plus s'en défendre, lui avoua franchement qu'elle aimoit un jeune Glumm fort courageux ; mais un peu trop trop lourd pour pouvoir voler vite, qui depuis que le prix avoit été proposé, n'avoit pas un moment de repos, en songeant qu'il n'étoit pas aussi propre à cet exercice que les autres, & sur-tout qu'un certain Naggitt qui lui faisoit la cour, & qui étoit du nombre des contendans. S'il eût été question de force, de valeur & de courage, disoit-il, je ne l'aurois cédé à qui que ce soit ; mais me voir naturellement incapable d'obtenir un prix si glorieux, que le roi même n'est pas maître d'en proposer un pareil, c'est ce que je ne puis supporter. J'y suis résolu, j'irai me faire enregistrer, & je ferai un effort, dussai-je en mourir. Quoi ! je verrois Naggitt remporter le prix, & peut-être vous obtenir aussi, quand il pourra mettre à vos pieds ce qu'aucun autre Glumm ne peut vous donner ? Non, je vaincrai, ou je ne reparoîtrai plus. Je vous avoue, madame, continua Walsi, que, com-

Lie je le connois pour un Glumm à ne pas survivre à sa défaite, j'ai craint qu'il ne tint parole, & qu'il ne fit une fin malheureuse. Je lui dis que, quoiqu'il fût certain de remporter le prix dans toute autre chose, si on l'eût proposée, il y avoit bien des demi-Glumms, des gens d'une taille déliée, efféminée, qui l'emporteroient sur lui à coup sûr, dès qu'il feroit question de voler; qu'il étoit malheureux pour un vrai Glumm de disputer avec eux un prix qui ne peut être remporté que par ceux qui ne sont capables de rien de meilleur; qu'ainsi il ne devoit pas songer à une entreprise dont il ne remporteroit que de la fatigue; mais que, comme je l'y voyois absolument résolu, je voulois essayer de gagner le prix pour lui, d'autant mieux que ma grandeur & ma taille me faisoient croire que personne n'auroit plus de facilité à vaincre que moi. Graces à Colwar, madame, j'espère lui mettre bientôt l'esprit tranquille, pourvu que vous veuillez bien avoir la complaisance de ne pas dire qui je suis.

Youwarky, charmée de son histoire, lui promit tout ce qu'elle vouloit, mais elle l'engagea à passer dans son appartement, aussi-tôt qu'elle auroit reçu le prix.

Quand je fus de retour, on me dit que

Walfi m'attendoit. Je le fis appeller, & lifant la lettre qu'il m'avoit apportée, & que je reconnus être de Lafméel, je cherchai sur ma liste le nom de Walfi; c'étoit tout le dernier; car il ne s'étoit présenté que le matin même de la course. Ainfi, lui-dis-je, Walfi, le dernier enregistré, est arrivé le premier. Mais je vois que vous y avez été, par ce que Lafméel m'écrit, quoiqu'il y ait eu des gens que la précipitation de votre retour en a fait douter. Recevez le prix, lui dis-je; que cette arme ne foit jamais employée que pour le service de la patrie. Ensuite je le congédiai.

Les deux compétiteurs parurent ensuite pour avoir le fabre, & chacun d'eux apporta les meilleures raisons qu'il put pour me faire décider en fa faveur. Je leur dis qu'il falloit rendre justice, & que, quoiqu'il n'y eût eu entre eux qu'une très-petite différence, Naggitt étoit certainement le plus près de moi, quand ils avoient cessé de voler, puisque son visage étoit sur mes pieds. Vous vous plaignez tous les deux d'une fûpercherie; la chose est égale entre vous à cet égard: mais dans la justice, c'est à Naggitt que le prix appartient. Je le lui donnai donc, en lui difant: Prenez-le, Naggitt, il est à vous par la loi de la course; mais j'ai peine à décider lequel des deux l'a mieux mérité.

L'état où se trouvoit l'autre , me fit compassion pour lui , comme j'en aurois eu aussi pour Naggitt , si l'autre eût remporté le prix. Il s'en alloit fort chagrin , en disant : perdre d'une moitié de tête , après avoir pris tant de peine & de fatigue ! Quand ils furent un peu éloignés , je les rappelai. Je leur dis qu'ils étoient tous les deux de braves Glumms ; & je donnai aussi un sabre au malheureux ; en leur faisant la même exhortation que j'avois faite à Walsi.

En me quittant , Walsi alla rejoindre Youwarky , comme elle le lui avoit promis. Celle-ci ne manqua pas de la questionner encore ; car en matière d'amour , elle ne finissoit pas ; elle auroit passé tout le jour à lui faire raconter toutes ces petites circonstances , qui ne peuvent que toucher un cœur tendre. Walsi étoit sur les épines , & auroit voulu être déjà dehors. Youwarky lui faisant questions sur questions , Walsi se leva & la pria d'excuser si elle ne restoit pas plus long-tems. Madame , lui dit elle , quand l'objet qu'on aime est dans l'inquiétude , on est un peu pressé : je suis sûre que jusqu'à ce qu'il me voye , il est à la torture , dans la crainte que je sois découverte. Si jamais vous avez aimé , vous ne pouvez pas blâmer mon impatience.

Quand elle fut partie , Youwarky remplie

de cette aventure, vint me trouver. J'étois seul, elle ne put garder le silence ; mais après vingt raisonnemens hors de propos, & m'avoir fait promettre que je ne ferois point fâché, & que je ne révoquerois point ce que j'avois fait, & mille autres discours semblables, elle me raconta ce qu'elle venoit d'apprendre. Ce récit me fit plaisir ; je lui dis que j'aurois souhaité d'être instruit plutôt. Ah ! me dit Youwarky, je voulois la faire rester jusqu'à ce que vous eussiez fini, afin que vous la vissiez. Que ne l'avez-vous fait, ma chere, lui dis-je ? Pierre, me répondit-elle, si vous aviez vu l'inquiétude de cette pauvre fille jusqu'à ce qu'elle a été sortie avec son prix, vous n'auriez pas pu avoir la dureté de différer plus long-tems le plaisir qu'elle attendoit à son retour ; & je me suis fait conscience de la retenir davantage.



CHAPITRE XLIX.

La course réconcilie les deux royaumes. La colonie part, bâtit une ville. Pierre va visiter le pays : il entend parler d'une prophétie de Stygée ; fille du roi de Norbon. Il s'y transporte ; tue le neveu du roi ; accomplit la prophétie , en faisant épouser Stygée à Georigetti. Il revient

QUOIQUE les ragams pussent dire pour soutenir leur crédit , & empêcher le peuple d'apercevoir qu'ils l'avoient trompé , cette course produisit un effet si favorable & si prompt sur le préjugé des peuples , que sans être obligé d'avoir recours à une seconde proclamation ; dès la première , on vit paroître volontairement au rendez-vous au moins vingt-cinq mille hommes , sans compter les femmes & les enfans ; c'étoient tous des anciens esclaves ; dont les maîtres avoient employé divers moyens pour les opprimer , quoiqu'ils eussent été déclarés libres , & pour rendre leur liberté même une espèce de servitude. Par ce moyen nous avions de quoi choisir ceux qui paroissoient les plus utiles à la nouvelle colonie.

Nous n'étions pas d'accord Nalgig & moi

Liv.

sur le choix des personnes. Comme soldat, il n'auroit voulu que de jeunes gens non mariés, tout au contraire j'étois d'avis de prendre des familles entières, quoiqu'il s'y trouvât des gens trop vieux & d'autres trop jeunes pour le métier de la guerre. Après y avoir réfléchi, il revint à mon sentiment; car je lui représentai que des jeunes gens laissant derrière eux un père, une mère ou une maîtresse, soupire-roient bientôt après leurs pays; ce qui occasionneroit des désertions & un mauvais exemple; ou bien prendroient un caractère inquiet, & inspireroient un dégoût général à toute la troupe. Nous choisîmes donc des familles entières tant qu'il s'en présenta; d'abord celles où il y avoit le plus de jeunes hommes; ensuite les autres; puis nous en vîmes à prendre des garçons à qui je demandois en particulier, s'il y avoit quelques femmes de leur goût qui voulussent aller avec eux, auquel cas je les pre-nois aussi. Enfin nous ramassâmes un corps d'environ treize mille combattans, sans compter les vieillards, les femmes & les enfans; puis ayant indiqué l'assemblée auprès du palais, le roi fit distribuer à chacun des provisions pour dix jours, & nous prîmes notre vol. Comme j'appréhendois toujours qu'il n'y eût de la confusion dans l'air, Nafgig prit la conduite

de tout le corps : pour moi je marchai à l'arrière-garde.

Outre le nombre de gens dont je viens de parler, je crois que nous trouvâmes bien dix mille volontaires sur la montagne noire, qui étoient venus les uns pour prendre congé de leurs amis, & les autres par curiosité & pour voir notre vol. Je pris avec moi trois pièces de canon & des munitions convenables.

Après une courte halte sur la montagne noire, nous allâmes sans nous reposer jusqu'au palais du gouverneur, où Gadsi nous reçut avec de grands égards. Je lui fis part de mon projet, qu'il approuva. Car, dit-il, mon compatriote, j'ai autant d'intérêt maintenant d'écarter mes anciens maîtres, que j'en avois autrefois à les servir : vous avez pris le seul moyen qu'il y eût au monde de le faire avec succès. Je le consultai sur le lieu où je fixerois ma colonie ; & par son avis je la plaçai en-deçà du bois, avec quelques habitations éparées de l'autre côté, comme autant de corps-de-garde, pour donner avis de la venue des ennemis, lesquels pourroient se retirer dans le bois avant que d'arriver à la ville, ou au pis aller pourroient gagner la ville.

Gadsi m'apprit qu'on attendoit bientôt les vaisseaux des petites-terres ; car, disoit-il, les

Zaqs ne favent rien encore du changement de gouvernement , & n'en apprendront la nouvelle qu'après le retour des vaisseaux. Il me demanda donc ; si je jugeois à propos qu'on leur fournît des métaux dont il y avoit déjà un bon chargement , à des conditions raisonnables ? Je lui répondis que je ne voulois ni les empêcher d'avoir des métaux , ni gêner en aucune sorte la liberté du commerce ; mais que je serois bien aise de traiter avec eux moi-même.

Je donnai aux ouvriers des forges , des modèles pour me faire des pelles , des bûches , des pioches , des marteaux , & quantité d'autres instrumens de fer dont j'avois besoin pour la construction de la nouvelle ville : tout cela fut bientôt prêt , & nous l'emportâmes avec nous. Nous prîmes alors notre vol , & descendîmes au lieu même où je voulois construire ; & après avoir visité le terrain à plusieurs milles de chaque côté , nous tirâmes des lignes de circonvallation ; & j'occupai une grande partie de mon monde , les uns à couper du bois ; les autres à creuser la terre & travailler aux fondemens : en un mot , il n'y avoit personne d'oïsis. Pendant ce tems les femmes alloient chercher des provisions. Mais j'étois obligé à chaque pas de leur montrer ce qu'ils avoient à faire pour la nouvelle conf-

truction ; & j'en prenois la peine bien volontiers ; car il étoit rare qu'il fallût leur dire deux fois la même chose ; & je n'ai jamais vu de peuple qui comprit si facilement ce qu'il avoit une fois entendu dire.

Suivant mon plan, la ville devoit être composée de plusieurs rues longues & droites ; parallèles entr'elles, avec des jardins par derrière de chaque côté ; & d'espace en espace des petites rues de traverse, pour aller d'une grande rue à une autre.

Tandis que cet ouvrage étoit en train, je me mis en route pour aller visiter l'autre pays dont Maleck m'avoit parlé. Nous n'eûmes pas fait un long vol, que nous vîmes de loin des gens de ce pays, qui alloient au mont-Alkoé chercher des métaux. J'avois envie de converser avec eux sur leur royaume ; ainsi j'ordonnai à mes porteurs d'aller à eux : ils me dirent qu'ils ne l'osoient pas, parce que chacun de ces gens étoit capable de tuer dix hommes. Je ne voulus pas les y forcer ; mais remarquant le chemin par lequel ils venoient, & qu'ils étoient séparés en plusieurs bandes de six ou huit hommes ; voyant d'ailleurs qu'il y avoit entr'eux & moi un petit bois & des buissons, j'ordonnai à mes porteurs de me descendre au-dessous des arbres hors de vue, & de

me mettre à terre précisément au pied du bois ; parce que j'étois résolu , avant de partir , de les connoître un peu plus particulièrement.

Je restai couché ventre à terre jusqu'à ce qu'ils furent à soixante pas de moi. Alors demandant à Maleck s'il favoit leur langage , il me répondit qu'il avoit conversé autrefois avec eux aux mines. Je lui dis donc de les saluer , & de leur déclarer que j'étois ami , & qu'ils pouvoient sûrement s'arrêter. Ils étoient sept , & il y en avoit d'autres pelotons plus loin. Je me montrai alors , & Maleck leur parla. Deux ou trois de la bande s'enfuirent d'abord ; un d'eux s'arrêta & nous regarda hardiment ; les autres se mirent à courir. Je dis à Maleck de lui annoncer que s'il ne les rappeloit pas , je les tuerois. Celui qui étoit resté ; eut beau les rappeler , ils doublerent le pas. Je les laissai faire ; mais ayant tiré , j'en frappai un à l'épaule. Il tomba du coup , & je crus l'avoir tué. Je m'avançai vers l'autre qui n'avoit pas bougé , même au bruit de mon fusil ; il me parut tout-à-fait effrayé. Je lui pris la main , que je baifai ; alors il se remit un peu , & m'ayant saisi la mienne , il la baifa aussi.

Maleck l'assura de ma part que j'étois un grand voyageur , & que je ne voulois que discourir avec lui. Pour moi , voyant remuer celui

que j'avois tiré, je m'avançai & lui dis, que si je l'avois blessé, il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même; & que je ne l'aurois jamais fait, s'il ne m'eût marqué de la défiance en s'enfuyant, chose que je ne pouvois souffrir: je disois cela afin de faire rester l'autre. Mon homme étoit blessé à l'épaule, mais très-légerement: car la balle étant au bout de sa force, n'avoit pas pénétré dans l'os; & étoit tombé par terre; ainsi bandant la plaie avec mon mouchoir, je lui promis qu'il guériroit bientôt.

Je m'informai de leur pays, de son nom, de l'objet de leur voyage, de leur commerce, des fruits, des oiseaux & des bestiaux du pays.

Comme celui que j'avois blessé souffroit, je m'adressai à l'autre, qui me dit qu'il venoit de Norbone, royaume vaste, bien peuplé dans de certains cantons, qui étoit gouverné par un vieux & bon roi nommé Oniweske. Ce roi, continua-t-il, n'a qu'une fille appelée Stygée, ainsi je crains bien qu'à sa mort le royaume ne passe à un de ses neveux, qui est un prince méchant & débauché. Si cela arrive, sans doute, il nous ruinera, & détruira un beau royaume, qui depuis quinze cens ans est dans la famille d'Oniweske. Comment, lui dis-je, est-ce qu'a-

près sa mort, la fille ou ses enfans ne monteront pas sur le trône? Hélas! dit-il, tout iroit bien, si elle avoit des enfans: & l'état resteroit encore quinze cens ans dans la même famille. Comment pouvez-vous savoir cela, lui demandai-je? Vous pouvez bien dire combien il a duré, mais combien il durera, c'est une chose qu'on ne peut deviner. Pardonnez-moi, dit-il: ce tems même & l'état actuel de notre royaume, ont été prédits à la naissance de notre premier roi, qui étoit de la famille actuellement régnante. Avant que d'être gouvernés par des rois, nous avions un bon & saint vieillard qui vivoit retiré dans une caverne auprès de la mer; tous ceux qui étoient embarrassés, alloient lui demander des conseils. Ce vieillard ayant été fort malade, tout le monde étoit allarmé par la crainte de le perdre. Comme on alloit en foule le voir, il annonça qu'on ne devoit pas craindre, & qu'il ne mourroit qu'à la naissance d'un roi qui régneroit quinze cens ans. Tous ceux qui étoient présens, crurent que la maladie lui avoit dérangé le cerveau; cependant il persista dans ce qu'il avoit dit, & revint de cette maladie.

Quelques années après, un grand nombre de gens étant autour de lui, il leur dit qu'il alloit

les quitter , maintenant que leur roi étoit né ; en même tems il montrait un enfant qu'une pauvre femme portoit dans ses bras. Ce discours surprit tous les assistans , qui ne pouvoient croire que ce pauvre enfant devint un jour roi. Il leur assura que cela étoit arrêté , & que comme il mourroit sûrement le lendemain , s'ils vouloient s'assembler tous , il leur annonceroit ce qui devoit leur arriver par la suite.

Quand ils furent assemblés , la femme & l'enfant étant au milieu d'eux , il leur dit : cet enfant est votre roi , & il sortira de lui une race de rois qui durera quinze cens ans , sous lesquels vous serez heureusement gouvernés. Mais ensuite un habitant femelle de l'air réclamera le royaume ; & elle sera entièrement détruite avec le royaume , à moins qu'un message d'en haut ne vienne avec une couronne dans chaque main , & ne lui procure un mâle de sa propre espèce ; pour lors le royaume subsistera encore pendant quinze cens ans dans sa postérité. Or , continua-t-il , ce tems est prêt à expirer ; & comme il n'est encore venu , & sans doute il ne viendra personne avec ces deux couronnes , la princesse Stygée , malgré tous ses efforts pour succéder à son père , n'espère guères de réussir ; car son cousin Felbamko prétend qu'aucune femme n'ayant encore régné chez nous , il est héritier

de droit, & possédera le royaume. Qu'entendez-vous, lui dis-je, par une habitante de l'air? Oh! dit il, c'est qu'elle vole. Est-ce que tous les gens de votre pays volent, lui demandai-je? Il me semble que vous ne volez pas. Non, dit-il; il n'y a que la princesse Stygée. Comment cela se fait-il, répliquai-je? Le voici, reprit-il. Sa mere étant enceinte, alla un jour se promener dans un bois voisin du palais; & s'étant égarée, elle fut attaqué par un homme qui avoit le graundy, & qui voulut la forcer; mais voyant que ses cris avoient attiré quelques-uns de ses gens à son secours, il la quitta & s'enfuit. Cet accident lui causa une telle frayeur, qu'elle fut très-long-tems sans pouvoir en revenir, & accoucha d'une fille qui a le graundy. Mon ami, lui dis-je, la rencontre que vous avez faite aujourd'hui de moi, sera une source de bonheur pour votre royaume. Retournez à la princesse, & dites au roi & à elle, que je serai près d'eux dans six jours, & que j'établirai sa couronne sur la tête de Stygée.

Cet homme croyant que je badinois, me regarda & ne bougeoit point. Pourquoi donc ne partez-vous pas, lui dis-je? Allez, & pour les bonnes nouvelles que vous porterez à votre princesse, je vous rendrai l'un des hommes le plus

plus distingués de Norbone. Cet homme sourioit toujours, & ne pouvoit se persuader que je parlasse sérieusement. Je lui demandai combien il lui falloit de tems pour retourner au palais ? Trois jours au moins, répondit-il. Allez donc, lui dis-je; faites bien votre message; & je vous promets que vous n'en ferez pas fâché. Alors me voyant parler très sérieusement, il me crut à la fin, & promit de m'obéir ponctuellement. Il n'avoit pas vu comment j'étois venu à l'endroit où il m'avoit rencontré; car avant que de me montrer, j'avois fait entrer mes porteurs & ma chaise dans le bois.

J'appris par la suite qu'il étoit arrivé le 4^e jour au matin, & que passant devant la garde fort échauffé, il avoit eu de la peine à se faire introduire devant le roi à qui il avoit annoncé mon message. Sa majesté ne pouvant le croire, le regarda comme un fol; mais sur ce qu'il protesta qu'il disoit la vérité; que de fort loin j'avois renversé son camarade par terre, & lui avois fait un grand trou dans le dos, en tenant seulement quelque chose à la main qui avoit fait beaucoup de bruit; Oniweske fit venir sa fille, qui ayant entendu le rapport de cet homme, & se sentant disposée à le croire, demanda au roi la permission de retenir cet homme jusqu'au jour indiqué, & d'en prendre

soin ; & que pendant ce tems on fit des préparatifs pour recevoir l'étranger , en cas que le rapport se vérifiât.

Le bruit de mon arrivée & de mon message donna à tout le monde la curiosité de me voir arriver. Je planai pendant un tems considérable au-dessus de la ville , pour être sûr de descendre juste. Le roi & sa fille apprenant que je paroissais , sortirent pour me voir & me recevoir à la descente. Le peuple étoit amassé dans une grande place à côté du palais , & se tenoit par pelotons en différens endroits. Je considérai le lieu où vraisemblablement le roi devoit être , & je dis à mes porteurs de s'y abattre. Je descendis à l'endroit le plus juste & en même tems le plus malheureux que je pouvois trouver ; car je ne me fus pas plutôt levé de ma chaise , que Felbamko fendant la presse , & levant une grosse massue qu'il tenoit à la main , m'auroit certainement assommé , si tirant à l'instant un pistolet de ma ceinture , je ne l'eusse renversé sur la place roide mort ; de sorte que sa massue qui étoit alors au-dessus de ma tête , tomba sans force sur mon épaule.

Je ne savois pas alors qui je venois de tuer. Pour empêcher toute autre entreprise , je tirai un autre pistolet & mon sabre , & demandant à quel endroit de la place étoit le roi , qui

ne favoit pas encore ce qui étoit arrivé , je marchai droit à lui. Sa majesté & sa fille furent au devant de moi , & me firent compliment sur mon arrivée dans leurs états. Je me jettai aux pieds du roi , en lui disant que je lui apportois un message , & que j'espérois qu'il voudroit bien m'excuser, si j'étois entré dans son royaume sans observer la formalité de lui en demander la permission.

Arrivés au palais , le roi fit apporter des rafraichissemens pour moi & pour ma suite ; après quoi on me conduisit dans la salle d'audience.

Le bruit de la mort de Felbamko étoit arrivé au palais avant nous , & que c'étoit moi qui l'avois tué. Toute la cour en fut extrêmement surprise ; ce fut une nouvelle fort agréable pour Stygée.

En entrant dans la salle d'audience , je trouvai le roi assis au plus haut bout contre la muraille ; sa fille étoit à sa droite : on avoit placé un siège exprès pour moi à la gauche , un peu plus haut , avancé vers le milieu de la salle , & on m'y fit asseoir. Il y avoit quantité de courtisans qui assistèrent à cette audience ; & au-dessus de moi étoit une autre place destinée pour un autre , que je fus par la suite être un des chefs de la religion.

Sa majesté me demanda tout haut , pour-
quoi , en mettant le pied dans ses états , j'avois
commencé par répandre le sang , & même celui
d'un de ses plus proches parens ?

Je me levai pour lui répondre ; mais sa
majesté m'ayant ordonné de m'asseoir , je lui
dis qu'il étoit très-certain que ne connoissant
aucune personne de son royaume , on ne pou-
voit pas supposer que j'eusse eu de mauvais
desseins contre qui que ce fût , & sur-tout
contre un parent du souverain entre les mains
de qui je venois me rendre ; que la vérité
étoit , que j'avois cherché à conserver ma pro-
pre vie ; que celui que j'avois tué avoit fêndu
la presse , & s'étoit avancé près de moi avec
une grosse massue pour m'assommer ; & que
voyant la massue déjà sur ma tête , je l'avois
tué dans une telle attitude , que la massue
étoit tombée sur mon épaule , mais sans assez
de force pour me blesser.

Le roi demanda si je disois la vérité. Alors
plusieurs personnes placées au bas bout de la
salle , s'écrièrent que cela étoit vrai ; un en-
tr'autres dit qu'il en avoit été témoin , & que
la chose étoit ainsi. Eh bien donc , dit le roi ,
vous êtes absous. Maintenant , que demandez-
vous de nous ? quel est votre message ?

Grand roi , lui dis-je , c'est un bonheur fin-

gulier pour moi d'avoir été choisi par la providence, pour proposer le mariage de la princesse Stygée votre fille, avec un monarque puissant de vos voisins. J'ai déjà fait d'autres exploits incroyables en sa faveur. Sachez, sire, que je suis né dans les pays du nord; & qu'après avoir essuyé un nombre infini de malheurs & de dangers, je suis enfin arrivé chez le roi Georigetti, dans les états duquel j'ai rétabli la paix, en tuant l'usurpateur Harlokin. J'ai aussi conquis depuis peu le royaume du mont Alkoé pour mon maître; & je viens ici faire à votre fille l'offre de deux couronnes, & de tout ce que mon maître possède avec sa personne en mariage.

Le vieux prêtre se leva alors, & dit : sire; tout va très-bien; mais ce qui m'a toujours embarrassé, c'est la manière dont le messager doit venir; car celui qui doit être chargé de cette commission viendra d'en haut. Or cet homme-ci n'ayant pas le graundy, n'a pas pu venir d'en-haut. Pour tout le reste, je comprends que le prince au nom de qui cette offre est faite, ayant le graundy, est un mâle de la même espèce que la princesse. Je comprends aussi que les deux royaumes qu'il possède sont les deux couronnes dans les mains du messager; mais encore une fois, il doit venir d'en-haut.

Eh bien, dit Stygée, ne l'avez-vous pas vu venir ? Non, répondit-il. Oh ! dit-elle, il est venu dans l'air, & il a plané long tems au-dessus de la ville avant que de descendre. Cela est impossible, dit le vieux prêtre ; car il est aussi uni que nous. En vérité ; révérend, continua-t-elle, je l'ai vu, & toute la cour l'a vu comme moi. Le roi & les nobles ayant attesté la vérité : sire, dit le prêtre, en ce cas tout est accompli ; c'est à votre majesté à faire le reste.

Je ne m'attendois guères à voir ce jour, dit le roi : ainsi, ma fille, comme ce message est destiné pour vous, c'est à vous seule à y répondre. J'avoue encore que cette aventure me passe. Je ne puis concevoir qu'il ait été arrêté dans les décrets de la providence, que la même main qui nous apporte l'accomplissement de ce qui a été prédit depuis si long-tems, ait commencé, sans aucun dessein, par détruire ce qui auroit pu rendre l'état de mariage malheureux pour vous. Stygée déclara alors qu'elle se soumettoit à son sort & à la volonté de son père.

Je restai encore une semaine pour visiter le pays & la mer, que j'appris n'être pas fort éloignée. Je trouvai quantité d'animaux utiles, tant pour porter, que pour la nourriture ;

des oïseaux en abondance ; & du poisson sur la côte de la mer. Les habitans mangeoient de la viande ; ainsi je m'imaginai être revenu parmi des hommes. Je fis toutes les remarques que la briéveté du tems put me permettre ; & ayant pris congé du roi , je m'en retournai.

De retour à la colonie , j'appris que les gens des isles étoient venus , & que ne m'y trouvant pas , ni aucune charge prête , ils s'en étoient allés. Cependant on en avoit retenu deux. J'en fus bien aise , quoique d'ailleurs j'étois fâché qu'ils s'en fussent retournés à vuide.

J'examinai les prisonniers , & leur ayant rendu la liberté , je les engageai à force de bons traitemens à s'établir parmi nous. De la première flotte qui vint ensuite , il n'y eut pas un seul homme qui ne fût à moi , dès le moment qu'elle eut abordé. Quoique je crusse cette circonstance capable de ruiner notre commerce ; elle déterminâ les habitans des isles à faire avec moi l'arrangement qu'on va voir. Les vaisseaux ayant passé une saison entière sur nos côtes , faute de monde pour les remener , les commandans qui voulurent tous s'en retourner , convinrent avec moi qu'il en resteroit un certain nombre en ôtages , jusqu'au retour d'une certaine quantité de mes gens.

que je leur prêteroïis pour reconduire les vaisseaux ; & je fis dire aux Zaps , que , comme il seroit avantageux pour eux & pour nous d'entretenir commerce ensemble , pour empêcher à l'avenir de pareils inconvéniens , j'acheterois leurs vaisseaux , dont je leur payerois la valeur en métaux ; & je consentirois à leur fournir à un prix réglé telle quantité de mes marchandises que je leur enverrois par mes gens. Ces propositions se trouvant de leur goût , le commerce se fit avantageusement & sans peine : & avec le tems nous construisîmes nous-mêmes plusieurs petits vaisseaux , & employâmes beaucoup de nos gens au commerce , ce qui nous procura quantité d'ouvriers de toutes les sortes , dont j'obligeai chacun à prendre trois naturels du pays avec eux , pour leur enseigner leur profession.



C H A P I T R E L.

Discours entre Pierre & Georigetti sur le mariage. Pierre propose Stygée au roi , qui consent à l'épouser. Il raconte ce qu'il a fait à Norbone. Le mariage est terminé. Cérémonie à cette occasion. Pierre va à Norbone, y établit un commerce libre avec le mont Alkoé. Il engage des commerçans à s'établir à Norbone, & fait transporter du bétail au mont Alkoé.

SITÔT que je fus de retour à Saffdoorptswangeanti , j'allai trouver le roi , à qui je racontai tout ce que j'avois fait , & l'établissement que je venois de former. Il me dit que tout son royaume ne suffisoit pas pour payer les services que je lui avois rendus. Je le priai de ne regarder tout cela que comme un devoir que j'avois rempli ; & que si j'avois quelque grace à lui demander , c'étoit de vouloir bien , lui ou ses enfans , prendre soin de ma famille , quand je ne serois plus.

Mon père , répondit le roi , pour ce qui me regarde , je puis bien vous le promettre ; mais je ne fais pas ce qui arrivera après moi ; car je ne me marierai jamais ; non , jamais : la perte de Yaccombourse m'a dégoûté des fem-

mes ; & à moins que les états ne jettent les yeux sur vous pour me succéder, ce à quoi je consentirai volontiers , il y a toute apparence que le royaume sera déchiré en pièces par les divers compétiteurs qui voudront s'en emparer ; car je suis maintenant le dernier de la ligne de Begsurbeck & de toute la famille royale. D'ailleurs , qui peut mieux conserver l'état dans sa splendeur , que celui qui l'a amené au point de perfection où il est maintenant ?

Grand prince, lui dis-je , mon ambition se borne à faire du bien tant que je vivrai , & à élever mes enfans dans les mêmes principes. J'espère que cette façon d'agir pourra leur procurer quelque protection , quand j'aurai fini mes jours. Mais , ajoutai-je , pourquoi votre majesté a-t-elle tant d'aversion pour le mariage ? Par la seule raison qu'elle a perdu une femme qu'elle aimoit , & été trahie d'une autre de qui elle ne devoit jamais attendre autre chose. Jamais attendre autre chose , reprit le roi ! Y a-t-il quelque chose sur la terre qui dût l'attacher plus fortement à moi que mon affection , & tout ce que mon royaume pouvoit lui procurer ? Bagatelles que tout cela , seigneur , lui dis-je. Quoi ! reprit-il , avec un peu de chaleur , que pouvoit elle avoir de plus ? Seigneur , lui répondis-je , l'honneur de

règner sur un grand peuple ; le plaisir de monter sur un trône dont elle vous regardoit comme l'usurpateur à son préjudice ; enfin , la satisfaction de contenter son ambition , passion qui étoit née avec elle , & que votre célibat nourrisoit en elle. Ainsi , que cet exemple vous rende plus clairvoyant sur votre intérêt & celui de votre peuple. Mariez-vous , sire ; affurez à votre peuple un maître , qui après vous le gouverne avec équité ; & sur-tout donnez-vous des héritiers légitimes à qui on ne puisse pas disputer votre couronne. Tasi étoit sans honneur , j'en conviens ; mais il ne faut pas juger par elle de toutes les autres. Croyez moi , prenez une femme légitime ; vous trouverez plus de bonheur dans la possession d'une épouse toute ordinaire , que dans la maîtresse la plus parfaite. Naturellement nous nous laissons tous dominer par l'intérêt : or il ne peut y avoir qu'un seul & même intérêt réel entre le mari & la femme. Si donc votre majesté pouvoit trouver une femme aimable & vertueuse , digne de posséder sa personne & de partager son lit , qui peut être lui apportât un royaume en dot , qui se fît un devoir de partager vos inquiétudes comme votre gloire , ne seroit ce pas un grand bonheur de voir élever sous vos yeux & par vos soins des héritiers propres

à perpétuer votre sang jusqu'à la postérité la plus reculée ? Ne seroit-ce pas , dis-je , une grande consolation pour vous pendant votre vieillesse ?

Véritablement mon père , dit le roi , ce coup-d'œil ne peut manquer de plaire par les couleurs que vous lui donnez ; dans des circonstances telles que vous les représentez , un pareil projet auroit mon approbation. Mais où trouver une femme de ce caractère ? Je crains bien qu'elle n'existe que dans l'imagination.

Sire , lui dis-je , après avoir fait semblant de rêver un moment , que penseriez-vous de la fille d'Oniweske , roi de Norbone ? J'ai oui dire qu'elle est fille unique. Mon père , dit-il , à quel propos me parlez-vous de cette princesse ? A peine savons-nous qu'il existe un état de ce nom ; & jamais il n'y a eu de correspondance entre lui & nous. D'ailleurs , comme vous dites qu'il n'a point d'autre enfant , pouvez-vous supposer qu'elle voulût se marier , & quitter un si beau royaume pour venir demeurer ici ? Mais , sire , repris-je , puisque nous en sommes sur des suppositions ; supposez qu'elle consentît à vous épouser , de l'aveu de son père , voudriez-vous la prendre pour femme ? Mon père , répondit le roi , c'est me faire tort que d'en douter ; il faudroit que

je fusse extravagant. Hé bien , sire , lui dis-je , son père y a consenti & elle aussi ; & si j'eusse osé prendre assez sur moi , ou que j'eusse connu plutôt vos sentimens , je suis sûr qu'elle auroit été d'humeur de venir avec moi , & de se donner à vous. Mais peut-être l'auriez-vous méprisée , & il ne faut pas badiner avec les têtes couronnées. Puisque vous voulez bien donner les mains à ce mariage , je puis vous assurer que sa beauté ne le cède à celle d'aucune femme de votre royaume ; car , sire , j'y ai été , je l'ai vue ; elle est à vous & son royaume aussi , dès que vous la demanderez.

Mon père , me dit le roi , en me regardant sérieusement , depuis que je vous connois , j'ai souvent douté de ma propre existence. La vie me paroît un songe : car si on ne doit juger de l'existence d'un homme , que par ses facultés , les miennes m'ont si souvent trompé , depuis que vous êtes ici , que , comme je me sens incapable de juger de rien avec certitude , il ne s'en faut guères que je ne doute si j'existe réellement. Tout ce que vous venez de m'annoncer est-il possible , mon père ?

Alors je lui racontai ma négociation ; je lui conseillai à tous égards d'accepter cette offre , & d'épouser la princesse sans différer.

Quand j'eus amené le roi au point de me

croire entièrement , il me parut aussi empressé de finir ce mariage , que je l'avois été à le lui proposer. Il fut question alors , si elle viendrait , ou s'il devoit aller la joindre. Je lui répondis qu'il n'étoit point d'usage qu'un souverain quittât son pays pour aller chercher une femme , qu'il devoit envoyer une ambassade à son père pour la demander , & lui faire dire qu'il iroit la recevoir & l'épouser sur les frontières des deux royaumes.

Les ambassadeurs allèrent en faire les propositions , & revinrent après être convenus du tems & du lieu ; de sorte qu'en moins d'un mois je plaçai Stygée sur les trônes de Saffdoorptwangeanti & du mont Alkoé , avec convention expresse que le royaume de Norbone retourneroit à Georigetti après la mort du roi.

Le roi étant arrivé sur les frontières , Stygée qui l'attendoit depuis quelques heures dans le dernier village de l'état de Norbone , s'avança vers sa majesté jusqu'à la lisière des deux royaumes , où l'on avoit tracé une ligne exprès. Là , le roi & Stygée s'étant parlé quelque tems sans témoins , en se tenant par la main chacun de dessus son terrain , le principal ragam alla les joindre , & commença ainsi la cérémonie.

Il demanda d'abord à chacune des parties contractantes, si elles vouloient être unies de corps & d'affection, & si elles s'engageoient à passer ensemble toute leur vie. Chacune ayant répondu tout haut que c'étoit son intention : donnez-m'en donc une marque, leur dit-il ? Aussi-tôt chacune étendant le côté droit de son grandy, & le posant sur le côté gauche de l'autre, ils ne parurent plus qu'un seul corps debout & environné du grandy. Alors le ragam leur ayant fait un discours sur les devoirs du mariage, finit la cérémonie en leur souhaitant la fécondité de Perigène & de Phillella. Sitôt qu'il eut cessé, & que les gripfacks & les voix eurent achevé l'épitalame, les nouveaux époux prirent leur essor, & furent conduits à Brandleguarp au milieu d'un nombre infini des sujets de Georigetti.

Le roi avoit fait faire de grands préparatifs pour la réception de la princesse Stygée. Pendant plusieurs jours on ne vit & entendit que fêtes & réjouissances dans la ville & dans tout le royaume. Sa majesté m'assura ensuite qu'il étoit très-satisfait du choix que j'avois fait de son épouse, sans laquelle il m'avoua qu'il auroit manqué quelque chose à son bonheur, malgré tous les avantages que j'aurois pu lui procurer d'ailleurs.

Ayant formé la résolution de faire encore un voyage à Norbone , le roi & la reine me chargèrent de leurs complimens pour Oniweske. Après m'être acquitté de leur commission , j'établis un commerce libre avec le mont Alkoé ; & apprenant qu'il venoit souvent de petits vaisseaux sur la côte de Norbone , pour tirer du fer & des autres métaux écrus & non façonnés de ce royaume , & qu'ils payoient une partie de leurs cargaisons en ouvrages de métaux mis en œuvre , je donnai ordre d'arrêter quelques-uns de ceux qui viendroient au prochain voyage , & de me les amener. La veille du jour que j'avois fixé pour mon départ , on vint m'avertir qu'on avoit arrêté douze de ces commerçans , & qu'ils étoient en prison le long de la côte. J'avois envie de les voir ; mais considérant que je perdrois plus de tems à les faire amener à Apillo la capitale , où j'étois , qu'il ne m'en faudroit pour les aller trouver & revenir , je résolus de m'y transporter , & de les examiner moi-même.

Ils me dirent qu'ils venoient trafiquer à Norbone avec de petits vaisseaux , pour en emporter des métaux , qu'ils faisoient travailler la plupart chez eux , pour les envoyer ensuite & les disperser dans différentes isles éloignées ;

&c

& qu'ils en vendoient aussi sans être façonnés à certains peuples qui l'emportoient je ne sais où dans de grands navires. Ils m'apprirent encore qu'il y avoit chez eux quantité d'ouvriers occupés à ces sortes d'ouvrages. Je leur demandai si les ouvriers qu'ils avoient, faisoient ces métaux pour leur profit ou pour celui de leurs maîtres. Ils me répondirent que c'étoit pour leurs maîtres, & qu'ils étoient tous esclaves. Et vous autres, leur demandai-je, êtes-vous aussi esclaves ? Ils me dirent que oui, à l'exception d'un qu'ils me montrèrent. J'ordonnai alors que l'on se feroit de lui, & qu'on l'éloignât ; & je leur dis que s'ils vouloient me procurer quelques ouvriers pour s'établir à Norbone & au mont Alkoé, ils seroient libres tous ; qu'on leur assigneroit des terres pour subsister ; qu'on leur accorderoit d'autres grands privilèges ; & que je ne doutois pas qu'ils ne devinssent par la suite les plus riches hommes du pays ; car ils m'apprirent qu'ils connoissoient l'usage de l'argent monnoyé. Je leur demandai quelles autres denrées ils apportoient en échange à Norbone. Ils me dirent que c'étoit des habits pour le petit peuple, qu'ils recevoient eux-mêmes en échange de ceux qui achetoient leur fer, & quelques étoffes plus grossières qui se fabriquoient dans leur

pays. Dans la conversation avec ces onze hommes, j'appris qu'il y en avoit de quatre professions différentes ; ainsi je promis à ceux qui voudroient rester avec moi, la liberté, de bonnes maisons, & d'autres récompenses ; & en renvoyant trois chez eux avec leur vaisseau chargé de marchandises d'une valeur proportionnée à la cargaison qu'ils avoient apportée, je leur ordonnai d'engager autant qu'ils pourroient de leurs compatriotes de différens métiers, pour venir s'établir auprès de moi ; & que s'ils avoient chez eux des grains, des bleds, des racines, des plantes ou des semences, propres aux usages de la vie, ils en apportassent tant qu'ils pourroient, bien certains que cela leur procureroit d'excellens retours. A l'égard des bons ouvriers qui s'établiroient ici, je leur promis qu'on leur fourniroit tous les matériaux, qu'ils travailleroient la première année uniquement pour leur profit, & que dans les années suivantes ils donneroient au roi la dixième partie de leur profit, tous frais faits. Ces propositions leur parurent si avantageuses, que j'eus toutes les peines du monde à en déterminer quelques-uns à s'en retourner avec le vaisseau, dans la crainte où ils étoient de ne pouvoir pas revenir.

Avant que de les quitter, j'assignai aux huit

qui étoient restés , toutes les commodités qui leur étoient nécessaires , & je priai le roi de leur accorder sa protection. Pour le maître du vaisseau , qui étoit alors en prison , je le fis conduire au mont Alkoé , & de-là à Brandleguarp , où après l'avoir traité doucement , & lui avoir donné la liberté , j'en tirai toute l'utilité que je pus.

Le roi m'ayant donné un convoi pour conduire mon prisonnier , & la permission d'emmener autant de bestiaux de toutes les sortes que je voudrois , dans les Etats de Georigetti , je fis mener un grand nombre de brebis fort grosses , & de la plus belle laine du monde , une grande quantité d'animaux à-peu-près semblables à des ânes , mais qui avoient deux cornes droites & les oreilles courtes , qui rendoient du lait en abondance , & quelques truies. Tout ce bétail fut conduit & distribué dans ma nouvelle colonie , où je les fis nourrir jusqu'à ce que j'eusse fait pratiquer auprès des bois à Saffdoorptwangeanti , un enclos propre pour les contenir. J'en fis mener aussi beaucoup sur la montagne noire , en indiquant la manière de les élever ; & au bout de sept ans , nous eûmes auprès de Brandleguarp un petit marché , qui se tenoit deux fois l'année , où le bétail qu'on avoit de trop étoit ferré & con-

servé dans le sel jusqu'au marché suivant ; car j'avois pratiqué quelques années auparavant de grandes salines au mont Alkoé auprès de la mer , où quantité de gens étoient occupés , & qui par succession de tems étoient devenues un objet considérable de commerce.

Nous eûmes alors du fer , du cuivre & de l'argent , dont on fit des espèces qui avoient cours. Les fermes d'auprès des bois fournissoient du beurre & du fromage en aussi grande abondance qu'on y avoit des fruits auparavant. Quantité de familles s'y étoient établies , & il n'y en avoit guères qui n'eût quelque occupation particulière.

Suivant les nouvelles que je recevois de tems en tems des mines , il est inconcevable combien on préparoit de métal par année dans chacune , quoiqu'il n'y eût guères plus que le tiers du monde qu'on y emploie ordinairement ; car l'ambition de ces ouvriers étoit de laisser l'ouvrage d'une bonne semaine en évidence , pour servir d'exemple à ceux qui venoient travailler ; & les inspecteurs m'ont dit que ces gens chantoient & travailloient avec le plus grand plaisir du monde , en se disant entr'eux , comment ils avoient envie de passer les deux semaines suivantes.

CHAPITRE LI.

Pierre, en parcourant ses livres, trouve une bible latine, qu'il entreprend de traduire. Il enseigne les lettres à quelques uns des ragams. Il établit une manufacture de papier. Fait lire la bible aux ragams. Ceux-ci apprennent aux autres à lire & à écrire. Il tient une foire dans les montagnes noires. Réflexion de Pierre sur les habits de ce pays.

TOUT étant disposé de façon à pouvoir se passer de mon secours, & n'ayant plus aucun projet dans la tête, je passai quelque tems avec ma femme; & parcourant un jour mes livres pour m'amuser, je trouvai avec une joie inexprimable une bible latine, que j'avois crue jusqu'alors être en langue portugaise. Il y avoit bien des années que je n'avois vu de latin; mais à force d'attention & d'étude, & par le secours de ma mémoire, je parvins à me rendre cette langue si familière, que je résolus de traduire cette bible en langue swangeantine.

Je priai aussitôt Lasmeel de me servir de copiste, & nous nous mîmes à travailler à cette traduction.

Nous commençâmes par la création du monde jusqu'au déluge ; nous continuâmes jusqu'à la captivité des Juifs en Egypte , & à leur délivrance par Moysé. Nous passâmes les généalogies & toutes les cérémonies & les loix des Juifs , à l'exception des dix commandemens. Je traduisis les livres de Samuel & des rois jusqu'à la captivité de Babylone. Ensuite je travaillai les endroits des prophètes qui ont rapport au Messie, les psaumes , le livre de Job & les proverbes , & je me hâtai d'arriver au nouveau testament. Alors songeant qu'il n'y avoit que Lasméel & moi qui fussions lire , & que notre traduction mourroit avec nous , je choisis six des plus jeunes ragams , & deux anciens pour leur apprendre à lire ; & en moins d'un an je les mis tous en état de lire parfaitement l'écriture de Lasméel & la mienne.

J'instruisois ces ragams dans mes momens perdus , à mesure que j'avançois ma traduction ; mais trouvant que mon papier tiroit à sa fin , & ayant eu une grande quantité de linge grossier & une espèce de toile des îles en retour de nos métaux , j'élevai une manufacture de papier ; & faisant bouillir de la gomme d'arbres , que je mêlai & battis avec mes chiffons dans des mortiers de fer , je fis du papier qui

pouvoit assez bien supporter l'encre ; mais je ne pus rien trouver pour faire de l'encre , quoique j'envoyasse dans tous les pays chercher de toutes les sortes d'herbes & de fruits dont on ne se sert pas communément. Enfin , à force d'essais , je trouvai une herbe avec sa fleur , qui , en la prenant si-tôt que la fleur est desséchée & la faisant bouillir , devoit bleue. Je la fis recuire encore plus dans une chaudiere de cuivre , jusqu'à ce qu'elle fût tout-a-fait sèche & brûlée au fond ; pour lors elle fit assez bien mon affaire , & je m'en tins à cette sorte d'encre , comme la meilleure que mes expériences eussent pu me donner.

Quand mes ragams furent en état d'écrire ; j'en chargeai six de copier ce que Lasméel avoit fini , & les deux autres d'enseigner leurs frères. En moins de deux ans , avec une application constante , nous finîmes notre traduction , & nous eûmes deux belles copies très-bien écrites & fort lisibles.

J'ordonnai ensuite aux ragams d'en lire tous les jours une petite portion au peuple dans le temple. La nouveauté de cette histoire leur en inspira tant de goût , qu'après leur en avoir fait de fréquentes expositions , j'enseignai aux ragams à en faire au peuple de semblables , & pour lors ils commencèrent à s'appliquer sérieusement à la religion.

N iv.

Mes ragams copistes furent fort fiers de savoir lire & écrire. Le commerce & les arts, qui prenoient de jour en jour de l'accroissement, mirent bientôt chacun dans le cas d'avoir besoin de la même connoissance. Ainsi ils gagnèrent beaucoup à instruire tous ceux qui s'adresoient à eux. Ce progrès dans l'écriture donna nécessairement les moyens de subsister à différentes personnes qui voyageoient à Norbone, & qui y achetant des plumes, les revendoient aux Swangeantins à un prix exorbitant, jusqu'à ce que les Norbonois en ayant entendu parler, les apportèrent eux-mêmes aux pied de la montagne, où les Swangeantins les alloient acheter, ainsi que beaucoup d'autres denrées qu'un pays fournit, tandis que l'autre en manque, & surtout des marchandises de fer de presque toutes les sortes. Car les Norbonois trouvant à monter & à descendre une grande difficulté, qui n'en étoit point une pour les Swangeantins avec leurs grandis, il se forma sur le penchant du mont Alkoé, du côté des montagnes noires, un marché perpétuel, qui peu à peu devint un comptoir général pour tous les trois royaumes.

J'ai souvent réfléchi en moi-même, & je ne pouvois m'empêcher d'être surpris, qu'un peuple aussi ingénieux & aussi adroit que les Swan-

geantins m'ont paru depuis, & qui, jusqu'à mon arrivée dans le pays, n'avoit autre chose que la simple nourriture & un trou pour se coucher, dans un pays tout de roche, se soit trouvé au bout de dix ans pourvu non-seulement des commodités de la vie, mais même de ce qui en fait l'agrément, & qu'il en soit devenu si passionné, qu'il perdrait plus volontiers la vie, que de se voir réduit dans l'état où je l'avois trouvé en arrivant. Je ne pouvois me livrer à ces réflexions, sans reconnoître la bonté de la providence qui fait supporter à une partie du genre humain la privation de certaines choses dont les autres ne peuvent pas se passer; & j'en ai tiré un bon argument pour me soumettre aux vérités bien constatées, quoiqu'au-dessus de ma compréhension. Car, me disois-je, si en arrivant chez ces peuples, j'avois assuré qu'un jour ces choses se trouveroient établies, ou que quand elles seroient faites, elles pourroient être de quelque utilité à ce peuple, la singularité d'une pareille promesse m'auroit fait passer dans leur esprit pour un imposteur ou pour un fol, quoiqu'à présent cette vérité leur paroisse très-claire. En étendant peu à peu la sphère de leurs idées, & leur montrant la dépendance d'une chose d'avec une autre, je les ai changés tellement, que quiconque leur diroit mainte-

nant que ces choses font inutiles , en seroit encore plus mal regardé. Cependant , privés de toutes les commodités des arts , ce peuple si nombreux n'a-t-il pas toujours bien vécu sous la protection de la providence ? Examinons-le d'abord dénué de toutes sortes de nourriture , à moins qu'il n'allât s'en fournir à une distance considérable ; le secours du grandy l'aïdoit & ne faisoit de cette distance , qu'un pas , pour ainsi dire. S'il étoit forcé d'habiter dans des rochers , faute de moyens pour se procurer d'autres demeures , & parce qu'il manquoit d'outils , soit pour couper du bois pour bâtir , soit pour creuser la terre , & pour préparer des matériaux ; ces gens avoient une liqueur capable de dissoudre le rocher , pour y former des habitations. S'ils manquoient de poissons & de bêtes , soit à manger , soit pour porter des fardeaux , ils avoient des fruits qui supplétoient aux uns & aux autres , qui avoient le même goût , & qui étoient aussi bons pour la santé , sans être obligés de répandre le sang. Leurs fruits étoient dangereux jusqu'à ce qu'ils eussent fermentés à une chaleur bouillante ; & ils n'avoient ni soleil ni feu ; ni aucuns moyens pour en faire , ni pour l'entretenir ; mais ils avoient des fontaines d'eau chaude toujours bouillante , & qui ne leur coûtoient aucun soin. Ils n'a-

voient point de peaux de bêtes , qui font les premiers habillemens , ni aucune couverture qui pût les garantir des rigueurs de l'air ; mais ils étoient nés avec le grandy ; cet habillement naturel étant assez épais & garni de vaisseaux pleins de sang , défendoit leur chair de toutes les injures de l'air : il formoit de plus à leur corps une couverture fort douce , chaude & très-belle. Ils vivoient la plupart dans un rocher obscur , ou les changemens des saisons faisoient moins de différence par rapport à la lumière , que dans les autres pays ; mais , soit par habitude ou par un effet de leur conformation , une lumière plus grande que celle que leur fournissoient les vers luisans , leur auroit blessé les yeux. Ainsi , dans les endroits où on ne peut avoir guère de commodités , la providence restreint les desirs , de sorte qu'on est content de ce que l'on a ; & lorsque les besoins sont apparens , nous voyons , par l'exemple de ce peuple , combien la providence a soin d'y suppléer ; car on ne trouve ni grandys , ni vers luisans , ni sources bouillantes dans les lieux où l'on peut suppléer à ces besoins par d'autres moyens.

Au milieu de mes réflexions , j'avois souvent pensé qu'en voyageant sur le sommet de la mon-

tagne noire au nord de Brandleguarp pendant le tems le plus éclairé, j'aurois pu voir le soleil ; ces montagnes étoient si hautes , que notre tems le plus clair ne faisoit qu'un petit crépuscule sur leur sommet , au-dessus duquel je n'ai jamais aperçu assez de clarté pour éclipser toutes les étoiles ; & on y voit toujours les mêmes, quoiqu'en des positions différentes.

CHAPITRE LII.

Les enfans de Pierre sont pourvus. Mort de Youwarky. Comment le roi & la reine passent leur vie. Il prend à Pierre une grande mélancolie. Il veut aller faire un tour en Angleterre, & en imagine les moyens. Il est emporté au-dessus des mers.

IL y avoit alors dix ans que j'étois à Brandleguarp ; le roi avoit pourvu tous mes enfans , à l'exception de Richard , en leur distribuant les emplois auxquels ils étoient propres. Ceux qui avoient voulu se marier , avoient trouvé les meilleurs partis du pays ; ainsi je pouvois maintenant me tranquilliser ; je voyois avec plaisir prospérer tout ce que j'avois entrepris ; & il n'y avoit personne dans toute l'étendue des

trois royaumes qui n'eût beaucoup d'amitié pour moi. Mais dans la onzième ou douzième année de mon séjour, ma femme tomba dans une maladie de langueur qui l'emporta au bout de deux ans. Ce fut la première affliction véritable que j'eusse éprouvée depuis bien des années : le chagrin que j'en ressentis, altéra tellement ma santé, que je n'étois plus propre à rien : la seule idée d'affaires me devint insupportable.

Le roi avoit eu trois fils & une fille ; & il me disoit souvent que je devois les regarder comme mes enfans. Le vieux Oniweske étoit mort, & le roi avec la reine partageoient également leur demeure entre Brandleguarp & Apfillo. Mais il faisoit bâtir un palais dans ma nouvelle colonie qui étoit devenue une grande ville. & que j'avois nommée Stygena du nom de la reine ; & ce nouveau palais étoit destiné pour être le séjour de la cour pendant trois mois de l'année, d'autant plus qu'il étoit situé précisément au milieu du chemin de ses deux autres résidences. Sa majesté avoit pris cette méthode à ma sollicitation. Après la mort d'Oniweske, il y étoit allé la première fois un peu à contre-cœur ; mais ayant senti qu'il étoit de son intérêt de le faire, & que ce moyen lui gagneroit de plus en plus l'amour & l'estime de ses sujets, il en contracta

l'habitude avec tant de plaisir, qu'il n'avoit plus besoin d'être excité pour y aller.

J'avois espéré en vain que le tems dissiperoit le chagrin que m'avoit causé la mort de ma femme ; il prenoit sur moi de jour en jour ; & quoiqu'aussi considéré que jamais à la cour, je ne pouvois plus souffrir qu'on me demandât mon avis sur rien. Tout le monde étoit surpris aussi-bien que moi de ce changement ; & l'on ne pouvoit concevoir que sans aucune altération visible dans ma santé, mon esprit, de vif & entreprenant qu'il étoit auparavant, fût devenu en si peu de tems mélancolique & indolent.

Le désir de retourner dans mon pays natal que je n'avois jamais perdu de vue, augmentoit toujours, sur-tout depuis la mort de ma femme, & j'avois formé différens projets pour y aller. D'abord j'avois eu le dessein d'y aller d'île en île ; & comme j'avois tant de petits vaisseaux à mes ordres, de me rendre dans le grand Océan, afin de tenter la fortune de ce côté. Après y avoir bien réfléchi, je trouvai que mes vaisseaux ne pourroient aller que jusqu'aux îles de Zap, à cause de la quantité de rochers & de bancs de sable qui s'opposeroient à mon passage, à moins que je ne voulusse traverser par terre le pays de Zap, ce que je craignois

d'entreprendre après tout ce qu'on m'en avoit dit. Ensuite je projettai de partir de la côte de Norbone; mais je n'aurois pu le faire que dans un des vaisseaux étrangers; & comme ils venoient tous d'un pays tout-à-fait différent de la route qu'il faudroit tenir, il étoit vraisemblable que, ne connoissant pas le chemin & n'ayant point de compas, nous péririons dans le voyage. Plus j'acquérois de lumières sur la situation de Doorpswangeanti, plus j'avois lieu de conjecturer que le continent le plus proche de nous devoit être la côte la plus méridionale de l'amérique; ce n'étoit pourtant qu'une conjecture. A la fin me sentant mal à mon aise & toujours plus tyrannisé par mes propres pensées, songeant d'ailleurs que j'étois accoutumé au vol & que je l'aimois, je résolus de faire une route de quelques jours; de quelque côté que mes porteurs me conduisissent, j'espérois d'aborder sûrement à quelque terre; d'où le pis aller seroit de m'en revenir. Pour cet effet j'allai voir si ma chaise, ma machine & mes cordes dont je ne m'étois pas servi depuis plusieurs années, étoient en bon état; je trouvai le tout si caduc, que je n'osai pas m'y risquer. Ce contre-tems me fit différer encore mon voyage. Mais mon projet ne me sortant pas de l'idée, je cherchai

dans ma tête quelqu'autre moyen de l'effectuer. J'imaginai les perches auxquelles vous m'avez trouvé attaché, quand vous m'avez tiré de la mer. Ce sont des espèces de roseaux creux dont les Swangeantins font leurs piques, & qui sont extrêmement forts & élastiques. En les entrelaçant avec de petites cordes, je m'en fis un siège beaucoup plus léger que ma chaise; & c'étoit sur ces roseaux que j'étois soutenu, quand vous vîntes me sauver. J'avois pris des porteurs du mont Alkoé, parce que je favois que je devois passer à des pays beaucoup plus éclairés. Je sens maintenant que, si je n'étois pas tombé, & que nous eussions pu nous soutenir, il auroit fallu bientôt prendre terre; car nous étions allés trop loin pour pouvoir retourner sans trouver un lieu de repos. Je ne fais ce que feront devenus mes porteurs; je crains bien qu'ils ne soient tombés aussi, s'ils ont entrepris de retourner chez eux; car je les avois entendu se plaindre tout le jour & la nuit d'auparavant, & ils avoient été obligés de se relayer souvent. Si vous jugez à propos de continuer plus loin mon histoire, vous pourrez le faire aussi-bien que moi.

Fin des Hommes Volans.

LES

LES
AVENTURES
DU
VOYAGEUR AÉRIEN;
HISTOIRE ESPAGNOLE.

Tome I I.

O

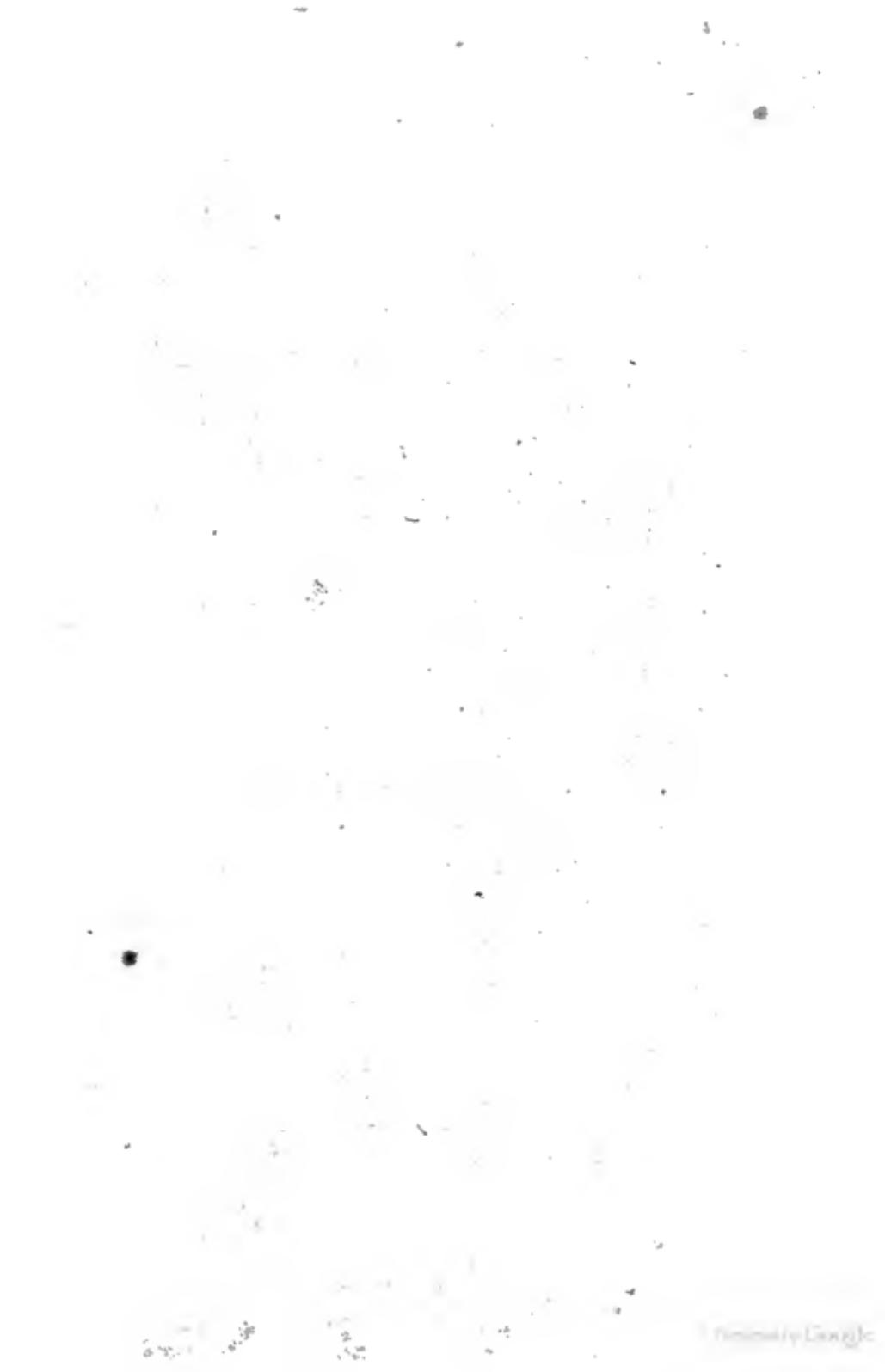


LES
AVENTURES
DU
VOYAGEUR AÉRIEN.

SUR la fin du dernier printems, dom Alarif, colonel du régiment des Algarves, alla voir dom Juan Gazul, duc & gouverneur de la ville de Burgos, située à l'extrémité des Asturies, au pied des montagnes. Il y fut reçu comme un homme de son rang, & comme un parent que l'on souhaitoit de voir depuis assez long-tems. Après un léger dîner, dom Gazul, connoissant l'inclination de son cousin, lui proposa une partie de chasse, qu'il accepta avec joie. Outre que le gouverneur aimoit fort ce divertissement, il étoit bien aise d'éprouver s'il étoit vrai que son parent fût aussi habile à cet exercice, que l'on avoit voulu le lui

persuader. Il eut bientôt lieu d'en être satisfait ; car dom Alarif , en fort peu de tems , fit un si terrible carnage de lièvres , lapins & perdrix , qu'il fallut avoir un fourgon pour les emporter , attendu que leurs domestiques n'y pouvoient suffire. Dom Alarif , non content d'avoir dépeuplé , pour ainsi dire , toute la campagne , pria son cousin de le suivre sur une montagne voisine , où il espéroit signaler son adresse contre quelques bêtes fauves. Dès qu'ils furent arrivés sur la cime de la montagne , ils ne purent s'empêcher de promener leurs regards sur les objets d'alentour. Ils considérèrent avec admiration la vaste étendue de l'Espagne , couronnée d'un nombre presque infini de villes superbes , de châteaux magnifiques , & de maisons de plaisance si agréables , que l'art & la nature sembloient se disputer le prix de la beauté : ils ne pouvoient se laisser de contempler de tous côtés de vastes campagnes , si parsemées de fleurs de différentes couleurs , & si vives dans cette saison , qu'elles paroissent plutôt de loin des champs semés de perles , de rubis & d'émeraudes , que de simples campagnes.

Une grosse nuée noire , mêlée de quelques nuances rouges , qui venoit du côté du nord directement à eux , les détourna de ces





*Au nom de Dieu braves Cavaliers, daignés me
laisser un peu de tems pour reprendre haleine.*

C. P. Neuberger inv.

J. G. Schmitt del.



agréables contemplations, & leur donna différentes pensées sur les causes d'un pareil phénomène, dans un tems où l'air paroissoit pur & serein par-tout ailleurs. Ce qui augmenta leur surprise, fut que cette nuée, presque au niveau de la montagne, sembloit s'apprêter à les envelopper. Dom Alarif, dans le dessein de la dissiper, voulut tirer un coup de fusil au travers; mais son cousin l'en empêcha, & se contenta de se retirer du chemin qu'elle tenoit. A peine fut-elle sur le haut de la montagne, qu'elle s'ouvrit avec un bruit semblable à celui du tonnerre, qui fut suivi de plusieurs éclats, semblables à celui d'une fusée qui crève dans les airs. En même tems on vit tomber de cette même nuée un grand homme en robe noire, avec une toque doctorale sur sa tête. Nos deux chasseurs voyant le phénomène dissipé, s'approchèrent de cet homme, qui paroissoit un peu étourdi de sa chute, & lui demandèrent civilement son nom, & comment il avoit été apporté si miraculeusement dans ce lieu. Au nom de dieu, braves cavaliers, leur dit-il d'une voix foible, daignez me laisser un peu de tems pour reprendre haleine, & me délasser des fatigues du long & pénible voyage que je viens de faire. J'aurai dans la suite de quoi contenter votre curiosité. Nos

deux chasseurs voyant sa foiblesse, lui laissèrent le tems de se reposer, & ordonnèrent à deux de leurs domestiques de prendre soin de lui, & de l'amener au château aussi-tôt qu'il seroit en état de marcher, & continuèrent leur chasse. Mais, soit que le bruit qu'avoit fait la nuée en s'ouvrant eût effarouché le gibier, ou qu'occupés de ce qu'ils venoient de voir, ils eussent moins d'ardeur pour la chasse, ils ne rencontrèrent aucunes bêtes fauves qui méritassent leur attention. Enfin, après plusieurs détours, pour adoucir la pente de la montagne, ils arrivèrent bien fatigués au château, où ils se reposèrent, en attendant des nouvelles du grand homme tombé de la nuée.

A peine avoit-il joui de quelques heures de repos, qu'on vint les avertir de l'arrivée d'un grand homme inconnu, accompagné de deux de leurs domestiques. Ils allèrent au-devant de lui jusqu'à la porte du château, & le reçurent avec toutes les civilités possibles. Il y répondit avec une vivacité & une présence d'esprit qui les charma, & leur donna une haute estime de sa personne. Dom Alarif le présenta à sa cousine & à ses deux filles, qui le reçurent fort gracieusement, avec les complimens généraux, dont on use avec les personnes que l'on voit pour la première fois. L'aînée des

filles de dom Gazul , nommée Agathe , pouvoit passer pour une des plus rares beautés de toute l'Espagne ; la cadette , quoique fort belle , n'avoit cependant pas un air si majestueux , ni en même tems si doux que l'autre. Notre voyageur aérien , qui s'apperçut d'abord de cette différence , leur répondit le plus obligeamment qu'il put ; car la vue d'Agathe lui rappelant certains traits qu'il avoit vus , lui caufoit des agitations , dont il ne démêloit pas bien lui-même la cause. On lui fit ensuite plusieurs questions différentes , auxquelles il satisfit , au grand contentement de toute l'assemblée.

Cependant l'heure du souper étant venue , on vint avertir M. le gouverneur , & toute l'assemblée , de se mettre à table ; chacun prit sa place , & madame Gazul voulut avoir auprès d'elle celui que l'on ne connoissoit encore que sous le nom du grand homme noir , afin d'être plus à portée de lui servir ce qu'il souhaiteroit. Pendant le repas , on ne parla que de choses agréables & propres à divertir la compagnie : après le souper , qui n'est pas ordinairement fort prolix chez les Espagnols , on descendit au jardin , rempli des plus belles fleurs , & garni tout à l'entour de berceaux de charmille , d'orangers , de citronniers & de

grenadiers , qui menent par plusieurs chemins à quatre falles de verdure , qui font aux quatre angles du jardin. Ces falles font garnies de tables de marbre de différentes figures , avec des bancs de même espèce. Après quelques tours de promenade , on choisit une des quatre falles pour prendre le frais sans se fatiguer. Ce fut alors que dom Gazul dit à son nouvel hôte, vous nous avez promis, seigneur, que vous nous apprendriez quelques particularités de votre vie ; je ne crois pas que vous le puissiez faire en meilleure compagnie. J'attendois l'honneur de vos ordres, seigneur, répondit le nouvel hôte, pour m'acquitter de la promesse que je vous ai faite ; mais je vous supplie par avance, & toute l'honorable compagnie ; de me pardonner le récit d'une infinité de choses, qui ne feront sans doute pas dignes de votre attention.

Histoire du Voyageur Aérien.

JE suis originaire du pays où le vent trouve des vendeurs & des acheteurs, & où l'on peut faire deux cens lieues en douze heures sans s'incommoder. Pour le secret de ma naissance, je vous prie de m'en laisser le dépôt-

taire, jusqu'à ce que l'occasion se présente de la découvrir nécessairement. J'ai employé toute ma jeunesse à l'étude des belles-lettres & de la philosophie; j'ai aussi appris le droit, tant naturel que romain; j'ai voulu encore m'instruire dans la théologie & la médecine: enfin, mes dernières études ont été les exercices de la noblesse, & les mathématiques où j'ai fait d'autant plus de progrès, que je les aimois naturellement. Mais n'étant pas content de ce que j'avois appris dans mon pays, quoiqu'on m'eût donné tout ce qu'il y avoit de meilleurs maîtres, je résolus de parcourir tous les pays de l'Europe, où je croyois pouvoir trouver des savans plus éclairés que dans ma patrie, je visitai tous les pays du nord, & m'arrêtai principalement en Allemagne, où je trouvai certainement de quoi satisfaire ma curiosité sur plusieurs points d'érudition. De-là je passai en Hollande, puis en Angleterre, où je ne demurai qu'autant de tems qu'il en falloit pour apprendre la langue de chacun de ces pays. Je m'embarquai de-la pour la France, où je fis un plus long séjour que dans aucun des endroits précédens. La franchise & la politesse des François de l'un & de l'autre sexe, m'amuserent agréablement, tant que je demurai à Paris. Cette grande & superbe ville

présente tant de raretés aux étrangers qu'ils y viennent de toutes les parties du monde ; que quand ils y sont une fois entrés , ils ne peuvent se résoudre à en sortir. Cependant la raison m'en arracha , ou plutôt transporta mon corps par-dessus les Pyrénées , sans pouvoir arracher mon âme de Paris : c'est-à-dire , interrompit Agathe , que vous avez pris de l'amour pour quelque belle Parisienne. Cet endroit de votre histoire est trop intéressant pour le passer sous silence , & je suis persuadée que le récit en fera plaisir à toute la compagnie. J'obéis avec respect à vos ordres , madame , répondit notre voyageur ; mais je crains bien que cette histoire ne vous divertisse pas tant que je le souhaiterois.

Histoire de la belle Liriane.

J'AI toujours été persuadé que , pour voyager agréablement parmi le monde , il falloit s'accommoder aux mœurs , coutumes & religion des pays où l'on se trouve. C'est ce que j'ai pratiqué exactement jusqu'à ce jour , & dont je me suis bien trouvé. J'assistois donc un jour de fête de paroisse à l'office qui se célébroit à

Saint-Eustache, fameuse paroisse de Paris, dont j'étois habitant. L'office étoit à peine commencé, que je vis une fille ou plutôt une déesse habillée en quêteuse, qui me présenta une bourse ouverte pour recevoir mes charités. Je fus d'abord si ébloui de l'éclat de ses charmes, que je restai quelque tems immobile, sans songer à ce qu'elle me demandoit : à mon air & à mon équipage, elle jugea que mon aumône devoit être considérable, ce qui lui fit redoubler ses instances. Alors, comme revenu d'un évanouissement, je mis la main à la poche, & lui donnai deux louis d'or ; à cet aspect, elle me fit une révérence si gracieuse, qu'elle acheva de triompher de toute ma liberté. Je la suivis des yeux tant que je pus, & lui trouvai une taille si avantageuse, & des manières si engageantes, que dès-lors je pris la résolution de l'aimer toute ma vie.

Comme le service étoit long, & qu'elle faisoit le tour de l'église, conduite par un jeune homme, qui paroissoit être son frère, je quittai ma première place, pour en prendre une dans l'autre côté de l'église, par où elle devoit bientôt passer. Si-tôt que je l'aperçus de loin, pour ne pas tomber dans la même incivilité que la première fois, je tins mon offrande toute prête à lui présenter, dès qu'elle m'offri-

roit sa bourse. Je la considérais avec tant d'attention, qu'il lui eût été impossible de ne pas s'apercevoir qu'elle m'inspiroit d'autres sentimens que ceux de la dévotion; aussi elle me reconnut d'abord pour celui qui lui avoit fait le plus riche présent de toute l'assemblée; & ne jugeant pas à propos de me présenter sa bourse une seconde fois, elle passoit outre, après m'avoir fait une profonde révérence. Alors, pour l'arrêter, je lui dis, mademoiselle, vous passez bien vite; est-ce le présent, ou celui qui le fait, qui a le malheur de vous déplaire? Ni l'un ni l'autre, monsieur, me répondit-elle avec sa grace ordinaire; mais je ne crois pas devoir abuser de votre générosité. Si vous saviez, lui dis-je, en mettant encore deux louis dans sa bourse, combien vous m'obligez en recevant ces petites offrandes, vous pourriez peut-être consentir à en recevoir de plus dignes de vous. Elle rougit à ces mots, & continua sa quête, après m'avoir payé d'une révérence si charmante, que j'aurois volontiers redoublé mes libéralités, si elle eût voulu recommencer.

Dès que je l'eus perdue de vue, je quittai encore cette place pour l'aller attendre au bas de l'église où elle devoit finir sa quête. Mais comme il lui restoit encore beaucoup de chemin à faire,

l'office finit avant qu'elle eût achevé. Tout ce que je pus faire en cette occasion , fut de charger un valet-de-chambre , françois de nation , de la suivre , & de me rapporter exactement , & son nom & le lieu de sa demeure. Desplanes , c'est le nom de ce domestique , s'acquitta de sa commission en habile homme , & me dit à son retour tout ce que je désirois savoir. Il m'apprit que cette incomparable beauté se nommoit Liriane , seul reste d'une illustre famille , mais peu avanagée des biens de la fortune , à cause des grandes dépenses que son père avoit faites au service de sa majesté très-chrétieune ; qu'elle vivoit avec sa mère , déjà fort âgée , dans la seule maison qui lui restoit du naufrage de tous ses biens ; qu'elle ne sortoit qu'avec sa mère dont elle faisoit toute la joie , & qu'enfin elle se destinoit à passer ses jours dans un couvent fort austère , aussi-tôt que sa mère auroit quitté cette demeure mortelle , pour passer au séjour de la gloire & de l'éternité. Si la découverte de la naissance & de la demeure de la belle Liriane me donna beaucoup de joie , sa résolution de se faire religieuse m'affligea au dernier point. Cependant je me mis dans la tête que le désordre de ses affaires , & le peu d'espérance de pouvoir conserver dans le monde l'éclat du rang qu'y avoient tenu ses ancêtres pouvoient

être les motifs de cette cruelle résolution, & qu'un parti considérable pourroit lui faire changer de sentiment.

Dans cette pensée je ne songeai plus qu'à trouver les moyens de m'introduire dans la maison de Liriane. La chose étoit d'une difficulté presque insurmontable, vu la vie solitaire qu'elle menoit & le peu de monde qu'elle voyoit. Car outre son petit cousin que j'avois pris d'abord pour son frère, & quelques proches parentes qu'elle avoit, personne n'avoit entrée chez elle. Je passois & repassois cent fois chaque jour par devant sa porte, pour tâcher de la voir & d'en être vû. Mais inutilement, elle ne paroïssoit jamais aux fenêtres ni sur ses balcons. Elle n'avoit qu'une seule fille de chambre qui lui tenoit lieu de tous domestiques & qu'elle aimoit beaucoup. Enfin je désespérois presque de pouvoir trouver quelque accès auprès d'elle, lorsque la fortune me favorisa plus que je n'aurois jamais osé l'espérer. Un certain jour de grand matin sa mère étoit sortie sans en rien dire à sa fille qui reposoit, & étoit allée à saint-Eustache pour y faire dire des messes pour le repos de l'ame de son défunt mari, dont le souvenir lui étoit encore très-cher. Sa ferveur la fit rester plus long-tems à l'église, que son grand âge le permettoit, & après

avoir entendu plusieurs messes à genoux , comme elle se préparoit à se retirer chez elle , une sueur froide s'empara de tout son corps , ses yeux se troublèrent , & elle tomba dans un évanouissement qui fit craindre pour sa vie. J'avois entendu la dernière messe où elle avoit assisté : & dès que je m'aperçus de son évanouissement , je m'en approchai avec empressement , & lui frottai le nez & les tempes , d'eau de la reine de Hongrie. Mais voyant que son mal étoit trop grand pour céder à ces foibles remèdes , j'ordonnai à mes domestiques de l'enlever le plus doucement qu'ils pourroient & de me suivre , ce qui fut exécuté ponctuellement. Nous arrivâmes peu de tems après à son logis où ayant frappé en maître , la fille de chambre à demi habillée mit la tête à la fenêtre pour voir qui pouvoit ainsi troubler leur repos. Elle ignoroit la sortie de son ancienne maîtresse , & fut fort surprise de la voir à sa porte entre les bras de quatre hommes inconnus & dans une posture qui lui faisoit douter si elle étoit morte ou en vie. Elle en avertit sa jeune maîtresse , qui s'étant couverte à la hâte d'une robe de chambre , vint nous ouvrir la porte. Je fis porter la malade dans son appartement & dans son lit. Liriane qui ignoroit ce qui s'étoit passé , ne savoit si elle devoit nous prendre , ou comme

les assassins, ou comme les protecteurs de sa mère ; pour la tirer de cet embarras, je lui contai la chose en peu de mots, & lui dis que j'avois beaucoup d'obligation à mon étoile, qui m'ayant conduit à saint-Eustache m'avoit procuré l'occasion de lui rendre ce petit service, & le plaisir de voir la plus aimable personne du monde. Elle ne put s'empêcher de me marquer sa reconnoissance pour les bons services que j'avois rendus à sa mère. Je crus devoir profiter de cette occasion pour lui déclarer mon amour, & les desseins que j'avois formés de la rendre heureuse pour toute sa vie. Mais elle me dit qu'ayant résolu de se faire religieuse, elle mé prioit instamment de ne point venir troubler par ma présence de si saintes résolutions, attendu qu'elle voyoit à toutes mes démarches que j'avois d'autres desseins que ceux que le ciel lui inspiroit. Je lui jurai que mes intentions étoient aussi pures que l'astre qui nous éclaire, & combattis ses pieuses inspirations avec toute la force & l'éloquence dont l'amour me rendoit capable. Mais cette tentative fut inutile pour moi ; sa mère se réveillant alors avec un grand soupir, appella sa fille pour savoir où elle étoit ; car elle se croyoit encore au pied de l'autel. Liriane eut bien de la peine à la détromper, & ce ne fut qu'après lui avoir ra-

conté

conté tout ce qui lui étoit arrivé qu'elle reconnut son erreur, & me marqua combien elle étoit sensible aux services que je lui avois rendus si à propos. Alors voyant bien qu'elles avoient besoin de tranquillité je pris congé d'elles après plusieurs offres de services, & demandai à la mère la permission de m'informer de tems en tems de sa santé. Mais elle me dit, que son mal n'étant qu'une légère indisposition qui n'auroit aucune suite, elle me supplioit de m'épargner des peines inutiles.

Je sortis de cette maison encore plus amoureux que je n'étois sorti peu de jours auparavant de saint-Eustache. En effet Liriane sans parure m'avoit paru mille fois plus charmante qu'elle n'avoit fait auparavant avec tous les avantages des ajustemens. La fraîcheur de son teint, la vivacité de ses yeux, la majesté de sa taille en cet état négligé, l'emportoient infiniment sur tout ce que l'artifice peut ajouter à la beauté. Enfin ne pouvant plus vivre sans elle je fis mouvoir tous les ressorts de mon imagination pour tâcher de m'insinuer auprès d'elle. Son petit cousin dont j'avois pratiqué la connoissance m'honoroit souvent de ses visites, & je sus si bien le mettre dans mes intérêts qu'il ne négligeoit aucune occasion pour me servir auprès de sa cousine; quoiqu'elle eût quelque plaisir

à l'entendre, elle lui défendoit cependant de lui parler de moi; mais il le faisoit avec tant d'adresse qu'elle fut obligée de lui laisser le champ libre. Mon valet de chambre de son côté, ayant gagné les bonnes grâces de la suivante de Liriane, secondoit admirablement bien par le moyen de cette fille les bonnes intentions du petit cousin. Enfin je commençois à concevoir quelque espérance, lorsque la fortune changea tout d'un coup, & me rendit le plus malheureux de tous les hommes.

La beauté de Liriane commençoit à faire beaucoup de bruit dans Paris; quand elle alloit à la messe ou à vêpres toute la belle jeunesse la suivoit comme autant d'esclaves de ses charmes. Les plus apparens s'estimoient fort heureux quand elle avoit daigné tourner ses regards sur eux. Le bruit de tant d'appas se repandit bientôt parmi les courtisans, & il n'y en avoit pas un qui ne souhaitât d'être l'heureux conquérant d'une si précieuse toison. On parla même au roi de la faire venir à la cour dont elle feroit le plus rare ornement; mais le roi qui veut laisser les inclinations libres ne voulut lui imposer aucunes loix sur cela.

Cependant un vieux courtisan tout cou-

vert de la neige de ses cheveux blancs, mais le cœur embrasé d'un feu qu'il ne pouvoit éteindre depuis le jour fatal qu'il l'avoit vue avec sa mère à la promenade, entreprit de s'en rendre possesseur à quelque prix que ce fût. Comme il étoit très riche, il s'embarraçoit peu de ce qu'il lui en coûteroit pourvu qu'il vint à bout de son dessein, & l'excès de sa passion lui faisoit regarder les plus insignes fourberies & les actions même les plus noires, comme des galanteries, sûr qu'il trouveroit dans son coffre fort l'impunité de ses crimes s'ils étoient découverts.

Céphise, mère de Liriane, par une inclination naturelle à toutes les bonnes mères, voyant les prodigieux effets de la beauté de sa fille, n'eût pas été fâchée de lui voir changer ses pieuses inclinations en de plus humaines. Mais en mère prudente elle attendoit que ce changement vint plutôt de sa fille même que de ses inspirations. Il est bien difficile qu'une belle personne qui se voit adorée de tout le monde ne prenne enfin des sentimens de tendresse pour quelqu'un. Afin de l'y porter insensiblement, elle prit le parti de lui faire voir tout ce qu'il y a de plus rare & de plus beau dans Paris. Elle lui fit contempler les richesses des galeries du Louvre & des autres maisons royales,

& la mena même aux spectacles publics, & ne négligea rien pour la divertir de ses premières pensées. Enfin, elle forma le dessein de lui faire voir toutes les magnificences de la cour, & choisit pour cet effet le vingt-cinq du mois d'août, jour de la fête des rois de France. Liriane, par complaisance pour sa mère, l'accompagnoit par-tout, sans cependant prendre beaucoup de plaisir à tout ce qu'elle voyoit. Le jour de saint Louis étant donc venu, elles partirent de grand matin en carosse de louage, pour profiter de la fraîcheur, & arriver à propos à Versailles. Pendant tout le voyage Liriane parut d'une humeur mélancolique; ce que sa mère attribuoit à ce qu'elle s'étoit levée plus matin qu'à l'ordinaire. Dès qu'elles furent arrivées à Versailles, elles allèrent voir les magnificences des appartemens du roi, les belles statues de marbre & de bronze que l'on trouve de tous côtés; & enfin les jets d'eaux & les cascades qui font une si belle perspective dans le parc.

Pendant ce tems-là le vieux courtisan qui avoit appris (par ses émissaires qu'il avoit à l'entour de la maison de Céphise,) qu'elle & sa fille étoient à Versailles, fit chercher leur cocher, & l'ayant fait venir dans son auberge: veux-tu gagner cinquante pistoles, lui

dit-il , pour le reste de ta journée , & cela sans fatiguer ni toi ni tes chevaux ? L'argent est bon dans le tems où nous sommes , lui répondit ce rustaut : de quoi s'agit-il ? Pour une pareille somme j'irois à l'autre bout du monde s'il le falloit. Il ne s'agit pas de se donner tant de peine , lui dit le courtisan ; tu as amené trois dames dans ton carosse ? Ouir , monsieur , répliqua le cocher. La vieille n'étoit pas jeune , la jeune n'étoit pas vieille. Il y avoit une grosse dondon avec elles , de moyen âge , ma foi je me passerois bien de femme si je l'avois la nuit à mes côtés. Elles m'ont dit de me tenir prêt à partir sur les quatre heures & demie. Suffit , dit le courtisan , ton carosse est de peu de valeur , les roues en sont toutes vermoulues. Ainsi , il ne s'agit ici que d'enrayer tellement ton carosse que la roue gauche se rompe vis-à-vis la muraille des Bons-Hommes , & renverse la carossée par terre ; c'est un divertissement que je veux me donner en retournant à Paris. Et pour te montrer que l'effet suit de près mes promesses , tien voilà les cinquante pistoles promises en beaux & bons louis d'or. Le rustre charmé de l'aspect de cet or , se seroit volontiers mis à genoux devant cette divinité chenue , qui lui faisoit tant de bien lorsqu'il s'y attendoit le moins. Gagné par ce

dans l'autre. Il fit ensuite avancer le second carrosse au niveau du sien, sous prétexte de demander à Céphise si elle n'étoit pas blessée; ayant appris qu'il ne leur étoit arrivé aucun accident, il ordonna aux cochers de continuer leur route. Ces carrosses n'allant pas également vite, ne furent pas long-tems sans se brouiller parmi la foule des autres qui revenoient de Versailles; celui du courtisan prit les devans, & au lieu de mener Liriane chez elle, la conduisit jusqu'au bout du fauxbourg Saint-Antoine. L'autre, suivant l'ordre qu'on avoit donné, mena Céphise & sa fille-de-chambre à leur porte & se retira. Liriane fut fort surprise après plusieurs détours de se trouver à la porte d'une maison de plaisance très-magnifique, où après avoir traversé deux belles cours, le vieux courtisan mit pied à terre devant son logis & présenta la main à Liriane pour lui aider à descendre; mais cette belle fille refusant de lui obéir, le conjura de lui tenir la promesse qu'il lui avoit faite de la conduire chez elle. Pour l'obliger à descendre & à entrer dans sa maison, il lui dit que sa mère & sa fille-de-chambre devoient arriver sur l'heure; & que s'il avoit promis de les remener chez elles; ce n'étoit qu'après avoir eu l'honneur de leur donner à souper, pour les remettre

un peu des fatigues de leur voyage & de la peur qu'elles avoient eue. Liriane qui ignoroit les artifices des courtisans, & qui croyoit n'avoir rien à craindre d'un homme de son âge, qui d'ailleurs lui avoit toujours parlé si respectueusement, se laissa persuader & conduire dans une chambre superbement parée, en attendant l'arrivée de sa mère. Quand elle y fut entrée, elle fut si éblouie de l'éclat de l'or, de la pourpre & des pierreries qui brilloient de tous côtés, qu'elle avoua qu'elle n'avoit rien vu de mieux entendu, même dans les appartemens du roi. Vous avez raison, lui répondit le courtisan ; mais pour recevoir une aussi charmante reine que vous il faudroit un palais bâti par les mains des Fées mêmes, & je suis honteux de n'avoir rien de plus digne à vous offrir. Il la mena ensuite dans ses autres appartemens qui étoient tous plus magnifiques les uns que les autres. Cependant Liriane qui n'entendoit point venir sa mère, commençoit à se défier de la bonne foi de son hôte ; son inquiétude croissoit à chaque moment, lorsque l'on entendit frapper à la porte de la première cour, un carrosse qui entra aussi-tôt lui rendit toute sa joie. Le courtisan comme pour la mener au-devant de sa mère, lui donna la main & la fit descendre par un magnifique escalier, dans une

grande salle ornée de tapisseries anciennes, mais d'un goût exquis. On vit entrer en même tems deux des parens du courtisan avec leurs femmes & leurs filles-de-chambre qui venoient souper avec lui. On servit en même-tems un repas des mieux entendus ; ce fut alors que Liriane ne doutant plus de son malheur, regarda le vieux courtisan avec toute l'indignation qu'il méritoit. On l'obligea de se mettre à table ; mais elle ne voulut toucher à aucun mets. Un torrent de larmes couloit sans cesse de ses yeux, & son cœur gros de soupirs lui déroboit presque la respiration. Le courtisan la voyant dans un si pitoyable état, ordonna à une dame de la compagnie à qui il avoit beaucoup de confiance, de la remener dans la chambre & de tâcher de la consoler.

Dès qu'elle fut arrivée dans cette chambre, elle se jeta sur un sofa le visage en bas, & s'abandonna à toute sa douleur. Les tristes réflexions qu'elle faisoit augmentoient encore son désespoir ; elle ne savoit à quoi se termineroient les desseins du courtisan, & ne voyoit aucun moyen de sortir de sa prison. Dorothee, c'est ainsi que l'on nomme celle qui l'avoit ramenée dans la chambre, s'approchant d'elle, témoigna la part qu'elle prenoit à son chagrin, & lui promit tous les secours possibles contre les

maux qu'elle appréhendoit le plus. Elle lui dit ensuite que le vieux courtifan étoit plus galant que brutal, & qu'il n'attenteroit jamais à son honneur qu'elle n'y consentît, qu'il tâcheroit à la vérité de la gagner par toutes les voies de l'honnêteté & de l'intérêt; mais, que si elle résistoit à toutes ces choses, elle n'auroit rien à craindre. Enfin elle témoigna tant de zèle pour son service, & tant d'habileté dans l'exécution des desseins les plus difficiles, que Liriane ne put lui refuser sa confiance. Ma chère Dorothee, lui disoit cette aimable personne, si tu pouvois me rendre ma liberté je te donnerois volontiers tout mon bien. Tes discours me paroissent si sincères & si consolans que je ne fais aucune difficulté de m'abandonner tout-à-fait à ta bonne foi. Aye pitié d'une infortunée qui n'est misérable que parce qu'elle est innocente. Vous n'êtes pas ici la seule malheureuse, lui répliqua Dorothee; mais si vous avez du cœur & de la hardiesse, je puis vous répondre que vous sortirez d'ici aussi pure que vous y êtes entrée. Je ne vous dis rien où je ne sois intéressée autant & peut être plus que vous, & je suis prête à tout entreprendre pour me délivrer de l'indigne servitude où je suis retenue. Ces paroles charmèrent Liriane, qui se jettant au cou de Dorothee, l'assura de re-

chef qu'elle ne comptoit plus que sur son seul secours, & qu'elle feroit tout ce qu'elle lui prescriroit. Commençons donc, lui dit Doro-thée, à qui on venoit d'apporter à souper, à manger un morceau ensemble, pour être plus en état de prendre les mesures nécessaires pour notre sûreté. Nous nous reposerons ensuite sur ce beau lit en attendant le retour du soleil, qui dans cette saison-ci ne reste pas long-tems entre les bras de son amphitrite. Dès le point du jour nous irons nous promener dans les jardins de cette maison, où je vous apprendrai des choses qui ne vous permettront pas de douter un seul moment de la vérité de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Liriane l'embrassa de rechef & la pria de se souvenir de ses promesses, & promit de la seconder de toutes ses forces. Elles soupèrent légèrement & se reposèrent sur le lit en attendant le lendemain.

Mais si Liriane étoit au désespoir de se voir séparée de sa mère, Cephise, de son côté, après avoir si long-tems attendu sans voir venir sa fille, ne douta plus de son malheur. Ses premiers soupçons tombèrent sur moi, elle m'envoya dire qu'elle souhaitoit me parler. J'y volai avec une joie que je ne puis exprimer; mais à mon arrivée, quel revers pour moi? Au lieu

de trouver la joie répandue par-tout, comme je m'en étois flatté, je vis une mère éplorée qui s'atrachoit les cheveux & se déchiroit le visage. Dès qu'elle m'apperçut, rends-moi ma fille, lâche ravisseur, me dit-elle, qu'en as-tu fait ? où l'as-tu mise ? As-tu résolu de me faire expirer de douleur avant le tems ? Je fus si interdit de cette réception & de la fâcheuse nouvelle que j'apprenois que j'en perdis la respiration & presque la vie. Mes domestiques me mirent dans un fauteuil où je restai près d'une heure évanoui, malgré tous les secours que l'on me donnoit. Cependant Desplanes remontra à Cephise le tort qu'elle avoit de m'imputer un crime dont j'étois aussi innocent qu'elle-même, que je n'étois pas sorti de mon appartement ce jour-là ; & qu'enfin de semblables brutalités n'étoient jamais entrées dans la pensée d'une personne de mon rang. Qu'il étoit bien vrai que j'adorois sa fille ; mais que je n'avois jamais eu dessein de l'obtenir que d'elle-même & sous les loix d'un honorable mariage, que je n'étois pas moins affligé qu'elle de son malheur, & que je serois le premier à poursuivre & à punir les ravisseurs.

Ces paroles dites avec l'assurance que donne la vérité par un serviteur fidèle, firent presque repentir Cephise du mauvais traitement

qu'elle m'avoit fait. Elle favoit bien que je n'avois point paru dans l'embarras des carosses qui revenoient de Versailles lorsque sa fille fut enlevée ; mais elle croyoit que j'aurois pu faire faire une si cruelle expédition par des gens affidés. Dissuadée enfin par mes domestiques, elle leur conta de quelle manière sa fille lui avoit été ravie. A peine finissoit-elle son récit, que je revins de mon évanouissement, & tout transporté de colère & de désespoir, je dis à Céphise : il est donc vrai qu'on vous a enlevé la charmante Liriane ? Cette injure me regarde autant que vous, & je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je punirai les ravisseurs & vous la ramenerai. Je sortis brusquement à ces mots, sans songer qu'elle n'avoit pas moins besoin de consolation que moi-même.

De retour chez moi, j'appris de mes domestiques de quelle manière Liriane avoit été enlevée, & qu'elle étoit à-peu-près la figure de son ravisseur. Je partis sur le champ, quoique la nuit fût déjà bien avancée, pour Versailles, dans l'idée que j'avois que sur la route je pourrois découvrir quelque chose de ce que je désirois savoir. Je ne m'étois pas trompé dans mes conjectures; car vis-à-vis des murs des Bons-Hommes, je trouvai le cocher des dames à demi-ivre, & qui se reposoit dans son carrosse

à demi-relevé, en attendant le jour. Il avoit eu cependant la précaution de mettre ses chevaux & leur équipage en lieu de sûreté dans un village prochain. Je lui demandai s'il connoissoit la personne qui avoit reçu les dames dans son carosse après leur chûte. Il me répondit, en bégayant, qu'il ne la connoissoit pas; mais qu'il pouvoit répondre sur sa vie que c'étoit un bon vivant, parce qu'il lui avoit fait boire d'excellent vin de Bourgogne à Versailles. Il n'en fallut pas davantage pour me faire concevoir qu'il y avoit du mystère dans cette affaire. Je lui commandai aussi-tôt, sur peine de la vie, de me suivre à Versailles, & de me mener dans la maison où il l'avoit vu, & où il avoit bu de si excellent vin de Bourgogne. Il obéit sans se faire tirer l'oreille, & me conduisit dans la plus fameuse auberge de Versailles, & dans la chambre même où il avoit parlé au vieux courtisan & bu de son vin. Je m'informai de l'hôte & de l'hôtesse, s'ils ne connoissoient pas celui qui avoit occupé cette chambre le jour d'auparavant, pendant une bonne partie de la journée. Ils me répondirent que dans ces sortes de fêtes l'affluence du monde étoit ordinairement si grande, qu'il étoit impossible de se souvenir, & même de connoître la plus grande partie des person-

nes qui venoient chez eux. Je fis venir les domestiques , qui me répondirent à-peu-près les mêmes choses. Je leur fis ensuite le portrait du courtisan aux cheveux argentés, pour voir si quelqu'un d'entr'eux ne le connoitroit pas. Ils me dirent qu'il y avoit plusieurs personnes de la figure que je représentois , qui venoient à Versailles de tems en tems pour faire leur cour , & qui s'en retournoient à Paris aussi-tôt qu'ils ayoient paru devant sa majesté. Ils m'en nommèrent trois , entr'autres , dont ils m'enseignèrent les demeures à Paris. Content de cette découverte , je commandai au cocher de revenir avec moi à Paris & de me conduire au logis des dames qu'il avoit amenées à Versailles. Il sentit bien la nécessité où il étoit de m'obéir : aussi le fit-il d'assez bonne grace. Quand nous eûmes atteint son carrosse estropié , il me pria de lui permettre de remplacer sa roue rompue , par une autre qu'il avoit trouvée dans le village , & qui , quoiqu'elle ne valût pas beaucoup mieux , suffiroit cependant pour remener son carosse à Paris. Je le lui permis aux conditions qu'il seroit escorté par-tout où il iroit , de deux de mes domestiques. Il fit tant de diligence avec leur secours , qu'en moins d'une petite heure nous fûmes en état de partir. Dès que nous fûmes

arrivés au logis de Cephise, je lui présentai son perfide cocher, à qui nous donnâmes la question pour tirer de lui quelques éclaircissemens sur ce qui étoit arrivé. Il fit d'abord quelques difficultés; mais voyant que je le menaçois de faire venir le commissaire & de le livrer entre les mains de la justice, il se jeta aux genoux de Cephise, & lui avoua toute sa méchanceté. J'en fus si outré, qu'il me prit cent fois envie de le sacrifier sur le champ à ma colère. Cependant je me contentai de le mettre entre les mains d'un commissaire, qui prit volontiers le soin de ma vengeance, & s'en acquitta en homme qui savoit de quelle importance il étoit de punir ces ennemis de la sûreté publique. Il fut pendu quelques jours après. Je n'eus que faire alors de rendre compte à Cephise des diligences que j'avois faites pour découvrir le ravisseur de sa fille, après ce que j'avois déjà fait, elle ne put douter de ma bonne foi, & loin de m'accabler d'injures comme elle avoit fait d'abord, elle me conjura parce qu'elle avoit de plus cher de tâcher de lui ramener sa fille; ce que je lui promis autant que cela seroit en ma puissance.

Tandis que je me donnois des mouvemens extraordinaires pour découvrir le lieu où Liriane étoit retenue, cette charmante fille qui
 n'avoit

n'avoit ptesque pas fermé l'œil de toute la nuit, réveilla Dorothee dès le point du jour, & la pria de se souvenir de ce qu'elle lui avoit promis le soir précédent. Dorothee, qui n'étoit guères moins malheureuse que Liriane, & qui avoit besoin d'elle pour exécuter certains projets qu'elle avoit formés de se rendre plus heureuse par des voies légitimes, se leva promptement, & la conduisit dans le jardin. Dès qu'elles y furent arrivées, Dorothee embrasant Liriane, lui dit : hé bien ! ne vous dis-je pas hier au soir que vous n'aviez rien à craindre des violences de notre courtisan ? Il n'a pas même envoyé vous souhaiter le bon soir de peur de vous déplaire. Ces commencemens sont bons, à la vérité, lui répondit Liriane ; mais je crains tout de son impatience. Laissez-moi ménager toutes choses, lui dit Dorothee, & vous triompherez de toutes les difficultés, peut-être plutôt que vous n'osez l'espérer. Après s'être promenées quelque tems, elles allèrent s'asseoir dans un berceau de verdure à l'ombre de plusieurs arbres, où les oiseaux saluoient avec leur mélodie ordinaire le retour du soleil. Ce fut là que Dorothee, pour s'acquitter de sa promesse, commença ainsi le récit de ses aventures.

Histoire de Dorothee.

JE suis née d'une des plus anciennes familles de Bretagne, mais par le malheur des tems elle se vit réduite à embrasser le gros commerce jusqu'à ce que ses affaires fussent rétablies : droit accordé à tous les nobles de cette province. Mon père qui aimoit extrêmement ses enfans , & qui n'avoit pas assez de bien pour les pourvoir selon leur qualité , partit avec quelques amis pour les Indes orientales. Notre vieux courtisan , que vous voyez aujourd'hui si opulent , faisoit alors le personnage de pilote dans le même vaisseau. Ma mère resta en Bretagne avec moi , mon frère & un précepteur. Elle avoit un soin extraordinaire de faire instruire mon frère dans tous les exercices de la noblesse , & vouloit sur-tout qu'il fût parfaitement le latin , quoiqu'il y eût de la répugnance. Pour moi j'avois tant de passion d'apprendre cette langue , que je ne manquois pas de me trouver à toutes les leçons que le précepteur lui faisoit. Ce précepteur , habile homme , s'aperçut de mon dessein , & se fit un véritable plaisir de me montrer aussi-bien qu'à mon frère. Je fis tant de progrès sous sa discipline ,

qu'à quinze ans j'entendois presque tous les auteurs classiques, tant poètes, historiens, qu'orateurs, & parlois latin avec une facilité qui m'attiroit beaucoup d'admirateurs. Peu de tems après, mon frère qui avoit les inclinations martiales prit le parti des armes, & l'on fit donner une bonne cure au précepteur pour le récompenser de ses soins & de ses instructions. Nous recevions tous les ans des nouvelles de mon père, par lesquelles nous apprenions qu'il avoit fait une fortune considérable dans les Indes, & qu'il s'appretoit à nous en venir faire part aussi-tôt qu'il le pourroit; ce qu'il ne put exécuter que deux ans après la dernière lettre qui nous donnoit cet avis. Pendant cet intervalle de tems mon frère fut tué au siège de Philisbourg, & ma mère ne lui survécut que huit mois. Elle mourut de chagrin de la perte de son fils, qui lui causa une fièvre si violente qu'il n'y eut point de remède capable d'en appaiser l'ardeur. Je restai donc seule maîtresse de tous les biens situés en Bretagne, qui n'étoient pas fort considérables, en attendant le retour de mon père. Son silence, plus long qu'à l'ordinaire, m'inquiétoit extrêmement, & j'appréhendois fort d'avoir perdu dans une même année tout ce que j'aimois le plus, & de me voir réduite à une fortune assez mé-

diocre , lorsque je reçus une lettre de lui adressée à ma mère dont il ignoroit la mort , par laquelle il mandoit qu'il s'embarquoit avec tous ses effets , & qu'il espéroit dans trois mois au plus tard aborder dans quelque port de France ou d'Espagne , selon que le besoin l'exigeroit. Vous pouvez bien juger que cette nouvelle ne contribua pas peu à me consoler de l'extrême affliction où m'avoit jetté la mort d'une mère que j'aimois tendrement , & d'un frere , qui , de l'humeur dont il étoit , se seroit fait un jour de la réputation dans les armes , & auroit soutenu l'ancien éclat de la famille. Notre vieux courtisan n'avoit pas oublié de faire aussi sa fortune dans les Indes : ils étoient fort amis , mon père & lui , quoiqu'ils fussent nés avec des caractères bien différens ; car mon père étoit franc , sincère , inviolable en ses promesses , & ami , comme l'on dit , *usque ad aras* ; c'est-à-dire , jusqu'à se sacrifier s'il l'eût fallu pour son ami. L'autre , au contraire , sous une apparence de probité , cachoit une avarice fardive & une mauvaise foi capables de lui faire tout entreprendre pour venir à ses fins. Quelque tems après , je reçus une seconde lettre de mon père , qui m'apprit qu'il étoit en route ; que n'ayant pas voulu confier tous ses effets sur un seul vaisseau , il avoit confié au-

sieur Galaife, c'est ainsi que se nommoit alors notre vieux courtisan jadis pilote, une boîte de plus de deux cent mille livres de pierreries orientales; qu'il avoit dans le sien pour plus de quinze cent mille livres de marchandises précieuses, & plusieurs autres bijoux considérables. Ils étoient partis en même tems, & suivant la même route; mais une affreuse tempête les ayant séparés, ils n'arrivèrent ni en même tems ni dans le même port. Mon père aborda à Brest avec toutes ses richesses qu'il nous avoit fait bien moindres dans ses lettres qu'elles n'étoient en effet. Les fatigues d'une longue navigation avoient beaucoup altéré sa santé. Ainsi dès qu'il fut arrivé à l'auberge qu'il avoit choisie, il se mit au lit. Sa maladie, faute de secours nécessaires, augmentoit de jour en jour. Les Mistagogues de Brest, instruits par leurs confrères des Indes, des facultés de mon père, n'eurent pas plutôt appris sa maladie qu'ils se transportèrent à son auberge, & lui offrirent tous les secours tant corporels que spirituels dont il pourroit avoir besoin, s'il vouloit bien qu'on le transportât à leur maison; qu'étant grande & en bon air, ne contribueroit pas peu à son rétablissement. Mon père, persuadé par ces raisons, belles en apparence, consentit à tout ce que lui propo-

soit celui qui s'étoit établi auprès de lui en qualité de son directeur spirituel. Il fut donc transporté dans leur infirmerie, où sa maladie loin de diminuer, augmentoit à chaque moment. Cependant les Mystagogues, sous prétexte qu'il étoit étranger, & que par conséquent ses biens étoient confiscables au profit du roi, eurent la précaution de les faire porter en diligence *in speluncam latronum*, je veux dire chez eux. Dans ce tems-là mon père, ignorant l'usage que l'on avoit fait de ses richesses, & voulant mettre ordre à ses affaires temporelles, pour ne vacquer après uniquement qu'au soin de son salut, pria son directeur de faire venir un notaire & quatre ou cinq des plus notables bourgeois de la ville, pour déposer en leur présence ses dernières volontés. Les Mystagogues qui ne vouloient pas qu'on fût rien de ce qui se passoit chez eux, firent habiller leur jardinier en notaire, & cinq ou six de leur troupe en bourgeois : ainsi mon père croyant faire son testament n'en fit aucun, & les Mystagogues se trouvèrent en possession de tous ses biens. Et de peur que dans la suite le curé de Brest, à qui seul il appartenoit d'administrer les sacremens au malade, ne découvrit leur supercherie, ils se dépêchèrent d'envoyer au plutôt mon père dans l'autre monde, & de

l'enterrer *incognito* chez eux. Je ne fais par qui le curé fut informé de sa mort ; mais sitôt qu'il la fut , il présenta requête aux Juges du lieu , tendante à ce que le corps mort lui fût remis pour être inhumé en terre sainte. Sur son requisitoire les Juges ordonnèrent aux Mystagogues de livrer au sieur curé le corps mort ; ce qu'ils firent sur le champ , de peur de quelques autres inconvéniens qu'ils voyoient bien qui leur arriveroit en cas de refus. Ainsi mon père fut honorablement enterré , par la charité , dans le cimetièrre de Brest.

Le tems que mon père m'avoit mandé qu'il devoit arriver en quelque port de France ou d'Espagne étant passé , je commençai à craindre que les pirates ne lui eussent enlevé ses biens & ôté la vie. Je n'avois garde de penser qu'il y en eût sur terre mille fois plus à craindre que ceux de Tripoli , de Tunis & d'Alger ; mais je ne fus pas long-tems à en être pleinement convaincue. Il se répandit un bruit sourd dans la Bretagne qu'il étoit arrivé un vaisseau marchand au port de Brest , chargé de la valeur de plusieurs millions ; que tous ces biens avoient disparu dans une seule nuit , & que l'on ne savoit ce qu'étoit devenu celui à qui ils appartenôient. Ce bruit excita ma curiosité , la nature même s'en mêla ; & je ne

fus pas contente que je n'eusse fait le voyage de Brest, dont je n'étois éloignée que de treize lieues. Tout sembloit me confirmer que ce vaisseau étoit celui de mon père. Dès que je fus arrivée à Brest je m'informai soigneusement de toutes choses, & j'appris par plusieurs indices, par le témoignage de quelques uns de ceux qui avoient aidé à transporter les effets de mon père, & par les discours du sieur curé de Brest, que les Mystagogues s'étoient emparés de tous les biens de mon père. Je crus devoir agir d'abord par les voies de l'honnêteté avant que de tenter celles de la rigueur. J'allai donc trouver *archipiratam*, c'est le chef de la bande; je lui montrai les lettres de mon père & le droit que j'avois à sa succession. Je n'oubliai pas même à lui faire voir que j'avois des preuves incontestables du transport de mon père & de tous ses effets dans leur maison. Enfin, je lui dis résolument que j'allois tout faire saisir chez eux. Lui qui croyoit avoir affaire à une femmelette, & qui ne s'épouvan-
toit pas du bruit, me répondit d'un air mêlé de fierté & d'hypocrisie, qu'il ne m'appartenoit pas de venir insulter ainsi de saints & impeccables personnages, ni de vouloir révoquer les legs pieux que des personnes de bien faisoient manuellement à leur mystagogie pour le

salut de leurs ames, & pour être distribués par eux aux pauvres honteux de la province; enfin, que si je tentois la moindre action contre eux, j'aurois bientôt lieu de m'en repentir. Je ne répondis à cette rodomontade que par ce vers d'Horace : *ô tua cornu ni foret ex seclō frons quid faceres cum sic mutilus minitere?* C'est-à-dire, souvenez-vous que vous portez encore des marques des châtimens que de pareilles galanteries vous ont attirés; & me retirai.

Comme la journée étoit avancée, je remis au lendemain à présenter requête aux juges du lieu, à ce qu'il me fût permis de saisir mes biens par-tout où ils se trouveroient : en quoi je fis une très-lourde faute; car les Mystagogues profitèrent de ce tems pour jeter de la poussière d'or aux yeux de mes juges, qui les rendit insensibles à toutes mes remontrances. Quand je vis donc qu'il n'y avoit point d'espérance de réussir par ce moyen, je pris la résolution d'aller trouver M. le premier président de Rennes, & de lui exposer l'état de mes affaires. Cet illustre magistrat, aussi recommandable par son intégrité que par sa naissance, députa un commissaire pour venir avec moi faire des informations à Brest, tant contre les Mystagogues que contre les juges du lieu qui n'avoient pas voulu me rendre justice.

Notre arrivée à Brest , & l'exactitude avec laquelle nous recommencions nos informations , allarmèrent extrêmement les uns & les autres. Ils voyoient bien que l'affaire alloit être jugée en dernier ressort à leur honte & dommage. Ainsi pour prévenir un si terrible coup , les Mystagogues de Brest écrivirent à leurs compirates de Paris la triste situation de leurs affaires. Ceux-ci firent tant par leurs brigues , sollicitations & présens , qu'ils obtinrent un arrêt du conseil qui défendoit au parlement de Rennes de connoître de cette affaire. Ainsi , ayant perdu toute espérance de me pourvoir contre une si noire injustice , je ne songeai plus qu'à m'informer de ce qu'étoit devenu Galaisé & la boîte des perles orientales que mon père lui avoit confiée. J'appris qu'il étoit heureusement arrivé à Rochefort , où ayant vendu la plus grande partie de ses marchandises , il avoit fait transporter le reste à Paris , & qu'il avoit changé de nom & de genre de vie , c'est-à-dire que de marchand il s'étoit fait courtisan.

Je ne balançai pas un moment sur le parti que j'avois à prendre ; j'établis de bons fermiers dans mes métairies , & me rendis en diligence à Paris , persuadée que je trouverois plus de bonne foi dans les personnes du monde ,

que dans les personnes qui voulant paroître y avoir renoncé , y sont plus attachés que le reste des hommes. D'abord j'allai trouver Galaise, à qui je contai mes malheurs, & le priai de me remettre la boîte de perles orientales que mon père lui avoit mise entre les mains, comme il paroissoit par sa lettre que je lui montrai. Il parut d'abord surpris & touché de la mort de mon père & de la perte de ses biens. Il s'étendit fort sur ses louanges, & parla de ses qualités en homme qui les admiroit. Il me dit ensuite qu'étant en pleine mer, & voyant se former une horrible tempête, il avoit rendu à mon père sa boîte de pierreries, parce qu'il craignoit que son vaisseau, moins bon voilier que celui de mon père, ne pût résister à la tempête, & qu'il ne perdît ainsi ce qu'il lui avoit confié. Qu'au reste, en mémoire d'un si bon ami, il vouloit me regarder comme sa fille, & ne me laisser manquer de rien.

Pour commencer, il m'assigna une pension de six cens livres sur tous ses biens, & m'offrit un logement dans sa maison. J'acceptai l'un & l'autre, & lui en témoignai ma reconnoissance en des termes respectueux, quoique je fusse fort persuadée que ce qu'il me donnoit n'étoit qu'une espèce de restitution en détail de ce qu'il avoit qui m'appartenoit. Il étoit bien

éloigné de croire qu'une fille arrivée depuis peu de la campagne fût capable de démêler ses finesses. Cependant trouvant en moi, je ne fais quelle adresse, il me pria de prendre le soin général de sa maison, comme si j'en eusse été la maîtresse. Je m'en suis acquittée avec une exactitude qu'il a crue digne d'une plus grande récompense : il m'a confié le soin de ses bijoux qui sont en très-grand nombre, à la réserve de la seule boîte de perles de mon père qu'il tient enfermée dans une armoire à part; mais j'en ai trouvé une clef qu'il a perdue il y a long-tems, qui me met en état de revendiquer la possession de mon bien. Je l'aurois déjà fait si j'eusse eü quelqu'un à qui j'eusse cru pouvoir me confier; car je ne puis seule venir à bout de mon dessein, attendu les difficultés qu'il y a à l'exécuter : je crois, ma chère Liriane, avoir trouvé en vous la personne dont j'ai besoin. Par ce même moyen vous recouvrirez votre liberté, moi mon bien, & il ne tiendra qu'à vous de partager ma petite fortune si elle vous est agréable. Voilà l'histoire de ma vie que je vous avois promis de vous raconter. Liriane l'embrassa, la remercia dans les termes les plus obligeans, l'exhorta à bien prendre ses mesures & à hâter le moment de leur liberté.

Suite de l'Histoire de Liriane.

APRÈS cette conversation, Liriane & Dorothée remontèrent dans leur chambre, où le vieux courtifan ayant su qu'elles se promenoient, avoit fait préparer un déjeûné très-galant pour leur retour, sans vouloir y paroître, de peur d'alarmer Liriane. A leur arrivée, Dorothée voyant cette galanterie, pria Liriane de se mettre à table sans façon & de profiter au moins de cette honnêteté du courtifan, sans s'embarasser de ce qui pourroit arriver dans la suite, dont elle s'étoit rendue caution. Liriane lui obéit, & pendant le repas elles s'entretinrent des moyens de venir à bout de leurs projets. Le courtifan qui croyoit que Dorothée parloit à Liriane en sa faveur, la faisoit appeler de tems en tems pour savoir d'elle sa destinée. Dorothée le berçoit toujours de quelque espérance; mais enfin elle lui dit un jour qu'il n'y avoit rien à espérer de Liriane que sous les loix d'un légitime mariage, & qu'elle mourroit plutôt mille fois que de consentir à la moindre chose qui intéressât son honneur; qu'il est vrai que la disproportion des âges feroit quelque difficulté, mais dont on pour-

roit venir à bout à force de complaisance & de belles manières. Cette proposition étourdit un peu notre courtifan, que ses parens détournoient du mariage de toutes leurs forces, & pour de bonnes raisons. Cependant, avant que de rien résoudre, il fit demander à Liriane la permission de la venir voir. Dorothee conseilla à Liriane de ne lui pas refuser ce plaisir qui seroit le dernier qu'il auroit de sa vue. Le courtifan ne l'eut pas plutôt saluée qu'il cessa de délibérer, & après quelques compliments, sortit dans la résolution d'épouser Liriane, malgré toutes les raisons que ses parens pouvoient lui alléguer. Il pria même Dorothee de faire tout ce qu'elle pourroit pour y résoudre Liriane. Ce qu'elle lui promit, sans avoir cependant le dessein de l'exécuter.

Pendant ce tems-là, comme on dit, je remuois ciel & terre pour découvrir le lieu où Liriane étoit tenue enfermée; j'avois parcouru pour ainsi dire la ville & les fauxbourgs de Paris; j'avois examiné la conduite & toutes les actions des trois personnes aux cheveux blancs, sans avoir pu rien découvrir, lorsqu'on vint m'apprendre que Cephise, mère de Liriane, étoit à l'extrémité. J'y courus avec empressement. Les médecins lui ayant trouvé de la fièvre, sans s'embarrasser de la cause qui la produisoit, ni de

l'âge de la malade, l'avoient fait saigner plusieurs fois chaque jour, voyant que son mal ne diminuoit point; enfin ils lui firent, le troisième jour, sortir l'ame avec la dernière goutte de son sang. J'en fus aussi affligé que si c'eût été ma propre mère, & j'eus soins de ses funérailles, comme si j'eusse été véritablement son fils. J'ordonnai à la fille de chambre de demeurer dans la même maison jusqu'à ce que sa jeune maîtresse fût de retour. J'allois recommencer mes recherches, quand Desplanes me dit qu'il n'y avoit guères de seigneurs François qui n'eût quelque belle maison de plaisance dans les environs de Paris, & qu'il pourroit être arrivé que le ravisseur de Liriane l'auroit menée d'abord hors de Paris pour éviter toutes poursuites. Il me dit ensuite que si cela étoit ainsi, comme il y avoit bien de l'apparence, il ne seroit pas difficile de la trouver. Suivant cet avis nous passâmes trois jours à sonder tout ce qui se passoit dans les bastides d'alentour de cette grande ville. Desplanes qui connoissoit presque tous les gens à livrée, s'acquittoit de son devoir comme s'il y eût été principalement intéressé. Enfin, nous revenions un peu après minuit sans avoir rien découvert; le long des murs d'un parc assez considérable qui borde la rue de Charenton; il faisoit un

beau clair de lune, les nuits étoient courtes ; le tems serain & un agréable zépher tempéroit les chaleurs de cette saison, lorsque nous vîmes descendre une échelle de corde par-dessus la muraille du parc. Aussi-tôt une jeune demoiselle, avec l'aide de cette échelle, se laissa glisser jusqu'à terre. Dès qu'elle fut descendue elle fit plusieurs efforts pour en retenir le bout ; mais la pesanteur d'un plus lourd fardeau de l'autre côté de la muraille, sembloit vouloir la rentraîner. Nous approchions toujours insensiblement d'elle. Dès qu'elle nous aperçut, sans s'effrayer : Messieurs, par charité, dit-elle, aidez-moi à retenir ce bout d'échelle que mon peu de poids n'est pas capable d'arrêter. Nous lui prêtâmes volontiers la main, & nous vîmes aussi-tôt paroître sur la muraille une autre demoiselle de moyen âge, & d'un embonpoint charmant. Nous la reçûmes le plus doucement qu'il nous fut possible, & leur offrîmes civilement de les conduire en quelque endroit qu'elles désirassent d'aller. L'ombre de la muraille ne nous permettoit encore pas de nous reconnoître. Elles acceptèrent notre offre d'autant plus volontiers que deux jeunes demoiselles seules, sur-tout dans une heure si indue, auroient pu courir plusieurs risques. Dès que nous eûmes quitté

le

le voisinage de la muraille , & atteint un lieu éclairé de la lune , je reconnus ma chère Liriane que je cherchois par-tout où elle n'étoit pas , & que ma bonne fortune me faisoit trouver lorsque je m'y attendois le moins. Je ne pus m'empêcher de lui marquer la joie que j'avois d'une si heureuse rencontre. Elle fut un peu déconcertée lorsqu'elle me reconnut ; mais rassurée par la présence de Dorothée , elle me demanda , par quel hasard je m'étois trouvé là dans le moment même qu'elles se fauvoient de leur prison. Je lui dis qu'elle en étoit le seul motif , & que depuis près de sept jours qu'elle avoit disparu , je n'avois pas goûté un seul moment de repos ; que j'avois parcouru tout Paris & toutes les maisons de plaisance d'alentour , pour découvrir l'endroit de sa prison & punir ses ravisseurs. Elle m'en témoigna sa reconnoissance , & Dorothée ajouta fort spirituellement , qu'après m'être donné tant de peines , il étoit juste que j'eusse quelque part à leur délivrance. Ensuite elle nous conta par quelle adresse elle avoit si bien endormi le vieux courtisan , qu'elle étoit venue à bout de ses desseins sans que personne s'en fût apperçu.

Dès que nous fûmes arrivés au logis de Liriane , ne jugeant pas à propos de lui parler

d'abord de la mort de sa mère, j'avertis secrètement la fille de chambre de dire qu'elle dormoit pour la première fois depuis sept jours, & qu'elle avoit ordonné qu'on la laissât en repos jusqu'au lendemain. Quelqu'envie que Liriane eût d'embrasser sa mère, un ordre si juste & si absolu lui fit remettre au lendemain, qui n'étoit éloigné que de quelques heures, le plaisir de la voir. Je conduisis les dames dans leur appartement, où après leur avoir souhaité un bon repos, je me retirai chez moi fort content d'avoir retrouvé ma charmante Liriane. J'étois ravi d'ailleurs qu'elle apprît la mort de sa mère plutôt de sa fille de chambre que de moi, parce que j'étois persuadé qu'elle apprendroit en même tems de quelle manière j'avois agi en cette occasion. Cette nouvelle inespérée l'accabla de douleur, d'autant plus qu'elle se regardoit seule, comme une personne exposée à plusieurs autres accidens semblables à celui qui lui étoit déjà arrivé, & peut-être encore plus fâcheux. Alors tout ce que j'avois fait pour elle & pour sa mère, mes manières douces & honnêtes, & je ne fais quel air de qualité qu'elle croyoit remarquer dans ma personne, balançoient un peu les pieuses intentions qu'elle avoit eues jusqu'alors de se faire religieuse. Dorothée &

sa fille de chambre lui parloient sans cesse en ma faveur sans que j'en fusse rien ; mais ce qui acheva de l'ébranler, fut que deux jours après Dorothee aperçut le vieux courtisan , suivi de quelques amis , qui rodoit à l'entour de la maison de Liriane ; ce qui les effraya tellement , qu'elles m'envoyèrent aussi-tôt dire de les venir trouver pour délibérer avec elles sur les moyens de les mettre à couvert de quelques insultes nouvelles. Je m'y transportai sur le champ , & ayant appris de quoi il s'agissoit : je suis bien aise , leur dis-je , de ce que ce vieux fou venant chercher ici la punition de ses crimes , nous épargne la peine de l'aller punir dans son quartier. Mais il peut nous surprendre , dit Dorothee , dans un tems où vous ne ferez peut-être pas à portée de nous garantir de ses insultes ; je trouverois à propos que monsieur vînt occuper votre second appartement qui est fort commode pour lui & pour ses domestiques : alors à couvert des entreprises du vieux courtisan , nous nous moquerons impunément de lui. Et que diroit-on dans le monde , répondit Liriane , si après avoir perdu ma mère , je logeois un homme avec sa suite dans ma maison. Quoi ! lui dit sa fille de chambre , depuis quand est-il défendu de louer les appartemens vides d'une maison ? Combien voit-on de

ménages dans un même logis , qui n'ont aucune relation les uns avec les autres , & qui ne se connoissent pas ? En effet , dit Dorothée , vos scrupules sont assez mal fondés , à moins que vous n'ayez pris goût pour la vie que vous avez menée depuis sept ou huit jours , & que vous n'ayez dessein d'en essayer encore. Allons , sans tant balancer , monsieur , je vous prie d'accepter l'offre que je vous fais du second étage de la maison de mademoiselle Liriane. J'ai tant de respect pour toutes les volontés de la charmante Liriane , dis-je alors , que je ne veux rien faire que ce qu'elle m'ordonnera. Enfin , Liriane vaincue & par mes honnêtetés & par la nécessité de ses affaires , consentit à me donner son appartement.

Aussi-tôt Desplanes ravi de ce qu'il alloit quitter un hôtel garni pour se mettre en maison bourgeoise , fit telle diligence , aidé de mes autres domestiques , qu'en très-peu de tems mon appartement se trouva magnifiquement meublé & fourni de tout ce qui nous étoit nécessaire. Sur le soir , pour détourner Liriane d'entrer dans la chambre où sa mère étoit morte , & empêcher qu'elle ne s'abandonnât à son chagrin , je la suppliai avec sa bonne amie , de vouloir bien accepter le petit repas de ma bien venue , ce qu'on appelle en

France pendre la cremaillère. Dorothee y consentit sans peine, Liriane eut de la peine à s'y résoudre; mais enfin enhardie par l'exemple de Dorothee, elle ne crut pas devoir me refuser, sur-tout bien persuadée qu'elle étoit de ma probité & de l'amour respectueux que j'avois pour elle. Le souper fut servi selon le goût de Desplanes, qui l'a excellent en tout ce qu'il fait. A peine finissions-nous le premier service, que l'on entendit frapper trois coups à la porte. Desplanes ayant regardé par la fenêtre, quels pouvoient être ces insolens frappeurs, prend son épée & descend à la hâte pour les mettre à la raison. Je le suivis avec précipitation. Il avoit déjà ouvert la porte, & se doutant bien que c'étoit, ou le vieux courtisan, ou quelques personnes de sa part: que demandent ces hommes-là, leur dit-il? Ce n'est pas ton affaire, répond le plus apparent d'entr'eux, (car ils étoient trois), & nous voulons entrer. Tu en auras menti, répondit Desplanes, ou ce ne sera qu'après m'avoir ôté la vie. Aussitôt il s'élançe comme un lion furieux & passe son épée au travers de celui qui lui avoit parlé avec tant de fierté, qui s'en alla mourir à quelques pas de-là. Je parus alors l'épée à la main; ses camarades de fortune voyant la partie égale en hommes, mais non pas en courage, se

fauvèrent chacun de leur côté. Nous ne jugeâmes pas à propos de les poursuivre plus loin, & rentrant tranquillement dans la maison, nous en fermâmes la porte. Nous voulûmes d'abord faire croire que ce n'étoit qu'une fautive alarme, & que c'étoient des personnes qui avoient pris une porte pour l'autre. Mais Liriane & Dorothee, ayant mis la tête à la fenêtre, avoient été témoins de tout ce qui s'étoit passé. Dorothee reconnut à la lueur de la lune le vieux courtifan étendu par terre; & s'adressant à Liriane : hé bien, lui dit-elle, vous trouvez-vous bien de mes conseils, & vous repentez-vous d'avoir loué votre appartement à d'aussi braves cavaliers? Peu de tems après on vit venir plusieurs personnes pour enlever le corps du mort, avant que le guet ou les commissaires s'en fussent emparés.

Je priai les dames encore alarmées du péril où elles avoient été, de se remettre à table & de se divertir en sûreté, attendu qu'elles n'avoient plus à craindre. Cependant ce contre-tems diminua un peu de la joie de notre festin, & ôta une partie de l'appetit de nos dames, qui, quoique ravies de se voir sans ennemis, ne laissoient pas d'être fâchées de ce qu'elles avoient été cause de la mort d'un homme, dont elles craignoient inutilement les

suites ; car les parens du vieux courtifan , loin de chercher à venger sa mort , ne s'occupèrent uniquement que du soin de partager ses grandes richesses. Notre souper fini , je ramenai les dames jusqu'à la porte de leur appartement , & leur souhaitai une bonne nuit. Le lendemain , dès qu'elles furent visibles , j'allai les saluer ; je les trouvai d'une humeur si enjouée , que Liriane me parut encore plus belle & plus aimable qu'elle ne m'avoit paru jusqu'alors. Enfin , j'en devins si éperdument amoureux , que je ne pus m'empêcher de lui découvrir en partie qui je suis , de lui demander la permission de la rechercher publiquement , & d'écrire à mes parens de m'envoyer leur consentement pour l'épouser.

Les grandes , mais sages dépenses que je faisois à Paris , & la magnificence de mon train lui persuadèrent facilement que je ne lui avois rien dit que de très-vrai ; & c'est ce qui lui fit appréhender que je ne pusse jamais obtenir de mes parens le consentement que je leur demandois. Elle déclara ses scrupules à sa chère Dorothee , qui jugea à propos de m'en parler. Je lui représentai , que n'ayant plus de père & étant fort chéri de ma mère , je ne doutois pas qu'elle ne consentît à tout ce que je souhaiterois , pourvu que mon choix fût beau

[Riv

& digne de son estime ; qu'il n'y avoit que la seule Liriane au monde capable de charmer toutes les personnes qui auroient eu le bonheur de la voir , & que sans différer j'allois en écrire à ma mère. En effet je mis aussi-tôt la main à la plume pour instruire ma mère de mon dessein ; je lui exagérai avec tant de passion & d'éloquence les charmes & les mérites de cet aimable objet , que ma mère qui avoit d'autres vues pour moi , crut devoir prendre dès-lors ses mesures pour empêcher ce mariage , qui ne cadroit pas avec les projets de sa politique. Elle écrivit à son résident en France d'examiner toutes choses , & de lui en faire un fidèle récit , afin d'y pourvoir selon sa prudence. Le résident me vint trouver & me montra les lettres de ma mère. Pour lui faire approuver mon dessein , il ne fallut que lui faire voir Liriane ; il étoit impossible de la regarder , sans être pénétré d'amour & de respect pour elle. Il ne put que louer mon choix , sur-tout ayant appris qu'elle étoit d'une des plus considérables familles de France ; & pour me faire plaisir il écrivit les choses telles qu'elles étoient ; ce qui auroit dû sans doute engager ma mère à ne plus s'opposer à une passion aussi belle & aussi légitime que l'étoit la mienne ; mais les raisons de politique l'emportèrent sur celles

de mon cœur, & ma mère m'écrivit que je ne devois plus songer à une alliance si contraire à ses intentions & à mes intérêts, attendu qu'elle avoit jetté les yeux sur un parti fortable pour moi ; que les personnes de mon rang doivent sacrifier les intérêts de leur cœur à ceux de leur grandeur, & qu'il n'appartenoit qu'aux ames vulgaires de se laisser prendre par les yeux : elle ajouta qu'il étoit tems que j'achevasse mon tour de l'Europe, pour venir au plutôt prendre possession des biens & des dignités de mes ancêtres.

Ces lettres tombèrent malheureusement pour moi entre les mains de la belle Liriane, qui, par une curiosité naturelle aux personnes de son sexe, vu le pied sur lequel nous commençons à nous regarder, crut pouvoir les ouvrir sans conséquence. Dès qu'elle vit la difficulté qu'il y avoit à terminer cette affaire, elle reprit tout-à-coup ses pieuses intentions, & sans m'en rien témoigner, se prépara sérieusement à la retraite, dans le couvent où elle avoit résolu de se mettre dès que sa mère seroit morte. Dorothee n'ayant pu la détourner de ce dessein, prit la résolution de l'imiter. Depuis qu'elles eurent fait un ferme propos de quitter le monde, elles prirent leurs mesures si justes, qu'il me fut impossible de pénétrer dans

leurs desseins. Je les voyois tous les jours , elles me paroissoient même depuis quelques jours plus gaies qu'à l'ordinaire. Cependant Liriane se dépêchoit de mettre ordre à ses affaires. D'abord elle donna à sa fille de chambre une récompense proportionnée à ses services , & me fit une donation , pardevant Notaires , de tous ses biens , pour me consoler de la perte de sa personne. Enfin , ayant écrit une lettre qu'elle enferma d'une enveloppe avec celles de ma mère , & la donation qu'elle venoit de me faire ; elle ordonna à sa fille de chambre de ne me mettre ce paquet dans les mains que le lendemain. Elle sortit ensuite avec Dorothee en carrosse , dans le tems que j'étois allé voir si le résident n'auroit reçu aucunes nouvelles de ma mère. Lorsque j'étois chez lui , il arriva un paquet assez semblable à celui que Liriane avoit reçu pour moi en mon absence ; nous le lûmes ensemble : mais malgré les mesures que ma mère avoit prises , je ne désespérois pas de l'amener au point où je voulois ; j'avois même des raisons suffisantes pour être persuadé qu'une seconde instance auprès d'elle auroit eu son effet. A mon retour au logis je demandai à la fille de chambre où étoient les dames ; elle me dit qu'elles étoient sorties en carrosse pour rendre visite à quelque dame

des amies de Liriane ; ce que je pris pour une vérité , & ne les voyant pas de retour vers le midi , je m'imaginai qu'on les avoit retenues à dîner. Enfin le soir étant venu , & ne voyant revenir personne , je me sentis presque agité des mêmes mouvemens que je l'avois été quand j'appris le ravissement de Liriane : je me promenois dans ma chambre à grands pas , & le cœur agité de mille pensées différentes , je passai la nuit la plus triste & la plus douloureuse que j'ai passé de ma vie. J'envoyai dès le matin demander à la fille de chambre si elle en avoit eu quelques nouvelles. Elle dit à mon laquais qu'elle venoit de recevoir un paquet adressé à moi , qu'elle lui mit entre les mains pour me rendre. Je l'ouvris avec toute la précipitation que vous pouvez vous imaginer. La première chose qui s'offrit à ma vue fut la lettre de Liriane où je lus ces mots :

Lettre de Liriane au chevalier inconnu.

» Mon cher , en vain les hommes se flattent de contre-balancer les desseins du ciel ; il fait rompre leurs mesures quand & comme il lui plaît. J'avois résolu d'être à vous , sans cesser d'être à lui. Mais n'approuvant pas ce partage , il a fait jouer les ressorts du nord pour dé-

truire nos projets. Il fait mieux ce qui nous est nécessaire que nous-mêmes, & nous devons lui savoir bon gré des attentions qu'il veut bien avoir pour nous. Vous trouverez dans les autres pièces de ce paquet ma justification, & la sincérité avec laquelle j'ai agi jusqu'à présent, doit vous faire connoître que je n'étois pas tout-à-fait indigne de l'honneur que vous vouliez me faire. Au reste ne vous embarrasiez point du lieu de ma retraite; outre qu'il vous seroit impossible de le découvrir, ce seroit me défobliger. Puisse le ciel vous combler de toutes les faveurs & de toutes les consolations que je vous souhaite & que vous méritez. Adieu.

LIRIANE. »

Cruelle ! m'écriai-je alors, en lisant ces derniers mots, pourquoi me laisser tant d'amour pour vous ? pourquoi me flatter de la douce espérance de votre charmante possession, si vous continuiez toujours dans vos premières résolutions ? n'eût-ce pas été assez de supplice pour moi de vous perdre quand je ne vous connoissois encore qu'à demi ? Quelle justification pouvez-vous apporter pour vous laver d'une action si barbare ? quelles sont ces machines du nord que le ciel a fait jouer pour nous séparer ? En disant ces mots j'aperçus

les lettres de ma mère, qu'elle avoit reçues & décachetées en mon absence, où je lus à la hâte les raisons qui avoient fait prendre une si prompte résolution à Liriane. Ah ! funestes lettres, c'est vous, m'écriai-je alors, qui avez causé tout ce malheur : c'est vous qui avez forcé Liriane à reprendre ses premiers desseins, & à ne plus songer à être à moi. Que je suis malheureux ! falloit-il que vous tombassiez entre ses mains ? Si je n'avois pas obtenu d'abord le consentement de ma mère pour notre mariage, n'y avoit-il pas d'autres moyens d'en venir à bout ? Au reste ne suis-je pas maître de ma destinée, & ne pouvois-je pas malgré tout l'univers exécuter mes projets ? J'aperçus ensuite la donation que Liriane me faisoit de tous ses biens. Généreuse Liriane ! continuai-je, au lieu de me donner vos biens, que n'avez-vous accepté le don de mon cœur & de tout ce qui m'appartient ? Faut il que je ne trouve en vous que des vertus que je suis contraint d'admirer, lorsqu'il seroit à souhaiter pour moi d'y trouver des défauts pour me consoler de votre perte ? Non, non, je n'ai que faire de vos biens ! j'ai tout perdu en vous perdant, & tout ce qu'il y a de grand & de beau dans le monde n'est pas capable de me consoler de la perte que je viens de faire. J'appellai

aussi-tôt Desplanes pour lui demander s'il n'y auroit point de remède à mes maux, & si l'on ne pourroit point découvrir le lieu de sa retraite & l'en arracher. Il me répondit qu'elle auroit sans doute pris toutes ses mesures pour prévenir mes poursuites, & qu'il seroit inutile de faire des tentatives qui n'auroient aucun succès, & qui même déplairoient à Liriane; enfin, il me représenta que le meilleur remède que je pourrois apporter à mon mal, seroit de sortir au plutôt de Paris & de continuer mon voyage de l'Europe, pendant lequel les différens objets qui se présenteroient à mes yeux pourroient me faire perdre peu-à-peu l'idée de Liriane. Quelque bon que fût ce conseil, dans l'état présent de mes affaires, je n'en pouvois goûter l'utilité; du moins, me dit-il, vous pouvez vous résoudre à passer quelques jours à la campagne, pour dissiper une partie de vos chagrins: là on songera aux moyens de vous rendre plus heureux. Mon cher Desplanes, lui dis-je, dans l'abattement où je suis, je me sens incapable de prendre aucune résolution; je m'abandonne tout entier à ta conduite; fais tout ce que tu jugeras à propos de faire pour mon repos. A ces mots je me jettai sur un lit où je ne fis que soupirer & plaindre ma triste destinée.

Pendant que j'étois ainsi en proie à mes douleurs, Desplanes dit à mes domestiques de faire au plutôt des paquets de tout ce qui m'appartenoit dans la maison, & courut à la hâte au carrosse de Bordeaux, qui devoit partir trois heures après; il y retint des places pour moi & pour toute ma suite. A son retour, je me relevai de mon lit tout baigné de mes pleurs, & voyant tout en désordre dans mon appartement, que l'on démeubloit, je lui en demandai la raison. Voudriez-vous, me dit-il, que l'on vous laissât plus long-tems dans une maison où tout vous parle de la cause de vos maux, & vous retrace l'image de ce que vous avez perdu. Non, monsieur, il faut prendre l'air de la campagne, c'est le plus sûr moyen de vous tirer du triste état où vous êtes: un carrosse vous attend à la porte, il faut, s'il vous plaît, y entrer sur le champ, & vous laisser conduire à la fidélité de vos domestiques; les maladies aiguës veulent des remèdes prompts. Persuadé de ses bonnes intentions, je m'abandonnai de rechef à sa conduite, aux conditions qu'il resteroit avec moi, & ne me quitteroit pas un moment. Il me mena au coche de Bordeaux, sans que je fusse où j'allois, & sans que je m'en misse en peine, tant j'étois occupé de l'idée de Liriane & de mon malheur.

Il avoit si bien disposé toutes choses , que le coche partit aussi-tôt que nous fûmes arrivés & que nous eûmes pris nos places. Je ne sais ce qui se passa depuis , car je fus près de huit jours sans savoir , ni où j'étois , ni où j'allois , & si Desplanes n'eût pris soin de me faire manger , comme un enfant , je me serois laissé mourir de faim : comme la saison étoit belle nous arrivâmes à Bordeaux en douze jours : là me réveillant comme d'un assoupissement , je demandai à Desplanes , où nous étions & où nous allions ? Il me dit que nous approchions de l'Espagne , où nous devons passer quelque tems pour y apprendre la langue du pays & les mœurs de la nation , suivant la route que je m'étois prescrite avant que de quitter mon pays , & qu'en peu de tems nous verrions la belle cour de Madrid , où nous trouverions amplement de quoi nous dédommager de ce que nous laissons derrière nous. Je ne lui répondis que par un profond soupir. Il faut avouer que j'ai des obligations infinies au zèle sincère & à la fidélité inviolable de cet excellent domestique : il savoit quel étoit mon devoir & m'y conduisoit avec une prudence admirable. Nous passâmes ensuite les Pyrenées , & arrivâmes à Pampelune , capitale du royaume de Navarre. Le sexe de cette
belle

belle ville, à cause du voisinage & du commerce qu'elle a avec les François, est fort galant; les dames y sont belles, bien faites & jouissent presque de la même liberté qui regne en France. Les grandes dépenses que je faisois par-tout où je paroissais, attirèrent chez moi tout le beau monde de la ville, qui y étoit reçu gracieusement: il étoit impossible, de la complexion dont je suis, que mon cœur demeurât long-tems sans occupation; les vendanges qui venoient de finir avoient ramené à la ville toutes les personnes qui avoient profité de cette saison, pour aller se divertir à la campagne; la joie & les plaisirs régnoient par-tout; les fêtes, les bals & les comédies n'y manquoient pas. Je fus invité à toutes les parties qui s'y firent; les plus galantes se faisoient chez le duc don Schervillos d'Alubzas, gouverneur de la ville, qui, quoiqu'il eût une fille d'un premier lit, qu'il aimoit beaucoup, s'étoit cependant remarié à une jeune personne de la ville, qui regardoit donna Schervilla moins comme sa belle-fille, que comme sa bonne amie: elles étoient presque de même âge, & parfaitement belles l'une & l'autre, ce qui leur attiroit un grand nombre de soupirans.

Lorsque nous étions tous occupés à ces di-

vertissemens, le frère du roi de Siam passant par l'Espagne pour aller en France, s'arrêta quelque tems à Pampelune; on lui rendit tous les honneurs dûs à une personne de son rang: quoiqu'il fût fort basané, il avoit cependant la taille avantageuse, un air noble, & des manières plus aisées que l'on n'en doit attendre des gens de son pays; il étoit naturellement galant, & si accoutumé à voir des personnes d'une autre couleur que celles que l'on voit dans son pays, qu'il eût préféré la moindre européenne à toutes les beautés basannées du royaume de Siam. Donna Schervilla, pour qui je commençois à prendre de l'amour, lui plut extrêmement; ainsi nous nous trouvâmes bientôt rivaux. Il étoit difficile de deviner ce qui se passoit dans le cœur de cette belle. Elle favoit que le roi de Siam, n'ayant point d'enfans légitimes, son frère devoit lui succéder: d'un autre côté elle voyoit par mes dépenses que j'étois quelque chose au-dessus du commun; l'ambition & l'amour tourmentoient également son cœur, & l'obligeoient à demeurer incertaine, & à faire bonne mine à ses deux amans. Je ne m'accommodois guères de cette indifférence, & un jour que je m'en plaignois à elle, je fus fort étonné d'apprendre qu'elle ne suivoit en cette occasion que les

inspirations de son confesseur, qui lui faisoit entendre que la moitié du royaume de Siam ayant été convertie à la foi catholique, par le zèle ardent des bons pères de sa société, il leur seroit aisé de convertir le reste, si elle devenoit reine de ce riche royaume; que ce sacrifice seroit très-méritoire devant Dieu, & lui procureroit dans le ciel un rang au-dessus des martyrs mêmes. Je ne pus m'empêcher de rire de la simplicité de cette belle fille, qui, d'ailleurs ne manquoit pas d'esprit : ce qui lui donna un si grand mépris pour Zaga-Ali, & pour son confesseur, qu'elle ne voulut plus ni les voir ni les entendre. L'un & l'autre se doutant bien d'où pouvoit provenir un changement si subit, résolurent, le premier d'enlever donna Schervilla, le second de me perdre. De si pieuses résolutions n'eurent pas l'issue qu'ils s'en étoient promis, soit qu'elles ne fussent pas si agréables à Dieu qu'on avoit voulu le persuader, soit qu'on n'eût pas pris d'assez justes mesures.

Un jour qu'il y avoit bal chez le lieutenant du roi de la ville, la femme du gouverneur & donna Schervilla résolurent d'y aller déguisées en bergères, & d'habiller deux servantes de leurs habits. Zaga-Ali ne manqua pas de s'y trouver avec une douzaine de domestiques

masqués, & dans le dessein d'enlever donna Schervilla. Tout étoit préparé pour cette belle expédition, les chevaux sellés attendoient à quatre pas de-là, & Zaga devoit emporter entre ses bras & sur ses genoux celle qui faisoit l'objet de tous ses desirs. Le bal étoit à peine commencé, que ces deux servantes, après avoir dansé en rond quelques danses, se trouvèrent pressées de quelques besoins naturels, & furent obligées de sortir de la salle du bal pour se soulager. Elles ne furent pas plutôt hors de la foule, que celle qui avoit les habits de donna Schervilla se vit embrassée avec force, & portée à cheval par un cavalier inconnu, suivi de plusieurs autres bien armés, qui se dépêchèrent de sortir des frontières d'Espagne, de peur d'être poursuivis. L'autre servante rentrant dans le bal jeta l'épouvante par-tout : quelques-uns des spectateurs disoient qu'on avoit enlevé la fille du gouverneur, d'autres soutenoient que c'étoit sa femme ; enfin, quand par la présence de l'une & de l'autre, on fut que tout se terminoit à l'enlèvement d'une vieille servante, la frayeur se changea en risée, & chacun parla diversement de l'expédition de Zaga - Ali.

Pour moi qui voyois une autre tempête prête à tomber sur moi, je formai le dessein

de quitter la partie, & de continuer mon voyage par les plus belles villes de l'Espagne, jusqu'à ce que j'eusse enfin eu le plaisir de voir Madrid & la cour. Ce qui me détermina encore plutôt à partir, fut une conversation que j'eus avec quelques personnes distinguées de la ville, où le discours étant tombé sur les merveilles de l'Espagne, une personne de la compagnie dit qu'il y avoit à Valladolid une jeune beauté si extraordinaire, qu'il n'y en avoit jamais eu, & qu'il n'y en auroit jamais dans le monde qui pût entrer en comparaison avec elles; que les Georgiennes & les Circassiennes, dont on parle tant, n'étoient pas dignes de la servir; enfin, elle porta l'exagération jusqu'à dire que sa beauté avoit quelque chose de surnaturel & de divin. Seroit-il bien possible, me disois-je en moi-même, que l'Espagne pût avoir aussi une Liriane? car je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût rien au monde de plus beau que cette incomparable Françoisse. Donna Schervilla étoit une belle brune d'une blancheur à éblouir, & d'une taille majestueuse; ses manières étoient douces & insinuantes, quoique accompagnées d'un peu de fierté. Je ne l'aimois pas encore assez pour la mettre en parallèle avec Liriane, quoique je la crusse très-digne de l'attachement d'un honnête hom-

me. Ce que l'on m'avoit dit des charmes de la beauté de Valladolid m'empêchoit de prendre de plus forts engagemens, jusqu'à ce que j'eusse satisfait ma curiosité de ce côté-là.

Je découvris à Desplanes le dessein que j'avois d'aller à Valladolid; il l'approuva d'autant plus, qu'il ne craignoit rien tant que de me voir encore en proie aux chagrins dont il avoit eu tant de peine à me tirer. Il fallut donc, pour sortir avec honneur de Pampe-lune, où j'étois si agréablement reçu dans les plus belles compagnies, & où je passois déjà parmi quelques uns pour l'amant de la fille du gouverneur, feindre des ordres du roi d'Espagne, qui m'appelloient à Madrid, pour quelques négociations secrètes. Donna Scherville, sur le cœur de laquelle j'avois fait plus de progrès que je ne me l'étois imaginé, fut au désespoir de cette nouvelle; elle ne put s'empêcher de m'en témoigner quelque chose, ce qu'elle fit en des termes si touchans, que je me repentis presque du dessein que j'avois pris d'aller à Valladolid; je la trouvai si belle avec ces beaux sentimens, que je sentis autant de répugnance à m'en éloigner, qu'elle avoit paru chagrine de mon départ: tant il est vrai que l'on n'inspire jamais si bien une passion que quand on la sent véritablement.

Depuis ce tems-là j'eus beaucoup moins d'empressement à partir pour Valladolid. Desplanes qui n'étoit pas amoureux comme moi, en découvrit bientôt la cause, & dissimulant le chagrin que cela lui faisoit, il étoit toutes les occasions possibles pour me remettre en mon devoir, & m'arracher d'un lieu où ma liberté couroit de grands risques.

Habile comme il étoit, il ne fut pas long-tems sans trouver ce qu'il souhaitoit. Don Gusman d'Alvarez, grand d'Espagne, faisoit son séjour le plus ordinaire à Pampelune; il y avoit un palais magnifiquement bâti, & orné par le dedans de tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus rare dans l'Europe; on y voyoit entre plusieurs autres merveilles une gallerie fort longue, ornée d'un côté des portraits de tous ses ancêtres, & de l'autre des plus rares beautés de l'Espagne. Un jour que Desplanes s'y promenoit, il apperçut deux portraits que l'on venoit d'achever: c'étoient deux chefs-d'œuvres de l'art, tant pour la délicatesse du pinceau que pour l'excellence des sujets qu'ils représentoient. Il s'informa des personnes que l'on venoit d'achever de peindre, & demanda s'il étoit possible qu'il y eût deux filles si belles que celles-là dans tout l'univers. On lui répondit que loin d'être flattées

dans leurs portraits, elles n'y paroissent pas encore si belles qu'elles l'étoient en effet. On ajouta que le premier portrait représentoit la beauté de Valladolid, le second une infante d'Espagne dont on ignoroit la destinée : l'une étoit blonde & l'autre brune ; mais chacune possédoit tellement tous les avantages de la beauté dans son espèce, que l'on ne savoit à qui donner le prix.

Desplanes voulant faire jouer la mine qu'il m'avoit préparé sous prétexte de me faire voir les magnificences du palais de dom Alvarez, après m'avoir fait remarquer quelques curiosités dignes d'attention, me conduisit dans la gallerie, & me fit arrêter vis-à-vis des deux portraits dont on vient de parler. Je fus si frappé à la vue de ces deux merveilles, que peu s'en fallut que je ne les révérassé comme autant de divinités. Je demandai avec empressement à Desplanes si ces deux portraits n'étoient pas l'effort de l'imagination du peintre. Il me répondit que le premier représentoit au naturel la beauté de Valladolid, & le second une infante d'Espagne dont on ignore la destinée. Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à partir presque sur le champ ; cependant, pour faire toutes choses dans l'ordre, il fallut supposer un nouveau commandement

du roi pour aller à Madrid. Donna Schervilla qui se croyoit bien assurée de mon cœur, se contenta de me faire promettre que je reviendrois à Pampelune, dès que mes affaires seroient terminées à la cour. Je lui réitérai des promesses que je n'avois pas dessein de lui tenir. Nous nous séparâmes l'un & l'autre fort satisfaits, elle de ma promesse, & moi de sa crédulité.

Comme notre voyageur aérien achevoit ces mots, il s'aperçut que la nuit s'avançoit, & que le sommeil, malgré que l'on en eût, s'apprétoit à interrompre l'attention des dames, il leur demanda pardon de les avoir si long-tems ennuyées. Elles lui répondirent qu'elles avoient eu bien du plaisir à entendre le récit de ses premières aventures, & qu'elles le prioient de vouloir bien continuer le lendemain après le dîner, où il y auroit bonne compagnie : il le leur promit, & se retira dans l'appartement qu'on lui avoit préparé.

Le lendemain donna Agathe & donna Thecle, qui se croyoient toutes deux filles du gouverneur de Burgos, se levèrent plus matin que le reste de la compagnie, c'est-à-dire, entre les sept & huit heures du matin. Leur premier entretien roula sur les aventures de leur nouvel hôte. Agathe qui l'avoit trouvé

fort à son gré , en parloit fort avantageusement , & foutenoit qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiffoit ; elle le regardoit déjà comme quelque prince étranger , qui voyageoit parmi le monde pour son plaisir. Thecle , fâchée de ce qu'il ne l'avoit presque pas regardée pendant tout l'entretien précédent , & de ce qu'il avoit toujours eu les yeux attachés sur Agathe , le traitoit de magicien , & disoit que cet homme par ses enchantemens ne cherchoit qu'à se divertir aux dépens de celles qui seroient assez sottes pour le croire ; que la manière dont il avoit paru entouré d'une nuée étoit une preuve plus que suffisante qu'il avoit un grand commerce avec les démons. Quoi qu'il en soit , lui dit Agathe , j'ai résolu de lui inspirer de l'amour pour moi , & peut-être d'en prendre pour lui , bien persuadée que ses charmes les plus forts , sont sa bonne mine & ses manières toutes nobles & toutes engageantes. Bon ! lui dit Thecle , vous voulez , comme la fille de dom Schervillos , donner une scène au public à vos dépens. Croyez-moi , ma sœur , quittez une entreprise qui ne vous feroit pas d'honneur. J'ai assez bonne estime de moi , répondit Agathe , & je compte assez sur ma beauté , pour m'en promettre une bonne issue : vous verrez comme je m'y prendrai. Je ne

doute point qu'il n'ait aimé, même éperdu-
ment la belle de Valladolid; je crois même
qu'il l'aime encore; cependant toutes ces cho-
ses, loin de me rebuter, ne font que m'animer
davantage, & me flatter d'un heureux succès.

Elles se promenoient dans leur chambre en
tenant ces discours, lorsqu'elles apperçurent
par une fenêtre qui donnoit sur le jardin notre
voyageur aérien qui se promenoit, tantôt à
pas lents, tantôt à pas précipités: elles ne le
quittèrent point de vue, afin de mieux exa-
miner toutes ses actions. Après plusieurs tours
de promenades il s'arrêta auprès d'un vieux
hêtre, tira de sa poche un burin, & grava
sur l'écorce de l'arbre ces mots:

Oh! que le pays où nous sommes
Est fatal au repos des hommes,
Et que malgré notre fierté
On y perd tôt sa liberté.

Il rentra quelques momens après dans sa cham-
bre. Agathe & Thecle descendirent aussi-tôt
dans le jardin, & coururent lire ce qu'il avoit
écrit. Alors Agathe dit à sa sœur, vous le voyez,
notre magicien en tient, & je ne puis douter
que ce ne soit pour une de nous deux que son
cœur soupire, puisqu'il n'a vu personne ici
que nous. Hier, dès son arrivée, pendant le
repas, & en contant son histoire, il avoit les

yeux, tantôt attachés sur vous, tantôt sur moi; il aura sans doute découvert dans nos traits quelques-uns de ceux de sa chère Liriane. Voulez-vous que je vous dise nuement ma pensée; je le crois si embarrassé du choix, qu'il ne fait à quoi se déterminer. Thecle répondit: je lui ôterai bientôt cette incertitude par la hauteur avec laquelle je le recevrai, s'il me parle d'amour. Elles firent encore quelques tours de jardin, & allèrent ensuite, selon leur coutume, souhaiter le bon jour à leur père & à leur mère; elles y trouvèrent notre voyageur aérien qu'elles saluèrent, & à qui Agathe demanda, en riant, si son ame qu'il avoit laissée à Paris, ne l'étoit pas venue retrouver. Et que me sert, répondit-il, qu'elle soit de retour, si elle est assez malheureuse, sortant d'une prison, pour rentrer dans une autre, peut-être plus rigoureuse que la première? Pourvu qu'elle soit aussi belle, répondit Agathe, je ne vous trouve pas fort à plaindre. Il alloit lui répondre, lorsqu'elle fit une révérence à la compagnie, & se retira dans sa chambre avec sa sœur. Thecle, qui le jour d'aparavant n'avoit pas considéré avec assez d'attention la bonne mine de leur hôte, en fut si charmée à la seconde vue, que son estime pour lui ne cédoit guères à celle de sa sœur. Quand elles furent rentrées dans

leur chambre , il s'éleva entr'elles une plai-
 fante dispute sur la manière dont on devoit
 recevoir les vœux d'un amant : Agathe sou-
 tenant que la douceur & l'honnêteté étoient
 les vrais moyens de se rendre maître d'un
 cœur que l'on vouloit gagner ; Thecle disant
 au contraire que la fierté & les manières hau-
 taines étoient le vrai personnage que doit jouer
 une fille bien née. J'avoue , lui dit Agathe ,
 que les caractères des hommes étant bien dif-
 férens , il faut agir diversement avec eux ,
 suivant la diversité de leurs humeurs. Mais il
 faut aussi avouer qu'il y a des manières qui
 plaisent généralement à tous les hommes. Nous
 ne valons qu'autant que nous nous conformons
 aux loix de la nature , & que foibles par nous-
 mêmes , nous empruntons notre éclat & notre
 force de ceux à qui nous nous unissons. Qu'une
 paysanne soit assez heureuse pour engager un
 prince à l'épouser , la voilà de paysanne deve-
 nue princesse : quand elle ne seroit même que
 sa maîtresse , elle est reverée de tous ceux qui
 cherchent à gagner les bonnes grâces de ce
 même prince. Parcourez tous les états , con-
 tinua-t-elle , vous verrez que les personnes de
 notre sexe ne brillent dans le monde que par
 l'éclat de leurs maris ; je veux bien que leur
 beauté & quelques autres bonnes qualités que

quelques-unes possèdent, fassent du bruit dans le monde & leur attirent des adorateurs, combien cette petite lueur de vanité leur cause-t-elle dans la suite de chagrins & de malheurs, pour peu qu'elles s'en fassent accroire & qu'elles s'écartent de leur devoir ! car pour peu qu'elles deviennent sensibles aux vœux de quelques amans, un mari est à la vérité le dernier à être informé de ce qui se passe chez lui, mais cependant il n'est pas long-tems à s'en appercevoir, pour peu qu'il ait d'usage du monde : alors elles perdent sa confiance, ce qui est à mon gré le plus grand des malheurs qui leur puissent arriver ; ensuite, quelques habiles qu'elles soient, leur réputation court grand risque de faire naufrage ; enfin, méprisées des honnêtes gens, balançant entre l'appréhension des vengeances d'un mari justement irrité, & l'inconstance ordinaire de leurs amans, elles éprouvent tous les remords des consciences ulcérées, & meurent à chaque moment de crainte d'une mort plus digne de leur lâcheté. Nous avons beau nous flatter de l'empire prétendu que nous avons sur l'esprit des maris, dès qu'ils nous jugent indignes de leur estime, ils savent bien nous montrer qu'ils sont les maîtres ; leur autorité sur nous est fondée sur les loix de la nature, & notre empire sur leur cœur

n'est établi que sur l'estime qu'ils font de nous, de notre douceur & de notre parfaite complaisance à leurs volontés : c'est par-là uniquement que nous les enchaînons , & que nous les retenons dans nos fers.

Je ne suis nullement de cette opinion en cela , répondit Thecle ; on ne s'embarasse guères de la perte d'un bien, dont la possession ne nous a guères coûté ; nous ne valons qu'autant que nous nous faisons valoir ; il n'y a point de meilleur ragoût pour épuiser l'appétit des hommes , que notre fierté. Quand un homme est véritablement amoureux, il n'y a rien qu'il ne fasse pour obtenir ce qu'il desire : plaintes , larmes , soumissions , empressements , rien ne lui coûte , dans le dessein de parvenir à son but. Quel triomphe pour les dames de voir ces vainqueurs du monde abaissés à leurs pieds ! Ce triomphe seroit beau , dit Agathe , s'il duroit toujours ; mais dès que les amans sont devenus maris , leur règne commence & dure jusqu'à la fin de leur vie ; pendant ce tems-là nous ne pouvons espérer de conserver quelque autorité sur eux , que par notre fidélité , notre douceur & notre complaisance. Mais cette maîtrise qu'ils usurpent sur nous , répondit Thecle , est contraire aux loix de la nature , qui nous a fait libres en naissant

aussi bien que les hommes : pourquoi nous exclure des charges de l'état, du barreau, de l'église & de la guerre ? N'y a-t-il pas eu des Semiramis, des Zenobies, des Amazones, & n'en trouveroit-on pas encore tous les jours, si l'on vouloit leur laisser l'administration des grandes affaires ? Cédons-nous aux hommes en courage & en grandeur d'ame, & faut-il, parce qu'ils sont les plus forts, qu'ils insultent à notre foiblesse ? Si toutes les filles étoient de mon humeur, nous aurions bientôt réduit tous les hommes à leur devoir. Hé bien, dit Agathe, tâchez d'inspirer à toutes vos nobles sentimens : pour moi qui ne vois aucun sujet, ni même aucun moyen de changer la face des choses, j'aime mieux prendre un peu sur moi & me ranger à mon devoir, que de me repaître de chimères. Nos ancêtres ont vécu comme nous vivons, & je crois que nous ne pouvons mieux faire que de suivre leurs traces. Au reste, que demandent de nous nos maris, si ce n'est que nous nous renfermions dans les bornes de notre devoir ? est-ce une chose si difficile à faire ?

Elles étoient encore sur cet entretien, lorsqu'on vint les avertir que monseigneur le duc de Vascellos & le docteur dôm Lopez de Nigugno venoient d'arriver. Le duc est un de
ces

ces hommes de joie, qui n'épargne rien pour se procurer tous les plaisirs dont il s'avise. Le docteur est un de ces ânes chargés de latin & de passages des anciens, qui ne demande qu'à disputer quand il croit trouver quelqu'un du métier, & capable de lui tenir tête; il est si entêté de ses sentimens, qu'il soutient pourtant assez mal, qu'il suffit seul pour donner la comédie à la compagnie la plus phlegmatique; il s'admire en tout ce qu'il dit, quoiqu'il ne dise ordinairement que des choses très-communes, & même souvent ridicules. Le duc se fait un plaisir d'avoir ce docteur theatin avec lui, parce qu'il lui fournit sans cesse de nouveaux divertissemens par ses nouvelles impertinences. Le docteur, à la fin de chaque dispute, ne manque pas de constituer le duc juge du différend, & le duc, pour animer son docteur davantage, ne manque pas de lui donner gain de cause, soit qu'il le mérite, ou qu'il ne le mérite pas. Dès qu'on fut averti de leur arrivée, don Gazul & toute sa famille allèrent les recevoir, & les amenèrent dans la grande salle du château, où après quelques complimens de part & d'autre, le docteur ayant apperçu notre voyageur aérien en habit de licencié ès droit, courut embrasser le duc, en lui disant: Ma foi, duc, le ciel nous est pro-

pice aujourd'hui ; je vois un homme d'érudition avec qui je brule d'envie de chamailler tout mon faoul ; car en ce pays les savans sont si rares qu'il y a près de quatre jours que je n'ai eu aucune occasion de faire valoir mes talens ; je crève de réplétion de science , & si j'étois encore quelque tems sans en exhaler un peu , je craindrois d'en être suffoqué. Ce seroit grand dommage , dit le duc , & je serois fâché que vous périssiez d'un genre de mort aussi cruel que celui-là : je crois que toute la compagnie, s'intéressant à la vie d'un fameux docteur de Théologie à Salamanque , vous donnera volontiers l'attention que mérite votre profond savoir : ainsi vous pouvez entrer en lice quand il vous plaira. Aussi-tôt notre docteur théologique va se placer dans un fauteuil vis-à-vis du voyageur en toque juridique , & lui parla en ces mots.



Agréable & savante dispute entre don Lopez de Nigugno , Théatin , docteur en théologie à Salamanque , & le Voyageur Aérien.

JE ne doute pas que votre seigneurie , seigneur-docteur ès droits , n'ait entendu parler du docteur Nounechez de l'université de Salamanque.

Le voyageur. La réputation du docteur Nounechez est si bien établie , que je ne pense pas qu'il y ait aucun endroit dans le monde où il ne soit connu ; il s'est distingué dans toutes les facultés , & l'on peut dire qu'il en fait le plus rare ornement.

Le docteur. Cela fut jadis , mais aujourd'hui tout a changé de face. Croiriez-vous qu'après s'être tant signalé par un savoir profond , il a fait une action ; depuis peu , qui lui enlève tout d'un coup son mérite ?

Le voyageur. C'est ce que je ne fais pas ; & ce qui me paroît fort difficile à croire.

Le docteur. Vous en conviendrez sans doute avec moi , quand vous saurez l'abominable action qu'il a commise. Docteur dans les facultés

tés des arts, de médecine & des droits, nous lui avons fait l'honneur de lui donner le degré de licentié dans notre sacrée faculté, il ne lui manquoit plus que les ordres sacrés & la toque doctorale pour être égalé aux membres scientifiques de la faculté théologique. Cependant, *ô nefas!* il a préféré le mariage à cette dignité, une femme au bonnet de docteur théologique; enfin un ménage à notre faculté. Beau soleil! avez-vous pu éclairer une action aussi honteuse & aussi criminelle que celle-là?

Le voyageur. Continuez de grace, car jusqu'ici je ne vois rien de honteux ni de criminel, à moins qu'il n'ait épousé une débauchée ou une fille qui auroit passé par les mains de la justice.

Le docteur. Il n'y a rien de tout ce que vous dites. Celle qu'il a épousée est une fille d'honneur & des meilleures familles de Salamanque. Mais croyez-vous que la science puisse s'accorder avec une femme? Les muses étoient chastes, & ceux qui vivent sous leurs loix, doivent vivre comme elles.

Le voyageur. A ce prix-là elles n'auront guères de sectateurs; car si vous croyez que le célibat rend les gens chastes, c'est une erreur qui n'est nullement pardonnable; il y a souvent plus de chasteté dans le mariage que dans

le célibat, à moins que les célibataires ne soient *de frigidis aut maleficiatis*. D'ailleurs, croire que les sciences & les beaux arts ne conviennent qu'aux célibataires, c'est une seconde erreur encore moins pardonnable que la première. Les Scaligers, les Pics de la Mirandole, les Manuce, les Hensius, les Casaubons, & une infinité d'autres illustres savans mariés, font des preuves bien sûres que le mariage n'est pas un empêchement à devenir savans. Je dis bien plus, il ne s'est jamais trouvé parmi les célibataires aucun qui osât se mettre en parallèle avec les savans mariés dont je viens de parler. Démosthène, Isocrate, Cicéron, Varron & tout ce qu'il y avoit d'habiles gens parmi les anciens Grecs & Latins, étoient tous mariés, & s'il s'est trouvé de leur tems quelques célibataires qui aient laissé de beaux ouvrages, c'est que leur débauche leur persuadoit de tâcher de jouir des plaisirs du mariage, sans en avoir les incommodités.

Le docteur. Votre feigneurie ne se souvient sans doute pas d'un proverbe très-véritable & très-commun parmi nous: *in cucullis monachorum latent sensus scripturarum*. Oui, c'étoit chez les moines qu'il falloit autrefois aller chercher la science, ils en étoient les seuls dépositaires: aussi étoit-ce eux qui enseignoient la

religion , qui exercoient charitablement la médecine , & qui tenoient des écoles publiques de philosophie & d'humanité.

Le voyageur. Votre modestie ne vous permet sans doute pas de dire les autres choses auxquelles la plus grande partie d'entr'eux s'occupoient. Il y en avoit qui faisoient la profession d'avocats , quelques-uns passoient leur tems à la chasse & à d'autres exercices qui ne conviennent nullement à des personnes consacrées au service de Dieu. Mais revenons au but principal. Les moines étoient autrefois les dépositaires de la science ; j'en conviens avec vous. On les obligeoit , pour éviter l'oïveté , à copier tout ce qu'on pouvoit trouver d'anciens manuscrits : il étoit donc impossible qu'ils ne devinssent d'habiles gens par cet exercice , & c'est avec raison qu'ils occupoient alors toutes les chaires des sciences & des arts ; la nécessité obligeoit les autres hommes à se servir d'eux pour s'instruire , parce que dans ces siècles d'ignorance il n'y avoit qu'eux qui pussent le faire. Vous savez que la nécessité force la loi , & que les enfans mâles de nos premiers parens étoient obligés d'épouser leurs sœurs , sans quoi le monde auroit bientôt fini ; mais dès que le monde fut peuplé , la nécessité cessant , la loi reprit ses forces , & ne permit plus

que l'on se mariât dans les degrés prohibés. Il en est de même de la science des anciens ecclésiastiques tant réguliers que séculiers : tant qu'ils ont été nécessaires, on a été obligé de les souffrir ; mais dès que le nombre des savans s'est multiplié dans le monde, la loi & la bienséance ont repris leur vigueur. On a voulu d'abord les réduire à leur devoir, qui consiste à catéchiser, à prêcher, à administrer les sacrements ; mais dans l'habitude où ils étoient de faire toute autre chose que leur devoir, on eut toutes les peines du monde à leur faire concevoir que les facultés des arts, des droits & de la médecine, étant purement profanes, ils devoient s'en abstenir, & se regarder comme des personnes qui ne doivent se mêler que de conduire les ames à la vie éternelle.

Le docteur. Ah ! seigneur docteur ès droits, je vous tiens. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit aux apôtres, & par conséquent aux prêtres leurs successeurs : *Ite, docete omnes gentes* ?

Le voyageur. Cet oracle de la divine sagesse est si clair & si opposé à ce que vous soutenez, que je suis surpris que vous osiez le mettre en avant. Songez aux paroles qui suivent immédiatement celles que vous venez de rapporter : *baptisantes eos in nomine Patris, & Filii & Spiritus Sancti.* Voilà votre devoir.

Le docteur. Cependant une des règles fondamentales de notre université de Salamanque, veut qu'*academia sit corpus mixtum.*

Le voyageur. Vous m'accordez plus que je ne vous demandois. Vous disiez, il n'y a qu'un moment, que c'étoit un crime aux gens mariés, de se mêler de science, qu'il falloit être vierge comme les muses, pour y réussir : & vous m'accordez présentement que l'université doit être composée d'ecclésiastiques & de laïcs : c'est plus de grace que je n'en attendois de votre seigneurie. Puisque je vous trouve de si belle humeur, vous voudrez bien que nous examinions la chose un peu plus sérieusement ; pour y réussir, le bon ordre veut que nous définissions les choses avant que d'en disputer, afin d'éviter les chicanes qui pourroient arriver dans la suite. Je dis donc que l'université est un corps composé de personnes savantes, préposées pour enseigner la théologie, les droits, la médecine & les arts ; je dis en second lieu, qu'un ecclésiastique, soit séculier, soit régulier, est un homme spécialement consacré à Dieu, & dont toutes les pensées, paroles & actions ne doivent tendre qu'à sa gloire & au salut du prochain ; je dis enfin, qu'un laïc est une personne destinée à servir Dieu dans l'emploi où il lui a plu de le mettre pour son salut.

Ces définitions vous paroissent-elles justes ?

Le docteur. Je ne crois pas qu'on y puisse trouver rien à dire : mais que prétendez-vous en inférer ?

Le voyageur. Ajoutons-y, s'il vous plaît, celles des quatre facultés, afin que rien ne nous arrête dans la suite de nos raisonnemens. La théologie tant scolastique que morale, est une discipline qui nous donne la connoissance de Dieu & des mystères¹, par la foi, & de nos devoirs, en qualité de chrétiens. La jurisprudence est la connoissance des loix & des coutumes tant générales que particulières, tant naturelles que positives, pour rendre à chacun ce qui lui appartient ; la médecine est l'art de prévenir les maladies qui nous menacent, & de guérir celles dont nous sommes attaqués. Enfin, la faculté des arts est celle qui enseigne la grammaire, la poésie, la mythologie, la philosophie, l'éloquence & les mathématiques. Je crois que vous admettez encore ces définitions.

Le docteur. Elles sont tirées de la nature des choses mêmes, & par conséquent exactes.

Le voyageur. Cela ainsi posé, voici comme je crois qu'on doit raisonner. Le bon sens & le bon ordre veulent que chacun se renferme dans les bornes de l'état qu'il a embrassé. Un

payſan auroit mauvaiſe grace à vouloir ſ'af-
 feoir dans le tribunal de la juſtice ; & pronon-
 cer des arrêts ſur des matières où il n'entend
 rien. Un général d'armée ſe feroit moquer de
 lui ſ'il venoit la mitre en tête , la croſſe en
 main , & revêtu des habits pontificaux , faire
 les fonctions épiscopales. Un magiſtrat ne feroit
 pas à couvert de la censure , ſi , au fortir de
 ſon tribunal , on le voyoit monter ſur le théa-
 tre , & faire le perſonnage de Jean Farine. Je
 conviens avec vous que l'univerſité eſt un corps
 mixte , c'eſt-à-dire , compoſé d'eccléſiaſtiques
 & de laïcs ; mais vous conviendrez avec moi
 que la condition des uns eſt bien différente de
 celle des autres , & qu'un eccléſiaſtique qui
 ſe mêle des affaires temporelles , ne ſort pas
 moins de ſa ſphère , que feroit un laïc qui vou-
 droit donner la bénédiction episcopale ; car
 enfin , quelles ſont les fonctions des ecclé-
 ſiaſtiques , ſur-tout en ce pays-ci où l'on ſe
 pique tant de rigidité , & à quoi s'engagent-
 ils en prenant cet état ? *Dominus pars hereditatis
 mea* , je n'ai point d'autre héritage que le ſei-
 gneur ; c'eſt-à-dire , qu'ils ne doivent tra-
 vailler qu'à la vigne du ſeigneur , à l'édiſica-
 tion du prochain , au ſalut des autres hommes ,
 & au leur principalement. Cette occupation
 n'a-t-elle pas de quoi les occuper tout entiers ?

peuvent-ils servir Dieu & le monde en mêmes-tems. *Ars artium , scientia scientiarum , regimen animarum ; animarum cura onus est angelicis etiam humeris formidandum.* Le premier concile de Milan & celui de Bordeaux , tenu l'an 1524 au chapitre de l'ordre , disent : *cùm in Dei militiam adscripti sunt , non ad commoditates aut voluptates , sed ad labores & sollicitudinem vocatos esse meminerint.* Saint Jérôme à Nepotien , parle en ces termes. *Qui Dominum possidet & cum propheta dicit : pars mea Dominus , nihil extrâ Dominum habere potest : quod si quidpiam aliud habuerit præter Dominum , pars ejus non erit Deus.* Le concile de Trente exige des clerics , qu'ils confessent avant que de recevoir la tonsure , *ut Deo fidelem cultum præstent hoc vitæ genus elegisse.* Le concile de Milan dit en termes exprès : *qui Deo militat , implicare se negotiis secularibus prohibetur.* Saint Paul aux Corinthiens , dit aux ecclésiastiques : *Dei adjutores sumus , pro Christo legatione fungimur.* Saint Ambroise , l. 1 , de la fuite du siècle , c. 1 , dit : *cui Deus portio est , nihil debet curare nisi Deum , & quod ad alia officia confertur , hoc religionis cultui decerpitur.* Croyez-vous , seigneur docteur claustral , que l'on puisse dire d'un ecclésiastique , qui se mêle de la médecine , de la chirurgie , des arts , soit mécaniques , soit li-

béraux , *ipsum nihil curare nisi Deum* ? Pensez-vous qu'un moine qui passe sa vie à étudier & à enseigner la mythologie , la politique des anciens Grecs & latins , leurs cérémonies dans la création des magistrats & des pontifes , leur art militaire , leur jurisprudence , leur religion , *legatione pro Christo fungi* ? En effet , qu'est-il besoin maintenant que les ecclésiastiques se mêlent de toutes ces choses , sur-tout dans un tems où il y a tant de laïcs qui s'en acquittent si bien , & même beaucoup mieux que ne peuvent faire les ecclésiastiques ?

Le docteur. Tout cela est beau ; mais il est dit dans le pontifical romain , *sacerdotem oportet offerre , benedicere , præesse , prædicare & baptizare*. Or , par le mot *præesse* , on entend *ex suggestu* , c'est-à-dire , d'enseigner publiquement.

Le voyageur. Oui , les ecclésiastiques doivent enseigner publiquement , non la mythologie , mais l'évangile , non les mœurs & coutumes des payens , mais les commandemens de Dieu , non la religion des payens , mais la voie du salut : qu'ils se tiennent dans les bornes de leur état , qu'ils catéchisent , qu'ils disent la messe , qu'ils administrent les sacremens , qu'ils établissent la paix dans les ménages , qu'ils prêchent enfin la parole de Dieu : alors tout le monde sera édifié de leur conduite. Saint Jérôme , péné-

tré de cette vérité, dit, épif. 146. *Sacerdotes omiffis evangelis & prophetis, videmus comœdias legere, amatoria bucolicorum verfum verba legere, Virgilium tenere, & id, quod in pueris neceffitatis eft, crimen in fe facere voluptatis.* Saint Auguftin étoit de ce fentiment, lorsqu'il dit : *non ergo illæ innumerabiles & impiæ fabulæ, quibus vanorum plena funt carmina poetarum, ullo modo noftræ confonant libertati.* Mais qu'un eccléfiastique paffe fa vie à toute autre chofe qu'à fa profeflion, qu'il quitte Dieu pour les chofes temporelles, c'eft ce que l'on ne peut fouffrir. Ne me dites pas qu'il peut partager fes foins entre Dieu & le monde, *aut ferviendum eft Deo, aut Mammonæ.* Et comme j'ai dit ci-devant : *quod fi quidpiam habuerit sacerdos præter Dominum, pars ejus non erit Deus.*

Le docteur. Mais eft-il plus permis aux laïcs de s'y employer, qu'aux eccléfiastiques ?

Le voyageur. C'eft comme fi vous me demandiez : eft-il plus permis aux laïcs de fe faire maîtres à danser, maîtres d'armes, maîtres cuifiniers, maîtres joueurs d'inftromens, qu'aux eccléfiastiques ? Oui, monsieur, les eccléfiastiques font destinés uniquement à travailler à leur falut & à celui des autres hommes ; un laïc n'eft obligé qu'à fervir Dieu, & faire fon falut dans l'honnête profeflion qu'il a embrassée.

L'histoire sainte & profane, le droit naturel & romain, les coutumes, la physique ; la médecine & tous les arts font d'honnêtes occupations pour les laïcs , mais très-peu convenables aux ecclésiastiques ; car enfin , ou les ecclésiastiques croient à la religion qu'ils professent , ou n'y croient pas : s'ils y croient ; pourquoi n'en suivent-ils pas les principes ? s'ils n'y croient pas , pourquoi en font-ils profession ? Je dis ceci par rapport à la sévérité des Espagnols ; car en France on jouit d'une plus grande liberté.

Le docteur. Seigneur docteur ès. droits, vous me pressez vivement ; mais que répondez-vous à ceci ? Les ecclésiastiques se mêlent de toutes les choses dont vous parlez ; mais c'est pour les sanctifier.

Le voyageur. Je vous entends , docteur théologique de Salamanque ; c'est-à-dire qu'ils se damnent de gaieté de cœur , en renonçant aux commandemens de Dieu , afin de sanctifier les choses profanes, & de profaner les choses sacrées. Ce n'est cependant pas en ce sens-là que Saint-Paul disoit , *vellem esse anathema pro fratribus meis.* Mais voyons comment les ecclésiastiques peuvent sanctifier toutes ces choses profanes , même en se damnant : ce ne peut être qu'en en montrant la fausseté & le ridi-

cule. Quel est le laïc qui ne le puisse pas faire encore mieux que les ecclésiastiques ? N'a-t-il pas plus de liberté à s'énoncer sur certaines choses qu'un ecclésiastique ? manque-t-il de zèle ou d'érudition suffisante pour cela ? Non sans doute, & la religion est bien mieux établie dans le cœur de ceux à qui il n'est pas permis de la prêcher publiquement, que dans celui des ecclésiastiques qui se font un métier sordide de ce qui devrait faire leur unique occupation. Quant au jugement, on demandera à tel ecclésiastique ce qu'il a fait pendant sa vie, que répondra-t-il ? J'ai passé toute ma vie à faire des livres profanes pour avoir de l'argent. Quelle réponse doit-il attendre ?

Serve nequam.

Notre voyageur aérien alloit achever de terrasser le docteur salamanquin, lorsque par bonheur pour celui-ci on vint avertir que le dîner étoit sur table, & qu'il étoit tems de se lever. Le docteur salamanquin, fier à son ordinaire, courut embrasser le duc, & lui dit : hé bien, duc, ne me suis-je pas battu en vaillant champion ? Dites, en déserteur, dit le duc ; vous n'avez seulement pas paré la moindre botte ; jamais je ne vous ai vu si consterné, vous m'avez fait pitié pendant toute la dispute. Quoi, dit le docteur, duc, vous me tournez

donc aujourd'hui le dos ? Hé bien , comptez que je renonce dorénavant à disputer & contre les docteurs ès droits, & devant vous. Chacun rit de cette réponse , & on se leva pour aller dîner. Cependant notre docteur salamanquin jettoit de tems en tems des regards terribles sur le prétendu docteur ès droits , ce qui ne contribuoit pas peu à divertir la compagnie, qui observoit toutes ses mines & démarches après sa défaite , qui en effet étoient toutes comiques.

Dès qu'on fut arrivé dans la salle , chacun prit sa place : on ne vit jamais tant de magnificence que dom Gazul en fit paroître en ce festin ; on ne servoit sur table aucun plat ni assiette , ni autre vase , qui ne fût ou d'or ou de vermeil doré , & garni d'un bon nombre des plus belles pierres précieuses de l'orient ; tous les mets étoient exquis & les vins délicieux ; le deffert fut copieux & des mieux entendus ; quelques orages qui s'élevèrent l'après-dinée , furent cause que le repas dura plus long-tems qu'à l'ordinaire , & que perlonne ne parla d'aller à la promenade. Le repas fini , toute l'assemblée se retira dans une belle salle qui donne sur le jardin : ce fut-là que madame Gazul pria son nouvel hôte de vouloir bien continuer le récit de ses aventures ; ce qu'il fit en ces termes.

Suite

Suite des aventures du Voyageur Aérien.

DÈS que nous fûmes partis de Pampelune ; la curiosité qui m'en avoit fait sortir , nous faisoit avancer à grandes journées vers Valladolid. Nous n'en étions pas à plus de cinq lieues, lorsqu'au-bas d'un vallon sur notre route, sur le bord d'un bois de haute futaie , nous aperçûmes deux chevaux magnifiquement enharnachés & attachés à quelques branches d'arbres : peu de tems après nous vîmes deux cavaliers un peu basannés qui se promenoient parmi les arbres , en attendant qu'une belle dame , couchée par terre , & presque à demi-morte , se fût remise de son trouble & de ses fatigues. Nous avançames à petit bruit , & quand nous fûmes proche d'eux , je mis pied à terre aussi-bien que Desplanes , & l'épée à la main , je demandai à ces cavaliers , quelle étoit cette dame , & pourquoi elle étoit si affligée. Ils ne nous répondirent que le sabre à la main , & comme des enragés vinrent fondre sur nous. Nous les reçûmes avec une pareille valeur ; ils furent très-surpris de nous voir leur résister avec des armes si inégales.

Enfin , ayant passé sur les armes de celui qui me pressoit , je lui enfonçai mon épée tout au travers du corps. Celui qui disputoit la victoire à Desplanes , voyant tomber son camarade , quitta son adverfaire pour aller couper la tête à la dame étendue par terre , afin de nous ravir cette belle proie. Je compris d'abord son dessein , & courant à lui , je le combattis avec tant de force , que percé de plusieurs coups , il tomba à mes pieds à demi-mort. Un moment après , ramassant toutes ses forces , il se releva & voulut recommencer le combat ; mais il étoit si foible , que du premier coup je le renversai par terre. Alors il me dit , en me regardant d'un air furieux : jouis maintenant , cavalier , d'une double victoire ; après avoir triomphé des deux plus braves cavaliers de toute la barbarie , tu vas être maître de tout ce que la terre possède de plus beau ; elle perd plus que nous à notre défaite ; dans peu de jours elle eût été la femme du roi des rois , du seigneur des seigneurs ; enfin , du digne successeur du grand prophète : à ces mots il expira. Je courus aussi-tôt vers la dame , qui , quoique fatiguée & fondante en larmes , étoit tant d'appas , que j'en fus ébloui. Je rends graces au ciel , madame , lui dis-je , de ce qu'il m'a procuré l'occasion de vous

tendre une liberté qui alloit vous être ravie pour toujours. Généreux cavalier, me répondit-elle, ce n'est pas ici le lieu de vous marquer combien je vous suis redevable ; faites-moi conduire dans quelque bourgade ou gros village voisin, où j'aie le tems de revenir de mon étonnement, & je tâcherai de vous marquer ma reconnoissance. J'ordonnai à mes gens de s'informer s'il n'y auroit pas quelque village aux environs, où nous puissions loger commodément : ils me rapportèrent qu'à une demi-lieue de-là, il y avoit une petite ville sur le grand chemin de Valladolid, avec d'assez bonnes auberges. Aussi-tôt monté à cheval, je pris la dame entre mes bras, & la portai le plus commodément qu'il me fut possible au lieu susdit, où, Desplanes ayant pris les devants, nous trouvâmes toutes choses préparées pour nous recevoir. On mit la dame dans une chambre propre, sur un bon lit, pour le pays où nous étions ; elle s'y reposa pendant trois heures, pendant lequel tems j'avois soin d'envoyer savoir comment elle se portoit, & si elle n'avoit besoin de rien : cependant la nuit approchoit, & Desplanes voyant bien qu'il faudroit la passer dans cette auberge, eut soin de nous faire préparer le meilleur souper qu'il put. Dès qu'elle fut réveillée, elle pria la fille du

logis de la conduire à ma chambre : jamais elle n'avoit, je crois, paru plus brillante qu'elle l'étoit en entrant chez moi ; un petit mouvement de pudeur lui avoit donné un tein vermeil qu'elle n'avoit pas ordinairement , & qui rehaussoit infiniment l'éclat de ses charmes ; elle avoit l'air si majestueux , les traits du visage si réguliers , les yeux si vifs, la taille si bien prise, que ne pouvant imaginer qu'elle fût une mortelle , je me jettai à ses genoux pour les embrasser. En me donnant la main , elle me dit que ce n'étoit pas aux héros & libérateurs de prendre cette posture devant les personnes qui leur ont tant d'obligations , & m'ordonnant de m'asseoir sur un bout d'un vieux sofa , dont elle occupa l'autre, elle continua à me parler de la sorte.

Histoire d'Antonia de Zayas.

JE ne puis mieux vous marquer combien je suis sensible à tout ce que votre générosité a fait pour moi, qu'en vous faisant connoître quels étoient les perils dont votre valeur m'a délivrée. On me nomme Antonia de Zayas, ou la Nymphe de Valladolid. Je ne vous puis rien

dire de ma naissance, parce qu'elle renferme tant de contradictions, qu'il est impossible de les concilier. Ceux qui passent pour mon père & ma mère, ne passent pas pour des personnes capables d'avoir produit un enfant qui leur ressemble si peu, soit pour les manières, soit pour la figure. Cependant leur amour véritablement paternel pour moi, a fait croire que je suis leur fille. Mon père est bourgeois de Valladolid, statuaire des plus habiles de son métier, mais si paresseux, qu'il ne travaille que quand la nécessité l'y oblige. Le bruit qu'a fait jusqu'ici mon peu de beauté, m'a attiré plusieurs partis considérables de toutes les provinces d'Espagne, du Portugal & même des royaumes circonvoisins. Mais mon père & ma mère résolus de ne pas permettre que je m'élève au-dessus de leur condition, ont fermé l'oreille à toutes les propositions qu'on leur a faites pour mon établissement. Il s'est trouvé des seigneurs assez généreux pour vouloir m'acheter d'eux, & les payer de tout ce que j'ai pu leur coûter depuis ma naissance jusqu'à présent. Mais ni l'or, ni l'argent, ni la vue d'une haute fortune pour moi, n'ont pu les éblouir. Presque sans biens ils se croient assez riches, quand ils ont le nécessaire, & ne voudroient pas troquer leur gueuserie contre toutes les richesses du

Perou. Ils entretiennent cependant autant qu'ils le peuvent ma vanité par la magnificence des habits & des pierreries dont ils parsèment ma coëffure. Ils ne me défendent pas de songer au mariage , pourvu que ce soit avec un marchand , un homme de plume , ou quelque ouvrier qui ait de la réputation. Ils accepteroient encore un licencié de quelque faculté qu'il fût , pourvu qu'il fût homme à donner des nazardes à la fortune , & à souffrir plutôt toutes les engoisses de la pauvreté , qu'à intéresser en quoi que ce soit sa fainéantise. C'est pour cela qu'ils me tiennent si étroitement attachée à eux & close dans la maison , qu'il n'y a qu'une seule vieille tante que j'ai , qui demeure à quelques stades de Valladolid , à qui ils daignent quelquesfois me confier. Quand elle vient à la ville , j'ai la liberté de l'esçorter partout , même jusqueschez elle , pouvu qu'elle me ramene à la maison quelques jours après. Quoique cette tante ne soit pas riche , il faut pourtant avouer que j'ai toujours mieux aimé à vivre avec elle à la campagne , qu'avec un père & une mère d'une humeur si bizarre. C'est pourquoi je n'avois jamais un plus grand plaisir , que quand je la voyois entrer chez nous , parce que je me flattois qu'elle m'emmeneroit avec elle , ce qui ne manquoit presque jamais

d'arriver. Les corsaires de Tripoli, qui rodent sans cesse sur nos côtes pour y faire des esclaves, ayant entendu parler de moi, avoient sans doute conçu le dessein de m'enlever, à quelque prix que ce fût, pour me présenter au grand seigneur, & en tirer une magnifique récompense. Ayant donc appris que j'étois à la campagne ces jours derniers, ils se sont mis en embuscade entre Valladolid & le village, en attendant mon retour. Comme je revenois ce matin avec ma tante, nous avons donné, sans y songer dans cette embuscade. L'un d'eux a renversé ma tante par terre d'un coup de poing, tandis que l'autre s'étant fait de moi, m'a enlevée sur son cheval, & donnant des éperons, ils se sont éloignés par des routes détournées du lieu de leur embuscade. La frayeur dont j'ai été surprise en ce moment, m'a causé un évanouissement si grand, que mes ravisseurs, après avoir fait quelques lieues avec une vitesse incroyable, voyant que j'avois la pâleur de la mort sur le visage, ont craint pour ma vie, & ayant trouvé sur leur route un bois commode, ils ont résolu de me mettre par terre & d'attendre que je donnasse quelques signes de vie, avant que d'aller plus loin. C'est dans ce même endroit où vous nous avez trouvés, & où votre valeur, par la mort de

mes ravisseurs , m'a garantie du fort le plus cruel que j'eusse à craindre.

Madame , lui dis-je alors , pour prévenir les remerciemens qu'elle alloit sans doute me faire , je me suis rendu plus de service en cette occasion qu'à vous-même , si vous ne désapprouvez pas ce que j'ai fait pour une personne , qui mérite que tout l'univers s'arme pour sa défense. Il est vrai qu'en vous rendant la liberté , j'ai perdu la mienne. Mais cette perte me sera toujours agréable , pourvu que votre nouvel esclave ne vous déplaîse pas ; & je vous saurai bon gré des chaînes mêmes que vous m'avez données. Seigneur , me répondit-elle , quand je ne serois pas à vous par droit de conquête , vos manières généreuses auroient bien-tôt triomphé des sentimens de mon cœur. Non , je ne suis pas assez injuste pour vous disputer un bien , qui vous appartient par tant d'endroits. Tout ce que je puis souhaiter est , que votre conquête puisse toujours vous paroître digne de vous ; de mon côté , vous ne trouverez aucun obstacle à vos légitimes desirs. Mais vous savez ce que je vous ai dit du caractère de mes parens.... Quelles obligations ne vous ai-je pas , lui dis-je , charmante Zayas , de tant de bontés que vous avez pour moi ! Je viens de bien

loin d'ici poussé par la réputation de vos charmes , j'ai le bonheur de vous rendre un petit service , vous m'en récompensez par le don de votre cœur ; que puis-je souhaiter de plus heureux ? Oui , je viendrai à bout de la mauvaise humeur de vos parens ; il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour y réussir , & me procurer la possession du bien le plus charmant du monde.

Comme je parlois ainsi , Desplanes vint mettre le couvert dans ma chambre. Mes autres domestiques le suivoient , apportant tout ce qu'ils avoient pu trouver de plus exquis dans le village , & qu'ils avoient apprêté avec un soin extrême. On servit aussi les vins les plus délicats de cette belle province. Je plaçai la belle Zayas dans la plus belle place , & me mis vis-à-vis d'elle pour avoir le plaisir de contempler à mon aise ses divins appas. Je fis durer le repas tant que je pus , sachant bien que la belle Zayas après s'être reposée trois heures , n'avoit pas encore envie de dormir. Pendant tout ce tems-là , je ne cessai de louer en détail tous ses charmes , & surtout la bonne grace avec laquelle elle faisoit toutes choses. Elle me demanda par plusieurs fois mon nom & le lieu de ma demeure en Espagne ; si j'étois de la cour du roi , ou si je

vivois dans mes biens particuliers, ce qui m'embarraffoit fort : car de lui dire ma naissance, c'étoit m'éloigner infiniment du but où je voulois arriver ; ne lui en rien dire, c'étoit faire le personnage d'un chevalier errant. Je me contentai donc de lui dire que j'étois dans un poste avantageux auprès de sa majesté Catholique, & sur le point de me retirer dans mes terres, dès que j'en aurois obtenu la permission du roi. Elle parut contente de cette réponse. Nous passâmes ainsi une partie de la nuit à nous entretenir de choses assez ordinaires. Enfin voyant qu'il étoit tems qu'elle allât jouir de quelques heures de repos, avant notre départ pour Valladolid, & qu'elle sembloit en avoir besoin, je la conduisis jusqu'à la porte de sa chambre, où après lui avoir souhaité le bon soir, je priai la fille de l'hôtesse de ne pas l'abandonner de toute la nuit, & de lui aider à se deshabiller : ce qui fut exécuté de point en point. Pour moi, surpris & charmé d'une si heureuse aventure, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Le jour me paroissoit lent à revenir, tant j'avois d'empressement à m'éclaircir si ce qui s'étoit passé n'étoit pas un enchantement. Quoique bien persuadé de mon bonheur, je voulois en douter, & la seule présence d'Antonia de Zayas

étoit capable de me rassurer. J'envoyai dès le matin Desplanes pour écouter si elle étoit éveillée ; mais il n'étoit pas encore tems. Je l'interrogeois de tems en tems de ce qui s'étoit passé le jour précédent, & me faisois raconter mes propres actions , comme si je les eusse ignorées.

Enfin sur les neuf heures je vis paroître la brillante Antonia de Zayas , qui me fit perdre toutes mes incertitudes , & me combla d'une joie que toute l'éloquence ne sauroit exprimer. Quelques touchans que soient deux beaux yeux couverts de larmes, il faut cependant avouer qu'ils ne brillent jamais avec tant d'avantage , que quand la joie & le contentement y règnent. C'est alors que les jeux , les ris & les amours folâtrant agréablement , & que les graces triomphent de routes les libertés. Donna Antonia contente de son sort , & pleine de reconnoissance pour son libérateur , parut alors avec tant d'éclat , & me donna tant de marques de sa gratitude , que je ne savois qui je devois plutôôt admirer , ou de ses charmes, ou de son bon naturel. En Espagne l'amour fait beaucoup de chemin en peu de tems , & profite de tous les momens qu'on perd en d'autres pays en des formalités inutiles & souvent ridicules. Brave cavalier ;

me dit-elle , dès qu'elle m'apperçut , il faut avouer que j'ai deux grandes obligations au ciel ; la première , en ce qu'il a bien voulu procurer ma délivrance des mains des corsaires ; la seconde , en ce qu'il m'a donné pour libérateur le cavalier le plus généreux & le plus accompli de tous les hommes. Il ne me resteroit plus rien à souhaiter , si je trouvois le moyen de m'acquitter envers l'un & l'autre. Il vous est bien aisé , lui répondis-je , de vous acquitter envers moi , & même envers le ciel. Il ne demande de nous qu'un sincère aveu de ce que nous lui devons ; & mon amour ne demande que l'approbation du divin objet qui le fait naître. Remenez-moi , dit-elle , à Valladolid ; & s'il est vrai que vous m'aimez , comme vous me le dites , vous ne ferez pas long-tems sans être instruit de ce qui se passe dans mon cœur.

Pour marquer ma propre obéissance à ses ordres , j'ordonnai à Desplanes de nous chercher un brancard , & de tenir tout prêt dans une heure & demie pour notre départ : ce qu'il exécuta avec sa diligence & son exactitude ordinaires. Et comme nous étions éloignés de trois lieues de Valladolid , & qu'il y avoit lieu de craindre que quelques corsaires de la compagnie de la troupe de ceux que

nous avions tués ne se présentassent , ou pour nous enlever Donna Antonia , ou pour venger la mort de leurs camarades , il voulut nous faire marcher en ordre de bataille. Pour cet effet il prit deux soldats qu'il trouva dans cette petite ville , à qui il distribua les chevaux des deux corsaires *tués , qu'il avoit eu la précaution d'emmener après notre combat , & leurs fabres ; & les ayant priés de nous escorter jusqu'à Valladolid en les payant , il les mit à l'avant-garde : entre eux & mes domestiques qui faisoient l'arrière-garde , il plaça le brancard où j'étois assis auprès de la belle Antonia. Ces précautions ne furent pas inutiles , comme vous l'allez voir.

Histoire des Pèlerins de S. Jacques.

LE terrain des Asturies & de presque toute l'Espagne, est très-inégal. On n'y sauroit faire une lieue sans trouver des éminences très-difficiles à passer , & des vallons si bas & si escarpés des deux côtés , qu'à peine y voit-on le soleil en plein midi. Les voleurs & les pèlerins , que l'on doit regarder comme autant de bandits , ont pratiqué en terre , des deux côtés de ces

chemins enfoncés , des cavernes où ils se retirèrent quand la pluie ou la nuit les surprind , ou quand ils ont avis qu'il y a quelque bon coup à faire. Après avoir passé une montagne assez rude , nous nous apperçûmes qu'il falloit descendre dans un enfoncement , dont la descente étoit très-rapide , & où il n'y avoit pas d'apparence que notre brancard chargé pût s'arrêter ; c'est pourquoi nous mîmes pied à terre , Donna Antonia & moi , & Desplanes se chargea du soin de conduire le brancard. Nous avançâmes à petits pas jusqu'au fond du vallon. Le bas de ce vallon , entre des terres fort élevées des deux côtés , étoit fort uni pendant l'espace de cent pas. Le long de cet espace étoit garni des deux côtés de ces espèces de casernes ou repaires à voleurs. Nous n'eûmes pas fait vingt pas dans ce chemin uni , qu'il sortit d'une de ces cavernes une femme jeune , belle & d'une taille majestueuse. Elle étoit habillée en Pélerine de saint Jacques avec beaucoup de coquilles & de petites images de plomb attachées à ses habits. Elle portoit un bourdon garni de fer aigu par le bas , & d'une gourde à l'autre bout. Dès qu'elle apperçut Donna Antonia , elle vint se jeter à son col , en lui disant , eh bon jour , ma chère sœur , comment vous êtes-vous portée depuis que nous ne vous avons vue ? Je vous

assure que votre mari , qui est ici , aura un véritable plaisir à vous revoir. Vous vous trompez , madame , lui dit Donna Antonia , en la repoussant un peu rudement , vous me prenez pour quelqu'autre , je n'ai ni sœur , ni frère , ni mari. Quoi , répondit la Pélerine , vous seriez si dénaturée que de méconnoître vos parens les plus proches ? A ces mots elle tira de sa poche un sifflet , dont elle sonna trois fois. Nous allons voir , continua-t-elle , si la présence de votre mari ne vous fera pas changer de gamme. Aussi-tôt on vit sortir de la même grotte dix à douze Pélerins armés de bourdons & de coquilles au lieu de cuirasses. A leur tête marchoit un jeune homme de belle taille , & plus richement vêtu que les autres. Voyant qu'ils vouloient avancer vers nous , je leur ordonnai d'arrêter , & de dire de loin ce qu'ils souhaitoient. Le jeune homme répondit qu'il nous croyoit trop honnêtes gens , pour vouloir ainsi lui enlever son épouse , & que si nous étions assez injustes pour continuer dans ce dessein , il espéroit sous la protection du bon saint Jacques nous en faire repentir ; enfin qu'il étoit résolu de perdre plutôt la vie , que de souffrir un pareil affront. L'assurance avec laquelle il prononça ces mots , sembloit persuader qu'il disoit la vérité : ainsi je demandai à Donna Antonia ce qu'elle vou-

loit faire. Elle, irritée de l'insolence de ces bandits, se faisit du bourdon de la Pélerine, qui étoit encore auprès d'elle, avec tant de fureur, qu'elle l'eût affommée, si nous ne l'eussions retenue. La Pélerine ainsi maltraitée attira ses camarades à son secours, & il se fit un combat des plus plaisans entre des guerriers pourvus d'armes si différentes. Les Pélerins faisoient rage avec leurs bourdons, mais nos sabres les eurent bientôt coupés en plusieurs tronçons, & mis nos ennemis hors de défense. Alors ils gagnèrent au plutôt leurs casernes, après avoir reçu quelques blessures légères. Nous nous contentâmes de la Pélerine que nous fîmes notre prisonnière, plutôt pour apprendre d'elle quels étoient ses camarades, que pour aucune autre chose. Quand nous fûmes au bout de l'espace uni, il fallut monter par-dessus une autre colline, qui faisoit l'extrémité d'une petite plaine assez agréable. Les Pélerins enragés d'avoir perdu leur Pélerine, & au désespoir de ne pouvoir pas nous attaquer, firent des hurlemens si terribles, que les bois d'alentour en retentirent. Peu de tems après, s'étant joints à d'autres bandits, ils coururent après nous avec tant de tumulte & de fureur, redemandant leur Pélerine, que pour nous délivrer de leur poursuite, nous résolûmes de la leur renvoyer.

A peine fûmes-nous en plaine , après avoir passé avec beaucoup de fatigue la colline , que nous aperçûmes sur la gauche de notre chemin une large fosse , profonde de douze pieds , dans laquelle on descendoit par une échelle de bois. Quatre gros & longs troncs d'arbres , plantés aux quatre coins , soutenoient à trente pieds de hauteur un toit de roseaux & de gazons. Des quatre coins de cette fosse carrée sortoit une fumée épaisse , qui se dissipoit dans la campagne. La curiosité nous obligea d'en approcher & de la considérer de plus près. Nous aperçûmes d'abord à chaque coin une espèce de cheminée avec de grandes chaudières soutenues sur trois gros morceaux de pierre , qui leur servoient de trépieds , & quantité de broches , chargées de beaucoup de viandes , qui tournoient vis-à-vis du feu qui faisoit bouillir les chaudières. Sur les côtés on voyoit quantité de bouchers & de rôtitisseurs occupés , les uns à tuer , écorcher , couper les grosses viandes ; les autres à plumer , vider , larder la volaille. Dès qu'on nous aperçut , on nous envoya un jeune homme tête nue , & n'ayant pour tout habillement qu'une serviette assez sale qui lui ceignoit les reins. Il portoit une manne d'osier , de figure triangulaire , dans laquelle il y avoit plusieurs pièces de volaille rôties. Il nous demanda si nous souhaitions en

acheter. Je le remerciai, & lui demandai quelle mode c'étoit que de faire des rôtisseries en terre. Il me répondit que cette auberge étoit faite pour les passans & les pèlerins qui vouloient être nourris à bon marché ; que ce que l'on achetoit ailleurs un écu, ne coûtoit là que dix sols, attendu que plusieurs honnêtes gens y venoient vendre presque pour rien, ce qu'ils avoient attrapé en chemin faisant, comme bœufs, moutons, canards, oies, dindons & autres menues bêtises. Il nous offrit de nous régaler tous abondamment pour chacun un maravedis. Je dis aux soldats de prendre ce dont ils auroient besoin, ce qu'ils firent, & renvoyai notre jeune homme habillé à la légère fort content de moi.

De-là nous continuâmes notre route assez tranquillement jusqu'à Valladolid, & allâmes descendre dans la plus apparente auberge de la ville, qui n'étoit pas éloignée de la maison de la belle Zayas. Le bruit de sa délivrance & de son retour se répandit bientôt par toute la ville, que sa tante avoit alarmée par celui de son enlèvement. Je crus devoir profiter de cette occasion pour me mettre bien dans l'esprit de ses parens, en la leur remettant entre les mains. Dès qu'elle fut arrivée, elle entra sans façon, & monta au premier étage. Pour moi je fus con-

duit dans un fallon assez mal en ordre, où l'on me dit d'attendre la réponse du seigneur don Jago Manuel de Zayas. Après y avoir demeuré une bonne demi-heure, une vieille douegna, habillée en villageoise, vint de sa part me remercier de la manière la moins obligeante du monde. Elle me dit que le seigneur don Manuel m'étoit obligé de lui avoir rendu sa fille, & de l'avoir arrachée des mains des corsaires de Tripoli, quoiqu'il n'y eût aucun cavalier espagnol, qui n'en eût fait autant dans une pareille occasion; que la gloire de cette action valoit toutes les reconnoissances possibles, & que cependant il m'offroit ses services, tant que je demeurerois à Valladolid. Ce compliment sec & si peu attendu m'étourdit tellement, que je sortis sans rien dire, & me retirai dans mon auberge aussi étonné qu'un fondeur de cloches qui auroit manqué son coup. Ce fut alors que m'abandonnant à mes réflexions, l'idée de ma chère Liriane me revint dans l'esprit, & en effaça presque tous les traits de donna Antonia. Si j'en avois fait autant pour celle-là, que j'ai fait pour celle-ci, disois-je en moi-même, avec quel témoignage de reconnoissance aurois-je été reçu de sa mère? Quel gré ne m'eût-elle pas su elle-même de lui avoir rendu sa mère, & de l'avoir rendue à sa mère? Quoique je

n'eusse rien fait pour Liriane, elle m'a donné tout son bien, ne pouvant me donner son cœur. Quoique j'aye fait pour donna Antonia, ni elle, ni ses parens ne daignent pas me remercier. J'avois bien entendu parler de l'orgueil insupportable de la bourgeoisie espagnole, mais je n'eusse jamais cru qu'elle eût un sang froid si extraordinaire dans une occasion telle que celle-ci. Je ne savois de qui je devois me plaindre le plus, ou de donna Antonia, ou de ses parens. Je commençois à regarder toutes les marques d'estime & de reconnaissance qu'elle m'avoit données, comme autant de pièges qu'elle avoit adroitement tendus à ma crédulité.

J'étois dans ces cruelles inquiétudes, lorsque sur le soir je vis entrer dans ma chambre un jeune homme de douze à treize ans, qui me présenta une lettre, dont il me dit qu'il viendrait le lendemain prendre la réponse. Je l'ouvris à la hâte, & y lus ces mots.

Lettre de donna Antonia de Zayas à son Libérateur.

« Si le récit de ce que votre générosité a fait pour moi, eût trouvé autant de reconnaissance dans les cœurs de mon père & de ma

mère, qu'il auroit dû y en trouver, vous auriez été reçu avec autant de joie chez eux, que l'idée de vos vertus est gravée profondément dans mon cœur. Mais vous connoissez la fierté des Espagnols; ils pensent quand on a tout fait pour eux, qu'on leur est encore fort obligés. J'espère que vous me rendrez assez de justice, pour ne me pas croire capable de pareilles bassesses. Je sens, comme je le dois, les services que vous m'avez rendus, & l'estime que je dois toujours avoir pour votre personne. Mais n'ayant rien qui soit digne de vous, sinon peut-être le don de ma personne, c'est à vous à me faire connoître quel cas vous en faites, afin que je prenne mes mesures là-dessus. Je vous laisse cette nuit entière pour y songer; j'envoyerai demain matin savoir votre réponse ».

DONNA ANTONIA DE ZAYAS.

Dès que j'eus lu cette lettre, qui me tira de l'affreuse inquiétude où j'étois, je ne fus pas long-tems à me déterminer sur un parti que j'avois déjà pris, dès la première fois que j'avois vu donna Antonia. Ainsi je lui fis cette réponse sur le champ, qu'elle ne reçut cependant que le lendemain par son courier ordinaire.

*Lettre du Voyageur Aérien, à l'incomparable
Antonia de Zayas.*

« Ne suffit-il pas de vous avoir vue une seule fois pour vous aimer éternellement? Et pouvez-vous douter si le don que vous voulez bien me faire, me sera plus précieux que tout ce qu'il y a de beau & de grand dans le monde? Il m'importe peu quels soient les sentimens de tous les hommes à mon égard, pourvu que les vôtres me soient favorables. C'est en vos seules bontés que j'espère, c'est après vous seule que j'aspire, & vous êtes la seule avec qui je puisse vivre heureux. Ainsi prescrivez-moi toutes les conditions que vous souhaiterez pour arriver à ce bonheur, & vous verrez qu'il n'y a rien d'impossible à qui aime autant que votre Libérateur ».

Il est bon de remarquer ici que le petit courrier de dona Antonia, étant un jeune François qui tâchoit d'apprendre la profession de dom Manuel de Zayas, reconnut bientôt à l'air & aux manières de Desplanes, qu'il étoit François, & peut-être son compatriote. Ainsi s'étant fait connoître à lui, ils lièrent ensemble une amitié très-étroite, & telle qu'ont coutume de lier des personnes d'un même pays, lorsqu'ils se rencontrent dans des climats éloi-

gnés du leur. Ils ne pouvoient presque vivre l'un sans l'autre, ce qui rendit notre commerce de lettres beaucoup plus facile. Le petit Mercure ayant rendu ma lettre à dona Antonia, voici la réponse que j'en reçus le soir même.

Lettre de dona Antonia de Zayas à son généreux libérateur.

« A quoi vous engagez-vous, seigneur, pour l'amour d'une personne infiniment au-dessous de vous. J'avois compris, quand vous donnâtes des marques si éclatantes de votre courage & de votre générosité, que vous étiez né du sang des héros. Il n'appartient qu'aux âmes héroïques de faire ce que vous avez fait pour m'arracher des mains des corsaires de Barbarie. Mais je ne savois pas ce que j'ai appris depuis peu, & qui m'humilie tout-à-fait devant mon vainqueur. Plus votre naissance est élevée, plus je sens la bassesse de la mienne. Cette fleur de jeunesse qui peut-être vous aura plu d'abord, est si peu de chose, que je ne vous conseille pas d'y avoir le moindre égard. Il ne faut qu'une légère maladie pour me l'ôter, & pour n'exposer plus aux yeux des hommes que le sépulchre de moi-même. D'ailleurs, vous savez que mon

Xix

père ne consentira à me donner qu'à une personne de sa sorte, ou peu au-dessus de lui. Que d'obstacles invincibles à ma félicité! Vous n'avez rien à perdre en cette occasion, seigneur; mais que le plaisir de vous avoir vu coûtera cher à la triste & malheureuse Antonia de Zayas.

Il y a bien de l'apparence que la belle Antonia avoit chargé son petit Mercure de profiter de la liaison qu'il avoit avec Desplanes, pour tâcher de tirer de lui le secret de sa naissance. Mais Desplanes n'en étant pas lui-même bien instruit par le soin que j'ai toujours pris de la cacher, n'avoit pu lui donner que des idées assez vagues, qui cependant auroient pu nuire à mes desseins, si je n'eusse rassuré l'esprit de la belle Antonia par la réponse que je fis à la sienne en ces termes:

Lettre du Chevalier Aérien à la charmante donna Antonia de Zayas.

« Est-il possible que l'incomparable Antonia de Zayas ne soit pas convaincue que l'empire de la beauté est infiniment au-dessus de toutes les puissances du monde? Les dieux mêmes n'ont pu s'en défendre. L'or de Jupiter triompha des gardes de Danaë; mais cette

même Danaë n'avoit-elle pas déjà triomphé de toute la majesté de ce Dieu ? Les termes humilians dont vous vous servez dans la vôtre ne conviennent qu'aux esclaves, & non pas à ceux qui donnent des chaînes. Ainsi cessez de grace de me parler de votre naissance. L'origine de la beauté est toujours divine, & son empire ne connoît point de bornes. Pour les obstacles dont vous me parlez, c'est à moi à les lever. Daignez seulement m'instruire de ceux qui pourroient venir de la part de vos parens. Je suis résolu de me transformer s'il le faut, pour avoir l'honneur de vous posséder, en plus de formes que n'a jamais fait Jupiter même. Tout me paroîtra facile, pourvu que l'adorable Antonia de Zayas daigne agréer les services de son cavalier libérateur ».

Cette réponse calma un peu ses inquiétudes, & n'ayant pas eu le tems de m'écrire, elle me fit dire, par son petit courier, de me trouver sur le soir à la promenade le long du vieux château, où elle ne manqueroit pas de venir avec sa vieille tante qu'elle avoit mise dans son parti. Je n'avois garde de manquer une entrevue que je souhaitois avec tant de passion. L'heure du rendez-vous étant venue, je me promenai quelque tems sans voir arriver dona Antonia, mais je l'apperçus bien-

tôt qui venoit à pas lents en s'entretenant avec sa tante qui lui donnoit le bras. J'allai au-devant d'elles, & après quelques civilités réciproques je présentai le bras à ma charmante, qui ne fit aucune difficulté de l'accepter, faveur cependant très-rare parmi les Espagnols. Nous entrâmes ensuite dans un petit bosquet, où dès que nous fûmes arrivés, dona Antonia me dit en peu de mots (car elle craignoit d'être découverte en cette entrevue, & que ses parens n'en fussent informés) que son père l'avoit promise à un licentié des droits de Salamanque, nommé dom Perez de Hiera, sur la seule réputation qu'il avoit d'être habile homme en sa profession, grand fainéant, & peu soigneux de faire fortune. Que cette convenance d'humeurs entre son père & ce gendre prétendu, avoit fait déterminer l'un à ne pas refuser l'autre; que dom Perez sachant bien manier l'épée & jouer un peu de la guitare, à ce que l'on disoit, car ils ne se sont jamais vus mon père & lui, s'étoit trouvé entièrement du goût de son beau-père futur: enfin que dom Perez pour tout délai, devoit partir dans huit jours de Salamanque pour venir l'épouser à Valladolid, & l'emmener aussi-tôt dans son pays. Que si cependant mes vues étoient telles, que je le lui avois marqué de bouche & par

mes lettres , il feroit aisé d'en imposer à son père , que je n'aurois pour cela qu'à m'habiller en licentié ès droits & en contrefaire le personnage ; que rien n'étoit plus facile , vu que la doctrine de la plupart des licentiés Espagnols ne consiste que dans leur robe & leur toque doctorale ; enfin que sa tante s'offroit d'être médiatrice de cette négociation. Voilà bien des difficultés à vaincre , ajouta-t-elle , que j'aurois bien voulu vous épargner s'il eût été en ma puissance. Tout cela ne me rebute pas , lui dis-je , adorable Antonia , pourvu que vous approuviez mes démarches , je ne puis manquer de réussir.

Elle sortit en même-tems du bosquet avec sa tante , & reprit le chemin de sa maison , après m'avoir prié de ne les pas suivre , si ce n'étoit de fort loin , pour les raisons qu'elle m'avoit déjà dites : ainsi je demurai encore quelques momens dans le bosquet pour ne pas gâter des affaires qui me paroissoient en si bon train. Comme j'en sortois , je me sentis arrêté par un homme qui n'avoit pas la mine d'être fort content de moi. Je lui demandai ce qu'il souhaitoit. Mesurer mon épée , me dit-il , avec la vôtre. Je n'ai jamais refusé de pareilles parties de plaisir , lui dis-je d'un sang-froid à glacer , mais il est bon de savoir pour qui elles se

font , & si le sujet en vaut la peine. Oui , sans doute , me répondit-il ; & pour vous en convaincre , sachez que je suis dom Perez de Hiera , à qui la belle Antonia de Zayas a été promise en mariage par son père même , que je suis *incognito* à Valladolid il y a plus d'un mois , sans avoir annoncé ma venue pour de bonnes raisons , & que si vous ne cessez vos poursuites auprès d'elle , il faut que le sort des armes décide entre nous deux à qui elle doit appartenir. Et vous , apprenez , lui dis-je , à votre tour , que la belle Antonia de Zayas , après l'avoir sauvée des mains des corsaires de Barbarie , m'appartient par droit de conquête , & que je soutiendrai mes droits contre qui que ce soit. Enfonçons-nous , me dit-il , un peu plus avant dans le bois , là nous déciderons l'affaire sans bruit. Je le suivis au clair de la lune jusques dans une pelouse , qui nous parut fort propre pour vider notre différend. Voici , dit-il , alors le champ de bataille , où je vous ferai repentir de votre témérité ; il tire en même-tems une longue épée Espagnole , & se met en état de m'attaquer. Je me mis seulement en défense pour lui tâter le pouls. Mais ayant bientôt connu à qui j'avois affaire , je gagnai le fort de son épée & le désarmai. Vous m'avez surpris , me dit-il alors ,

cela n'est pas de bonne guerre , & tout Espagnol aimeroit mieux qu'on lui ôtât la vie que les armes. Ne voulant donc pas profiter de cet avantage , je lui rendis son épée. Dès qu'il l'eut, il recommença le combat en désespéré. Je ne me crus plus alors obligé de garder aucune mesure avec lui , & de la seconde botte je l'étendis par terre percé d'outre en outre. Il mourut un moment après , & je le traînai dans l'épaisseur du bois , où je prévoyois bien qu'il pourriroit avant qu'on fût de ses nouvelles. Tout favorisa la justice de ma cause en cette occasion.

Le lendemain je m'habillai en licencié ès droits , & pris le nom de celui qui venoit de cesser d'être mon rival. Pour comble de bonheur , Desplanes, qui songeoit à tout, alla au coche de Salamanque pour savoir s'il n'y avoit pas quelque paquet pour le seigneur dom Perez de Hiera. On lui confia , comme à son domestique , un paquet qui venoit d'arriver de la part du père de notre défunt licencié , qu'il me mit entre les mains. J'y trouvai une lettre du père de dom Perez , par laquelle il lui mandoit de terminer au plutôt son mariage , & de revenir à Salamanque pour y disputer une chaire vacante. Il lui envoyoit outre cela un extrait baptistaire & son consentement pour

ce mariage. Dès que je fus muni de toutes ces pièces, j'envoyai dire à la vieille tante que je souhaitois d'avoir un moment d'entretien avec elle ; ce qu'elle m'accorda gracieusement. Je lui montrai les pièces dont j'étois fait, & lui remettant le paquet entre ses mains, je lui dis qu'il falloit profiter de cette heureuse conjoncture, & les montrer au père d'Antonia. Ce qui eût eu tout le succès que j'en devois attendre, si Antonia, qui vouloit du solide en toutes choses, n'eût refusé de m'épouser sous un nom emprunté & sous de faux titres. Les personnes intéressées sont toujours les plus clairvoyantes dans leur propres affaires. Elle me manda donc qu'elle ne consentiroit jamais à m'épouser, si je n'avois véritablement le consentement des parens dont je dépendois ; ce qui d'abord m'embarrassa : mais l'amour que j'avois pour elle s'accrut par les difficultés, & voyant que ma première tentative par lettres, auprès de ma mère, avoit été inutile, je pris sur le champ la résolution d'aller en personne à petit bruit lui demander son consentement. Je ne demandai à dona Antonia que douze jours pour faire ce voyage ; ce qui lui persuada que je n'étois pas d'un pays si éloigné que l'on avoit voulu le lui faire croire.

Je laissai donc mon équipage & mes dome-

tiques à Valladolid, sans leur rien dire de mon dessein, leur ordonnant seulement de m'attendre sans inquiétude, & courus m'embarquer au port de Riba de Scla sur un vaisseau hollandois qui s'en retournoit. Pour mieux cacher qui j'étois, je gardai mon habit de licentié, dont vous me voyez encore couvert. Le vent nous fut si favorable, que sur la fin du troisième jour nous abordâmes au port d'Amsterdam, d'où, sans différer, je me fis porter par les comodités qui se présentèrent jusques dans mon pays; j'y trouvai ma mère & mes frères, qui, surpris de mon déguisement, ne manquèrent pas de m'en demander la cause; je ne leur cachai rien de la vérité, & le portrait que je leurs fis des charmes de dona Antonia de Zayas, ne leur ayant pas déplu, ma mère me donna un consentement général, d'autant plus volontiers qu'elle voyoit que mon tems de minorité alloit expirer.

Il y avoit déjà neuf jours que j'étois parti de Valladolid, & guères d'apparence que je pusse m'y rendre dans le tems convenu par la voie ordinaire; c'est pourquoi je résolus d'aller trouver les marchands de vents, qui me promirent de me rendre aux environs de Valladolid en l'espace de quarante-trois heures, moyennant le prix dont nous convînmes ensemble.

La compagnie ne fera peut-être pas fâchée d'apprendre comment cela se fait sans le secours de la magie. Sur les bords de la mer Mormanskou à l'extrémité de la Laponie, les vents du nord, qui en sont fort voisin, sont d'une force & d'une rapidité à qui rien n'est capable de résister; ils roulent avec autant de violence que s'ils étoient composés de quelque matière solide, tant les vapeurs dont ils sont composés sont condensées: tous les pays d'alentour, la Norvège, le Dannemarck, la Moscovie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre & la France en ont senti trop souvent les funestes effets; mais la Laponie, la Fimmarchie & la Leporie sont les plus exposées aux fureurs de ces vents glacés, qui renversent les arbres, démolissent les maisons, & obligent les habitans à se creuser dans la terre des cavernes pour s'y mettre à l'abri de leur impétuosité. Il n'y a rien que les peuples de ces tristes cantons n'aient tenté pour prévenir ou soulager leurs maux; il y a environ cinq cents ans qu'ils indiquèrent une assemblée générale dans la Norvège, pour tâcher de trouver quelques remèdes à leurs peines communes; on délibéra long-tems sans rien décider, vu les difficultés qui se présentoient, quelque parti que l'on prît, lorsqu'un vénérable vieillard, qui,

qui, quoiqu'il eût passé deux fois l'âge d'un homme, paroïsoit cependant très-vigoureux d'esprit & de corps, dit dans l'assemblée, que si l'on vouloit lui donner seulement cent hommes robustes, armés de haches, de scies & de quelques autres ustensiles, il se flattoit de mettre bientôt tous ces pays à couvert des insultes des vents. Cette entreprise, avec si peu de monde, parut d'abord ridicule à quelques-uns, qui savoient bien que les vents du pôle arctique se jouent de l'homme le plus robuste, comme un enfant feroit d'une balle; quelques-autres, gagné par l'éloquence & l'expérience de ce vénérable vieillard, furent d'avis de lui fournir ce qu'il souhaitoit pour tenter l'entreprise, au hasard d'y perdre une centaine d'hommes, chose fort peu considérable dans un pays si fécond en la production des individus.

Ce dernier parti l'ayant donc emporté, le vénérable vieillard, escorté de cent hommes d'élite, armés de toutes pièces, les conduisit, dans la saison la plus favorable pour son entreprise, sur les bords de la mer Mormanskou, & leur ordonna de tailler en pilotis tous les troncs d'arbres qu'ils trouveroient sur ce rivage. On sait que les arbres dans ce pays-là sont d'une grosseur & d'une hauteur extraor-

dinaire, jusques-là que l'on y trouve des chênes & des ormes que douze hommes embrassent à peine. Il leur commanda ensuite de faire une longue tranchée, depuis le commencement de la Fimmarchie, jusqu'à l'extrémité de la Leporie, en creusant la terre couverte de neiges glacées à la hauteur de plus de trois pieds, & d'y faire d'espace en espace des casemates souterraines, pour s'y mettre à couvert de certains lits de vents à qui il falloit nécessairement céder, sur-tout dans les équinoxes. Entre cette tranchée & la mer il leur fit faire des trous en terre de la profondeur de douze pieds, & de la largeur de six en carré à la distance de vingt pieds les uns des autres, dans lesquels il fit planter les pilotis qu'il avoit fait préparer; & afin de tenir ses ouvriers toujours sains & vigoureux, il les nourrissoit de pain fait avec de la chair de physeterre, poisson norvégien, séchée au soleil pendant leur long été. D'ailleurs, les rennes, animaux terrestres approchans de la figure des cerfs, ayant quatre cornes branchues sur leurs têtes, les busles, les lièvres blancs, les sangliers noirs, & plusieurs animaux du pays, voyant la terre découverte, venoient s'y retirer en si grande abondance, qu'ils ne manquoient ni de viande ni de laitage; ils eurent souvent à combattre

contre des ours blancs qui vouloient y venir, mais dont ils venoient facilement à bout avec le secours de leurs armes tranchantes.

Quand les pilotis furent placés & bien affurés, il fit abattre une quantité suffisante d'arbres, pour faire des traverses de pilotis en pilotis, & des appuis du côté de la terre à chaque pilotis; il leur fit ensuite scier en planches d'un demi-pied d'épais un grand nombre de troncs d'arbres à la hauteur des mêmes pilotis, qu'il fit attacher du côté de la mer aux traverses avec de gros & longs clous de fer & ce qui servit d'une digue inébranlable contre la fureur des vents, qui ne pouvant plus raser la terre, alloient se perdre dans les airs. Après s'être ainsi rendu maître des vents, il se persuada qu'il pourroit dans la suite en tirer des avantages très-considérables; c'est pourquoi il fit faire entre chaque traverse au milieu de chaque large planche, des fenêtres de demi-pied en quarré avec des coulisses du côté de la mer, pour les ouvrir & fermer quand il en auroit besoin.

Les terres de la Laponie & de presque toute la Norvège sont couvertes de neiges très-hautes & très-solides pendant neuf mois; elles ne sont découvertes que pendant les mois de juin, juillet & août; mais elles sont si fécondes

pendant ces trois mois , que les bleds noirs que l'on y sème dans le mois de juin sont prêts à être moissonnés vers la mi-août : il y croît aussi pendant ce peu de tems quantité de pommes sauvages , dont ils font une boisson assez passable , & beaucoup d'eau-de-vie qu'ils gardent pour leur hiver qui dure six mois sans être éclairé des rayons du soleil ; car depuis le 15 d'avril jusqu'au premier de juin , & depuis le premier septembre jusqu'au 15 de novembre , on ne jouit que d'un crépuscule qu'on ne peut appeller ni été ni hiver , ni jour ni nuit.

Les vapeurs de la mer glaciale , & les exhalaisons des terres boréales sont la matière des vents qui se forment en ces pays là : ces vapeurs & ces exhalaisons se condensent tellement à cause du froid insupportable du climat , qu'elles deviennent pour ainsi dire solides , & qu'elles ne se dilatent qu'à proportion qu'elles se répandent dans des climats échauffés par les rayons du soleil ; cette condensation est si ferrée dans son commencement , qu'il n'en faut que la grosseur d'un œuf d'oie pour couvrir un grand pays dans sa dilatation. Le vénérable vieillard , bien instruit de toutes ces choses par une longue expérience , fit faire un grand nombre de traîneaux de bois , à

chacun desquels il attacha une renne privée, pour empêcher qu'ils ne tombassent dans quelques précipices, & mettant quatre ou cinq personnes sur chaque traîneau, il les plaça vis-à-vis de chacune des fenêtres, qui étoient presque à fleur de terre, & ouvrant les coulisses, leur donna un quart de lis de vent, & s'aperçut qu'avec ce secours on faisoit au moins dix lieues par chaque heure.

Cette première tentative lui ayant réussi, il s'avisa de faire dresser du côté de la terre deux échafauds de planches l'un sur l'autre, dont le premier répondoit à la hauteur des coulisses du second rang, & le second à la hauteur de celles du troisième, pour ceux qui voudroient voyager, & par la moyenne région de l'air, & pour ceux qui voudroient se faire porter au-dessus des nues : pour cet effet il établit un sylphe à chaque coulisse du second rang, & un gnome à chaque coulisse du troisième, pour servir de guide aux voyageurs. Pour récompenser ses ouvriers, il leur donna à chacun dix coulisses à leur choix, & un empire absolu, tant sur les rennes que sur les sylphes & les gnomes dont il dispoit à son gré, & ne retint pour lui que le gouvernement général de tout l'ouvrage. Ceux qui veulent voyager par terre, s'adressent à ceux qui ont

les coulisses d'en-bas, & font prix avec eux pour les mener dans l'endroit qu'ils souhaitent en traîneaux, dans l'espace de tems dont ils conviennent : on leur donne ordinairement une réale par chaque centaine de lieues. Ceux qui veulent voyager par la moyenne région de l'air, s'adressent à ceux qui disposent des sylphes & des secondes coulisses. Enfin, ceux qui veulent voltiger au dessus des nues, s'adressent à ceux qui ont en leur puissance les gnomes & les troisièmes coulisses : les prix sont toujours les mêmes pour toutes les coulisses.

Je crus, voyant le peu de tems qui me restoit, devoir prendre la voie la plus commode & la plus prompte pour me rapporter à Valladolid. Ainsi, je fis marché avec les directeurs du second rang. Ils me firent monter sur le premier échafaud, & me placèrent vis-à-vis de la coulisse qui souffle droit vers ces lieux. Le sylphe qui me devoit conduire fit aussitôt un chariot de vapeurs & d'exhalaisons fort épaisses, dans lequel il me dit d'entrer sans rien craindre ; il se plaça lui-même sur le devant, & l'ouvrier préposé à la coulisse nous donna un tiers de lis de vent, à cause de la longueur du chemin. A mesure que nous nous éloignons du nord, je voyois notre chariot se dilater & se convertir en une nuée fort

grosse & fort épaisse. Cette nuée grossissoit à vue d'œil, jusqu'à ce que devenue trop subtile, elle ne fut pas capable de nous porter. Alors le sylphe jugeant à propos de cingler vers la plus proche montagne, pour y déposer son fardeau, m'a porté sur celle où vous chassiez, & comme triomphant de sa bonne réussite, en a marqué sa joie par un éclat de tonnerre, suivi de plusieurs autres moins considérables. Vous avez été témoins de ce qui s'est passé dans cette occasion, & de la fin de mon histoire.

Ici le voyageur aérien finit sa narration, qui causa autant d'étonnement à la compagnie qu'elle lui fit de plaisir : il n'y eut que le docteur Niguno qui n'approuva point les voyages par la moyenne région de l'air, soutenant qu'ils étoient impossibles, sans avoir fait un pacte avec le diable; d'ailleurs, en qualité de parent du licentié dom Perez de Hiera, qui s'étoit fait tuer mal-à-propos, il conçut le dessein de perdre le voyageur aérien; la sainte inquisition lui en fournissoit un moyen très-sûr, à ce qu'il sembloit : & ce fut le parti qu'il crut devoir prendre pour se venger d'une personne qui l'avoit couvert de honte en si bonne compagnie.

Agathe qui avoit écouté tranquillement cette

histoire, qui prenoit quelque intérêt au sort de notre voyageur, lui dit que le tems qu'il s'étoit prescrit étant expiré, il pouvoit bien prendre encore quelques jours pour se reposer, sans que cela intéressât les affaires de son cœur; que d'ailleurs depuis son absence deux choses devoient lui ôter le dessein de retourner à Valladolid: savoir, les parens de dom Perez qui redemandoient leur fils, & le second enlèvement de donna Antonia de Zayas. Notre voyageur pâlit à cette nouvelle; & demeura long-tems interdit; enfin, revenu à lui, il pria Agathe de lui dire sincèrement ce qui s'étoit passé à Valladolid depuis son départ; elle lui apprit que les parens de dom Perez n'ayant pu retrouver leur fils, avoient fait mettre en prison dom Manuel de Zayas & sa femme, & qu'ils vouloient les faire pendre, que donna Antonia venoit d'être enlevée de la part du roi d'Espagne, & qu'elle lui en apprendroit toutes les particularités dès qu'il le souhaiteroit. Ne différez pas plus long-tems, lui dit le voyageur, ou de me faire mourir, ou de me rendre la vie; car l'un & l'autre sont en votre puissance. On ne meurt pas si facilement, lui répondit Agathe, & puisque vous le souhaitez, je vais vous apprendre ce qu'il est important que vous n'ignoriez pas.

*Histoire de dom Francisque d'Avalos &
de dom Gomez de la Cerda.*

DOM Francisque d'Avalos & dom Gomez de la Cerda sont deux jeunes seigneurs Espagnols, également avancés dans la faveur & les bonnes graces du roi; ils ont fait leurs exercices ensemble, & sont liés d'une amitié fort étroite; ils n'ont rien de réservé entr'eux. Dom Francisque ayant envie de se marier, communiqua son dessein à dom Gomez, qui lui dit qu'il ne pouvoit mieux faire, pourvu qu'il eût jetté les yeux sur quelque beauté digne de lui. Dom Francisque lui répondit, que celle qu'il vouloit épouser, étoit la plus belle personne de toute l'Espagne, & qu'elle méritoit de partager le lit du plus grand monarque du monde. C'est ainsi que parlent tous les amans, dit dom Gomez; mais je gage que si je voulois me marier, je trouverois une fille plus belle, de votre avis même, que celle dont vous êtes feru: vous ne vous connoissez pas en beautés comme moi. Parbleu! dit dom Francisque, j'accepte le pari, & je gage mille pistoles que vous n'en sauriez trouver dans tout le monde qui approche de celle que je vais épouser. Dom

Gomez, qui avoit entendu parler de la beauté de Valladolid, crut que dom Francisque étoit sur le point de l'épouser ; mais il en fut bientôt détrompé quand il apprit que cette future étoit d'une autre province ; & comme il avoit eu lui-même quelques desseins d'épouser donna Antonia de Zayas, qu'il favoit être estimée la plus belle de toutes les Espagnes, il mit mille pistoles de gageure contre celles de Francisque, & se séparèrent ; celui-ci pour aller épouser sa belle, celui-là pour demander au roi un ordre à donna Antonia de l'épouser sur le champ : ce qu'il obtint facilement, & alla sur le champ à Valladolid, où après avoir signifié les ordres de sa majesté, il l'épousa en présence de toute la ville ; les réjouissances furent courtes dans ces pays éloignés de la cour, parce qu'on s'étoit réservé à les recommencer à Madrid. Voilà de quelle manière donna Antonia vous a été enlevée sans doute malgré qu'elle en eût, mais par une puissance à qui il n'est pas permis de résister.

Notre voyageur surpris de cet accident, où il n'y avoit point de remède, jeta un regard amoureux sur Agathe, qui fut plus éloquent que tout ce que l'art auroit pu lui fournir. Je suis bien malheureux, dit-il, en amour, puisque rien ne me réussit de ce côté-là, sans que

j'y ai donné occasion ; j'espère cependant que ma sincérité & ma fidélité auront un jour leur récompense ; le ciel est trop juste pour vouloir toujours persécuter un malheureux , dont la droiture de cœur ne s'est pas attiré ses disgraces. C'est peut-être pour vous en mieux récompenser , dit Agathe , qu'il n'a pas permis que vous obtinssiez ce que vous souhaitiez avec tant d'ardeur : il fait mieux ce qui nous est utile que nous-mêmes , & prend souvent le soin de nous rendre heureux , malgré que nous en ayons.

Toute l'assemblée loua cette sage & pieuse réflexion d'Agathe ; & le duc de Vasconcellos , qui n'avoit peut-être jamais entendu parler de donna Antonia de Zayas , demanda à Agathe si elle connoissoit ses parens , & de quelle naissance elle étoit. Agathe , pour le satisfaire , continua ainsi de parler.

*Histoire de la naissance prodigieuse de
dona Antonia de Zayas.*

LA naissance de donna Antonia de Zayas a quelque chose de si extraordinaire , que plusieurs ont cru qu'elle ne pouvoit pas être fille de

ceux qui passent pour ses père & mère , à cause de la grande disproportion qui se trouve entre la cause & l'effet : quelques-uns se sont persuadés qu'elle étoit fille de quelque incube , d'autres , qu'elle s'étoit faite elle-même , ou qu'elle avoit été travaillée à force de rabot & de ciseau ; il s'en est trouvé même quelques-uns qui ont rappelé la fable de la statue de Pigmalion ; mais aucuns d'eux n'a visé droit au but , ni pu pénétrer les causes de ce prodige , dont je fais toutes les circonstances & particularités , ainsi que vous le verrez par la suite de cet entretien.

Dom Jago Manuel de Zayas, père d'Antonia, est l'homme le plus extraordinaire en sa figure & en ses manières que l'on ait jamais vu ; il est le plus excellent sculpteur en marbre qui ait jamais paru en Europe. Il est fier & fainéant au-dessus de ce qu'on peut imaginer ; sa figure est des plus grotesques ; il a environ trois pieds & neuf pouces de hauteur ; sa taille, depuis le haut jusqu'en bas, ressemble assez à une toupie qui tourne sur son fer : ses épaules fort larges s'élèvent plus de deux pouces au-dessus de sa tête, qui, à force de se redresser, s'est fait comme une espèce de niche au milieu de leur prodigieuse masse ; sa tête, terminée en pointe par-haut & par-bas, s'étend

depuis presque le niveau des épaules jusqu'au creux de son estomac ; une large bouche qui s'étend depuis une épaule jusqu'à l'autre, partage cette vaste tête en deux parties presque égales : deux gros yeux ronds, bordés d'une écarlatte très-vive, semblent vouloir fortir de leur orbite ; son ventre pointu, qui semble n'avoir été placé là que pour aider à soutenir l'énorme poids de cette grosse tête, lui a toujours défendu la vue de ses genoux, & même de ses pieds, qui dégénèrent en autant de fuseaux : des extrémités de ses larges épaules, un peu au-dessous de ses oreilles, sortent deux bras maigres & décharnés, qu'il croise & appuie sur son long nez, quand ils ne sont pas occupés ailleurs, à-peu-près comme une femme grosse appuie les siens sur son ventre. Enfin, ce seroit un original sans copie, si dona Maria de Gonosca sa fidelle épouse ne lui disputoit pas le prix de la laideur.

C'est une Andaloussienne montagnarde, d'une espèce toute singulière. Elle est fort haute de taille, son épaule droite s'élève à la hauteur d'un pied plus que la gauche ; mais en récompense sa grosse tête couchée sur celle-ci est de niveau avec l'autre, & forme comme une double éminence qui termine sa structure par haut avec assez d'égalité ; sa bouche, pour

s'accommoder au niveau de sa structure, s'ouvre immédiatement au-dessous de l'angle externe de son œil gauche, & descend diagonalement jusqu'à la pointe d'un gros menton si retrouffé, qu'il semble avoir fait une alliance perpétuelle avec la pointe de son nez de perroquet; ses deux grands yeux gardant à-peu-près la même proportion que la bouche, sont fichés l'un près de la temple gauche, l'autre au milieu de sa joue droite, avec cette différence que le premier est presque mourant, & que l'autre verse sans cesse des larmes amères sur la perte prochaine de son camarade. Elle n'a point de ventre, mais en récompense la nature l'a doué d'une croupe qui approche bien de celles que les poètes donnent aux centaures. Ses jambes sont excessivement grosses, uniformes & semblables à deux pilotis chargés de quelque grand fardeau. La nature qui a fait de ces deux personnes deux chef-d'œuvres de singularité, leur a donné une inclination si forte l'un pour l'autre, qu'elle va jusqu'à une jalousie qui me paroît assez mal placée.

Après ces portraits tirés d'après nature du père & de la mère de Donna Antonia, il est à propos que je vous satisfasse sur sa naissance, & que je vous fasse connoître qu'il est fort naturel que deux monstres en laideur puissent produire un prodige en beauté.

Dom Manuel, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu d'un des plus grands monarques de l'Europe, venoit d'achever la statue de Vénus Callipyga, en marbre sur le modèle de Scopas. Il avoit si parfaitement réussi, que l'on n'a jamais rien vu de si achevé dans toute l'antiquité. Il l'avoit fait de la grandeur humaine, afin d'en rendre les traits plus sensibles. Charmé d'une si heureuse réussite, il fit appeller sa femme, tant pour se garantir de la destinée de Zeuxis, que pour lui faire part de sa joie. Elle y vint sur le champ, & après avoir considéré de tous les côtés cette merveilleuse figure, elle prit un siège vis-à-vis pour la considérer à son gré. Elle s'y attacha si fort, que l'on eut beaucoup de peine à l'en arracher pour dîner; encore pendant ce court repas chez les Espagnols, quitta-t-elle la table deux ou trois fois pour aller contempler cette statue. Elle ne pouvoit être deux heures sans la voir; & la nuit elle se relevoit trois ou quatre fois, & allumoit de la chandelle pour l'y conduire. Sa passion étoit d'autant plus forte, qu'elle étoit grosse depuis six semaines, & dura jusqu'à la fin de son terme, où elle accoucha de cette merveille, qui fait l'admiration de toute l'Espagne. On ne doute point que ce ne soit la force de l'imagination de cette mère, qui

ait fait passer dans le fruit qu'elle portoit tous les traits qui l'avoit frappée.

Pendant qu'Agathe parloit ainsi, & qu'elle accompagnoit son discours de toutes les graces dont elle étoit abondamment pourvue, notre voyageur ne détourna pas les yeux de sur elle. Il lui trouva des traits encore plus piquans que ceux de Donna Antonia, & un esprit beaucoup plus solide; ce qui le consola bientôt de la perte qu'il venoit de faire. Il remarquoit d'ailleurs qu'Agathe avoit pour lui des sentimens nobles & tendres, & qu'elle s'intéressoit généreusement en tout ce qui le regardoit. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à lui donner son cœur sans réserve. La difficulté étoit de trouver l'occasion de lui marquer son amour & sa reconnoissance, ce qui n'étoit pas facile dans un lieu où les fréquentes compagnies ne permettoient pas d'avoir de tête-à-tête. En tout cas ses yeux & ses manières s'expliquèrent si bien, qu'Agathe ne douta plus qu'elle n'eût réussi dans le dessein de s'en faire aimer, & le regarda dès lors comme un parti qui ne pouvoit lui échapper.

Le docteur Nigugno enragé de voir les bons succès de son adversaire, ne put s'empêcher de suivre, sur le champ, les premiers mouvemens qu'il avoit eus de le perdre. Il se déroba
de

de la compagnie , & écrivit au grand inquisiteur , qu'il y avoit chez dom Gazul , gouverneur de Burgos , un certain étranger qui étoit forcier , assassin & sans religion. L'inquisition ne se faisoit pas moins de ceux qui reçoivent chez eux ceux qui sont accusés , que des accusés mêmes ; sur-tout quand ils savent qu'ils sont riches , & qu'il y a de quoi se payer grassement de ses peines. Ainsi Nigugno ne machinoit pas moins la perte de toute la famille de dom Gazul , que celle de son adversaire. Mais c'étoit un étourdi qui ne réfléchissoit que quand les fautes étoient commises : pour comble d'extravagance , il fit avertir secrètement le corrégidor de Valladolid , que dom Perez avoit été tué ; & que son assassin s'étoit retiré chez le gouverneur de Burgos. Les poursuites du corrégidor de Valladolid , n'étoient guères à craindre pour notre voyageur tant qu'il resteroit à Burgos ; mais celles de l'inquisition sont formidables à toutes personnes , dans quelque asyle qu'elles soient. Un furieux orage menaçoit alors notre voyageur , dont il ne se fût jamais tiré sans l'adresse & le courage d'Agathe. Elle avoit déjà fait avertir Desplanes de se sauver secrètement à Burgos , avec tous les équipages de son maître , qui l'y attendoit. Le corrégidor n'ayant point de preu-

ves de l'assassinat de dom Perez , se contenoit de les faire garder à vue , & d'examiner leurs démarches. Le reste de la journée se passa agréablement , sans qu'on eût aucun soupçon des funestes desseins que le docteur Nigugno rouloit dans sa noire caboche.

Le lendemain à la pointe du jour, Desplanes arriva à Burgos, avec tous les équipages de son maître. Il étoit tout couvert de son sang; les trois autres domestiques avoient été blessés; mais aucune de leurs blessures n'étoient mortelle. D'abord il demanda à voir son maître, qui dès qu'il l'aperçut en ce triste équipage lui en demanda la raison. Seigneur, lui répondit-il, l'air d'Espagne n'est pas sain pour vous, ni pour nous. Le corrégidor de Valladolid, ayant appris que vous aviez délivré la belle Antonia des mains des corsaires, s'est aisément persuadé que vous l'aimiez, & qu'ayant appris que dom Perez étoit venu de Salamanque pour l'épouser, vous auriez prévenu ce rival & lui auriez fait un mauvais parti. Dans cette pensée, il nous a fait espionner de près: votre absence même a contribué à augmenter ses soupçons. Le père de dom Perez, arrivé depuis trois jours à Valladolid, fait des perquisitions extraordinaires avec ce corrégidor qui l'accompagne par-rout. Le billet d'une certaine dame

nommée Agathe, qui s'intéresse fort à ce qui vous regarde, m'ayant été rendu hier sur les trois heures après midi, je me préparai à vous venir trouver pendant la nuit : mais les émissaires du corrégidor qui rodoient sans cesse à l'entour de notre auberge, voyant que nous nous disposions à partir de nuit, l'avertirent de faire fermer toutes les portes de la ville, hormis celle de Pampelune, par où ils se doutoient bien que nous passerions pour retourner en cette ville. Le corrégidor, à deux cens pas de cette porte, nous avoit dressé une embuscade de douze alguasils, à la tête desquels il étoit avec le père de dom Perez.

Nous triomphions de joie d'être sortis de cette ville sans périls, & nous piquions vigoureusement nos chevaux, pour venir vous rejoindre au plutôt, lorsque du coin d'un bosquet, dans un petit vallon, nous nous sommes vus salués de douze coups de fusils en même-tems. J'ai reçu pour ma part deux coups de balle, l'un à la tête, l'autre au bras gauche. Il n'y a personne de nous qui n'ait eu part à cette brusque salutation. Ils se sont ensuite jettés dans le chemin pour nous barrer le passage l'épée à la main. Alors ne voyant plus au clair de la lune, que des armes blanches, & sûr qu'aucun des nôtres n'avoit été désarçonné, cama-

rades , leur ai-je dit , il faut ici ou vaincre ; ou mourir en braves gens : nous sommes montés à l'avantage & bien armés , il faut passer par-dessus le ventre de ces coquins , & leur rendre avec usure en passant , ce qu'ils nous ont prêté. Marchons sans leur laisser le tems de se reconnoître. A ces mots , nous fondons sur nos ennemis avec tant de fureur , que le corrégidor & le père de dom Perez sont tombés à nos pieds ; la plupart des alguasils ont pris la fuite ; les autres porteront long-tems de nos marques. Voilà pourquoi vous nous voyez dans l'état où nous sommes. Mais , Seigneur , quittez au plutôt ces habits qui vous deviendront funestes , & reprenez ceux qui vous conviennent beaucoup mieux.

Son maître après avoir loué sa valeur , lui demanda des nouvelles de donna Antonia , comme s'il ne savoit rien de tout ce qui lui étoit arrivé. Desplanes lui répondit qu'elle avoit été enlevée par ordre de sa majesté Catholique , & qu'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue ; que dom Manuel & son épouse , étoient sortis de prison sous bonne & valable caution ; & que les inquisiteurs faisoient à Valladolid & dans les villages prochains , des recherches dont on ignoroit les causes.

Agathe qui avoit écouté sans que l'on en

fût rien toute la suite de ces discours , entra aussi-tôt dans la chambre de son nouvel hôte , qu'elle trouva dans un équipage tout différent des jours précédens. Elle étoit elle-même coëffée & habillée si richement & si avantageusement , que quand elle n'auroit pas été une des plus belles personnes de toute l'Espagne , elle se feroit cependant attiré les regards de tout le monde , par son air noble & sa grande propreté. Son nouvel hôte en fut si charmé , qu'il ne put s'empêcher de lui déclarer les sentimens de son cœur , avec des termes si tendres & si passionnés , qu'il n'étoit pas permis de douter qu'il ne fût plus amoureux qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Agathe n'étoit pas de ces beautés qui éblouissent d'abord , mais ses traits étoient si vifs & si réguliers , que plus on la considéroit , plus on découvroit de charmes dans sa personne , & par conséquent plus de raisons de l'adorer.

L'inquisition ayant des ministres répandus dans toutes les parties de l'Espagne , est de tous les tribunaux celui qui fait exécuter le plus promptement ses volontés. Qu'une personne soit accusée à midi , il arrive rarement qu'elle couche chez elle , tant les ministres de l'inquisition sont ardens & zélés à leur profit. Ce tribunal qui fait trembler les rois mêmes , &

qui les oblige à lui prêter main-forte , quand il l'exige , est le plus redoutable de tous ceux de l'Espagne , & celui où les injustices les plus atroces , couvertes du manteau de la religion , passent pour des actes de vertu. Agathe avant entendu parler des recherches des inquisiteurs à Valladolid , ne douta pas un moment qu'elles ne s'étendissent bien-tôt jusqu'à Burgos , & qu'elles n'eussent pour principal objet la prise du voyageur aérien. C'est pourquoi elle songea aux moyens de les prévenir. Comme son nouvel hôte ignoroit le péril où il étoit , elle crut devoir l'en avertir , & lui faire connoître ce qu'elle étoit capable d'entreprendre pour sa sûreté. Elle lui exposa donc en peu de mots le danger où il étoit ; qu'en peu d'heures les inquisiteurs environneroient Burgos , & n'en laisseroient sortir personne qui ne fût connu d'eux ; mais qu'il y avoit dans la citadelle de Burgos une ample voûte souterraine , qui s'étend jusqu'à une maison de plaisance de son père , située à deux lieues de là , que cette voûte n'étoit connue que de son père & d'elle ; qu'elle étoit fermée par une grosse pierre de taille en forme de portè quarrée , qu'elle aboutissoit au pied d'une muraille du jardin de la maison de plaisance dont elle lui avoit parlé , & qu'il seroit facile par cette voie d'éviter les pour-

suites de l'inquisition. Belle & généreuse Agathe , lui dit alors notre voyageur , pourquoi faut-il que vos bontés préviennent mes services ? Qui vous oblige à vouloir du bien à une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous ? Il ne s'agit pas ici de complimens , lui répondit Agathe ; les inquisiteurs avec leurs nombreuses brigades d'alguaïls & de soldats , feront bien-tôt à nos portes ; préparez-vous à partir incessamment avec tous vos équipages , que vos domestiques soient bien armés. Je vais disposer mon cousin Alarif , & quelques-uns de nos amis à nous escorter jusqu'à notre maison de plaisance.

A peine étoit elle partie , que les sentinelles des portes de la ville accoururent de tous côtés chez le gouverneur , pour lui demander les clefs , attendu que la sainte inquisition souhaitoit entrer dans la ville. Agathe les renvoya dire aux chefs que le gouverneur n'étant pas encore levé , ils n'avoient pas jugé à propos de l'éveiller si matin , mais qu'ils ne tarderoient pas long-tems à leur ouvrir. Elle profita de ce tems-là pour mener son hôte , dom Alarif , deux de ses amis , avec leurs domestiques à l'embouchure de la voûte qu'elle fit ouvrir en même-tems. Quatre domestiques marchèrent devant , tenant un flam

beau à la main gauche , & un fabre dans la droite ; Desplane étoit à leur tête : ensuite marchoit Agathe , ayant son hôte à sa gauche , & dom Alarif à sa droite. Les deux amis de dom Alarif les suivoient. Tous , hormis Agathe , étoient armés de bonnes épées & de bons fusils. Les autres domestiques formoient l'arrière garde , menant par la bride chacun un cheval. Dès que tout l'équipage fut entré , on ferma la porte de pierre , & on la barricada par-dedans avec de grosses barres de fer , qui passoient au travers de plusieurs anneaux de fer attachés aux gonds de la porte ; précaution que l'on ne prenoit , que quand on craignoit les incursions des Maures.

Ils n'eurent pas fait deux cens pas à la lueur des flambeaux , que les chevaux , effarouchés par une odeur inconnue , se cabrèrent ; & fronçant les narines , firent voir qu'il y avoit là quelque chose d'extraordinaire. Un moment après , Desplanes apperçut à vingt pas de lui , comme deux gros yeux enflammés , qui rouloient de côté & d'autre. Il en approcha avec ses camarades , & apperçut un lézard d'Afrique , d'une longueur & d'une figure prodigieuse , qui se traînoit lentement sur six pieds fort courts. Il avoit le dos couvert d'une écaille noire fort épaisse ; celle de dessous sa gorge

& son ventre étoit rouge & moins épaisse. Il présentoit une large & longue gueule , garnie de trois rangs de dents de différentes figures : les unes étoient larges & unies , les autres crochues se terminoient en pointes comme les défenses d'un sanglier. Cet aspect les obligea d'avertir ceux qui les suivoient de se tenir sur leurs gardes. Le voyageur aérien , dom Alarif & ses deux amis , avancèrent le fusil à la main. Dom Alarif , comme le meilleur tireur , lâcha trois balles dans la tête de ce monstre , dont deux ne firent que couler le long des écailles , mais la troisième lui ayant crevé l'œil gauche , pénétra bien avant dans sa cervelle , ce qui lui fit jeter un cri effroyable , & ouvrir une vaste & large gueule capable d'engloutir un homme tout entier. Ceux qui accompagnoient dom Alarif , profitèrent de cette occasion , & firent une si rude décharge dans cette énorme gueule , qu'il en sortit une grande quantité de sang & de sanie. Alors les premiers domestiques à coup de sabre achevèrent d'assommer ce monstre , qui roula en mourant contre une des parois de la voûte. Les derniers domestiques qui menaient les chevaux , profitèrent du tems que l'air étoit chargé de nitre pour les faire passer le long de l'autre côté de la voûte.

Après cette expédition, on s'arrêta quelque tems à considérer la prodigieuse masse de ce monstre, qui depuis trente ans qu'on n'avoit passé par-là, se nourrissoit des seules vapeurs de la terre, qui ne pouvoient qu'être très-épaisses dans ce lieu souterrain. On délibéra ensuite de ce que l'on feroit de ce monstre, si on le tireroit de cette caverne, ou si l'on l'y laisseroit pourrir. Agathe qui l'avoit toujours moins appréhendé que l'inquisition, fut d'avis qu'on le laissât là, jusqu'à ce que les inquisiteurs se fussent retirés, de peur que la curiosité de le voir, ne devînt funeste à ceux qui l'auroient exposé. Ainsi on le laissa là, & l'on continua le voyage sans embarras, jusqu'à la maison de plaisance de dom Gazul.

Pendant ce tems-là, la reine d'Espagne, qui pour de bonnes raisons prenoit intérêt à ce qui regardoit dom Gazul & toute sa famille, ayant appris les desseins des inquisiteurs contre ces innocens, obtint du roi une lettre de jussion & des alguasils, pour se saisir de ce même dom Gazul, du voyageur aérien & de toute la famille, sous prétexte de leze-majesté, de révolte & de félonie, & un ordre de les amener au plutôt dans les prisons de Madrid. Le capitaine des alguasils arrivé à Burgos, remit d'abord entre les mains de

dom Gazul une lettre de la reine , conçue en ces termes.

*Lettre de la reine des Espagnes , à dom Gazul ;
gouverneur de la ville & château de Burgos.*

» Ne foyez pas surpris , dom Gazul , des ordres rigoureux & injustes du roi à votre égard. Ils ne le sont qu'en apparence. S'il y avoit eu quelque autre moyen de vous arracher des mains des inquisiteurs , on l'auroit tenté. Mais il n'y a que les seuls crimes de leze-majesté , qu'il n'est pas permis à ces cruels vautours de s'interposer. Amenez avec vous tous ceux qui pourroient être en péril , & sur-tout ma chère Agathe ». LA REINE DES ESPAGNES.

Dom Gazul ayant appris les mauvais desfeins des inquisiteurs , s'étoit déjà retiré dans la citadelle avec sa famille & toute la garnison de la ville , résolu de se bien défendre , pour peu que les escouades des inquisiteurs voulussent l'attaquer. Peu de tems après , le père inquisiteur étant entré dans la ville , somma dom Gazul de se rendre. Mais voyant sa résolution à tenir ferme , il s'avisa de courir comme un fou par les rues de la ville , avec ses alguasils la tête découverte , & tenant un crucifix à la main , afin de soulever la bour-

geoisie contre son gouverneur. La populace grossière & superstitieuse , se rangeoit volontiers du côté de ce pieux comédien. Mais les personnes de bon sens se moquoient de ses sottises tentatives , lorsque les ordres absolus du roi arrivèrent. Ce fut alors que le révérendissime inquisiteur , & les ministres de ses injustices , se retirèrent avec une courtoise honte.

Les ordres du roi. n'eurent pas été plutôt signifiés à dom Gazul , qu'il sortit de la citadelle avec un air content , parce qu'il savoit le secret , au milieu de sa famille affligée , & se rendit au capitaine des gardes porteur des ordres. De là ils allèrent à la maison de plaisance , où le même capitaine des gardes ordonna à Agathe , au voyageur aérien & à dom Alarif , de se rendre prisonniers avec tous leurs amis & leurs domestiques. Quelques-uns voulurent se mettre en défense ; mais dès qu'ils virent les ordres du roi , & que dom Gazul s'étoit aussi rendu , ils obéirent sans résistance. On les mena tous en diligence à Madrid , où ils furent enfermés dans les prisons avec autant de rigueur en apparence , que des victimes que l'on s'apprétoit à sacrifier.

La reine, impatiente de voir sa chère Agathe , fit dire aux geoliers de la lui amener. Dès que cette belle fille fut arrivée , elle se jetta à ses

genoux , & lui protesta avec une éloquence que la douleur & la tendresse animoient , que jamais son père , ni aucun de sa famille n'avoit été assez malheureux pour se départir un seul moment de l'obéissance & du respect dû à leur souverain , & qu'elle la supplioit au nom de ce qu'elle avoit de plus cher , de vouloir bien soutenir l'innocence de dom Gazul contre la malignité de ses accusateurs. La reine l'affura de sa protection , & lui demanda quel étoit cet étranger qui étoit venu avec eux. Agathe lui répondit , qu'il cachoit son nom & sa naissance , mais que sa bonne mine , ses manières toutes nobles , sa valeur extraordinaire , enfin les grandes dépenses qu'il faisoit par-tout où il alloit , marquoient assez qu'il étoit un grand prince. La reine qui jusqu'alors avoit à peine suspendu sa tendresse , releva Agathe , & l'embrassa fort tendrement , & la faisant asseoir sur un tabouret auprès d'elle , lui faisoit mille questions & ne pouvoit cesser de la baiser. Elle la tenoit encore entre ses bras , lorsque le roi sortant de son appartement l'apperçut , & lui demanda pourquoi elle caressoit une personne qu'il regardoit comme son ennemie. Mais elle qui ne voyoit rien à craindre , ni pour le roi , ni pour elle , lui parla en ces termes.

Histoire de la belle Agathe.

QUAND j'eus l'honneur de partager le lit de votre majesté, je fus deux ans, à cause de ma grande jeunesse, sans avoir d'enfans. Je devins ensuite grosse. Votre majesté, qui souhaitoit un héritier à la couronne, dit un jour parmi ses courtisans, que si j'accouchois d'un garçon, je serois la reine la plus heureuse du monde; mais que si c'étoit d'une fille, je courrois risque d'encourir votre disgrâce. Dans cette rude alternative tout ce que je pus faire, fut de déguiser ma grossesse le plus qu'il me fut possible, & de faire croire que j'avois encore trois mois, lorsqu'il ne me restoit que huit jours pour mes couches. J'allai comme pour prendre l'air à l'Escorial, où étant accouchée peu de jours après d'une fille, je fis courir le bruit que je n'avois eu qu'une mole. Par ce moyen je me mettois à couvert de votre ressentiment. Je donnai cette fille à élever à dom Gazul & à son épouse, qui, la faisant passer pour un fruit de leur hymen, en ont eu les mêmes soins que si c'eût été leur enfant. D'une seconde couche, je vous donnai un héritier qui comble vos vœux par

les qualités véritablement royales qu'il a. Votre majesté m'en a marqué sa reconnoissance par les graces qu'elle m'a accordées lorsque je les lui ai demandées. Dom Gazul a obtenu ainsi le gouvernement de Burgos à ma sollicitation. Il s'y est comporté en très-fidèle & très-zélé sujet de votre majesté. Pourquoi donc le faire arrêter comme un sujet rebelle à mes volontés? C'est, sire, répondit la reine, qu'il n'y avoit point d'autres moyens de l'arracher des mains des inquisiteurs qui le poursuivoient outrageusement sur de faux allégés, & qui vouloient engloutir ses grandes richesses. La chose étant ainsi, dit le roi, je ne puis qu'approuver votre prudence. Mais d'où viennent ces caresses que vous faites avec tant de passion à la fille de dom Gazul? Pourquoi, sire, dit la reine, la voix de la nature ne parle-t-elle pas au fond de votre cœur, comme elle parle au fond du mien? Cette aimable fille que vous croyez appartenir à dom Gazul, est fille de votre majesté; celle-là même dont j'accouchai à l'Escorial. A ces mots, Agathe se jetta aux genoux de son père véritable, avec une modestie mêlée de joie. Le roi l'ayant contemplée quelque tems, y remarqua presque tous les traits de la reine dans le tems qu'il l'épousa, & l'ayant relevée, l'embrassa avec autant de tendresse

qu'avoit fait la reine , & ordonna : sur le champ , qu'on fît sortir des prisons tous ceux qui y étoient détenus , & qu'on les lui amenât. Ce qui fut auffi-tôt exécuté.

Dom Gazul marchoit à leur tête , accompagné du voyageur aérien son hôte ; dom Alarif fuivoit , ayant ses deux amis à ses côtés : la femme du gouverneur avec Tecla sa fille marchoient en suite , suivies des domestiques des uns & des autres : le roi les fit conduire dans la chambre de son conseil , où il se rendit peu de tems après , accompagné de la reine , de dom Fernand Infant , de donna Agathe Infante , & de tous les grands d'Espagne , qui étoient alors à la cour. D'abord se tournant vers celui que l'on ne connoissoit encore que sous le nom de voyageur aérien , dont il ne pouvoit assez admirer la bonne mine , il lui dit : il est inutile , seigneur , de vouloir déguiser plus long-tems votre origine ; elle se manifeste dans toutes vos actions & dans la majesté de votre personne. Ainsi daignez nous dire franchement qui vous êtes , quels motifs vous ont amené en ces lieux ? Alors le voyageur aérien prit la parole pour satisfaire aux volontés du roi & de toute l'assemblée , & parla ainsi.

SUITE

Suite de l'histoire du Voyageur aérien.

JE suis l'aîné de trois enfans mâles que Gustave-le-grand , qui fut tué en Allemagne , au sortir d'une victoire complète qu'il venoit de remporter sur les Impériaux , laissa à ma mère. Comme je n'avois encore que douze ans , lorsque ce malheur arriva , ma mère , femme des plus prudentes & des plus courageuses de son sexe , se chargea des affaires du gouvernement pendant la minorité de ses enfans , qui ne finit parmi nous qu'à l'âge de vingt-un ans. Ayant rétabli par sa prudence , le calme & la tranquillité dans toute l'étendue des états de Suède & de Norwège , elle ne songea plus qu'à donner à ses enfans une éducation digne de leur naissance. Les belles-lettres & les exercices de la noblesse faisoient toute notre occupation , & nous avions , mes frères & moi , une noble émulation à y exceller. On avoit choisi pour nous instruire tout ce qu'il y avoit de meilleurs maîtres en chaque discipline ; enfin , ayant fini tous mes exercices à l'âge de dix-sept ans , il me prit une forte envie de voyager par toute l'Europe , pour apprendre les mœurs

& le langage de ses divers habitans : pour le faire avec moins d'embarras , je ne pris avec moi qu'un homme de lettres , un valet-de-chambre & trois domestiques. Avec cette petite escorte je parcourus l'une & l'autre Prusse , le Danemarck , la Moscovie , la Pologne & l'Allemagne. Mon homme de lettres étant fort âgé , mourut en Franconie : je continuai mon voyage par la Hollande & par l'Angleterre , où je ne demeurai qu'autant qu'il en falloit pour apprendre leurs langues ; de-là je passai en France , où je fis un plus long séjour que par-tout ailleurs ; enfin , je suis venu dans les états de votre majesté , où je suis depuis quelques mois , & où j'ai eu différentes aventures qui ne méritent pas que j'en étourdisse les oreilles de votre majesté.

Ici le roi lui demanda s'il n'avoit pas perdu sa liberté auprès de quelque belle Espagnole. Gustave lui répondit qu'il en avoit vu plusieurs d'une beauté singulière , qu'il avoit aimées véritablement ; mais qu'il avoit été assez malheureux pour ne pas réussir dans ses desseins , par les fâcheux contre-tems qui étoient arrivés ; que dans le tems qu'il parloit à sa majesté il étoit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été , parce qu'il aimoit une personne dont les charmes & le mérite l'emportoient

infiniment sur toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors; enfin, qu'il l'aimoit si respectueusement, qu'il n'avoit pas même osé lui déclarer la passion qu'il avoit pour elle, quoiqu'elle lui eût rendu tous les bons offices imaginables, & qu'il se flattât de n'en être pas haï.

Le roi surpris d'une passion si forte, & en même tems si respectueuse, lui demanda quelle étoit cette belle incomparable, lui promettant de travailler à sa satisfaction. Gustave remercia le roi de sa bonne volonté, & lui nomma la fille aînée de dom Gazul, dont il exagéra la beauté avec une éloquence soutenue d'une estime & d'une passion extraordinaires. Gustave ne savoit pas encore qu'Agathe fût fille du roi & de la reine. Vous n'êtes pas de mauvais goût, lui dit le roi, cette belle fille n'est pas indigne de l'alliance des plus grands princes du monde. J'en suis si persuadé, sire, répondit Gustave, que la seule grace que j'ose demander à votre majesté est de déterminer dom Gazul à m'accorder Agathe, & de permettre que notre mariage se fasse à la vue de toute votre cour. Pour le consentement de dom Gazul, dit le roi, il sera fort aisé de l'obtenir, je crois même que celui d'Agathe ne vous manquera pas; c'est cependant ce dont je veux être pleinement instruit avant que de passer

outré : cependant agréez un appartement convenable pour vous & pour votre suite dans mon palais. Gustave lui témoigna combien il étoit sensible à tant de bontés. Le roi & la reine se retirèrent & emmenèrent avec eux Agathe, pour apprendre de sa propre bouche quels étoient ses sentimens pour le prince de Suède. Ils furent ravis d'apprendre qu'elle l'estimoit assez pour vouloir partager avec lui l'une & l'autre fortune, en cas qu'il fallût les éprouver toutes deux.

Cependant, comme il se faisoit tard, le roi convia ses nouveaux hôtes à souper. Il prit à table sa place ordinaire, ayant la reine à sa droite, Gustave à sa gauche : Agathe eut ordre de se ranger auprès de sa mère, le prince infant auprès de Gustave ; quatre grands d'Espagne suivoient deux à deux de chaque côté. On plaça ensuite les dames, dom Gazul, dom Alarif & ses deux amis. Le repas fut magnifique & digne de la majesté de celui qui le donnoit : ce fut là que le roi déclara qu'Agathe étoit sa fille, qu'il la donnoit à l'héritier des couronnes de Suède & de Norwège, & que le lendemain on feroit les cérémonies de leur mariage avec toutes les fêtes & toute la pompe qui se pratiquent en ces occasions. Il n'y eut de toute l'assemblée que les seuls dom Gazul & son

épouse qui ne furent point surpris de tant de nouveautés. Gustave qui croyoit n'épouser que la fille d'un simple gouverneur de ville, eut tant de joie d'apprendre que sa chère & charmante Agathe étoit fille du puissant monarque des Espagnes & des Indes, qu'il ne savoit si tout ce qu'il voyoit n'étoit pas un songe; il remercia le roi, en termes si passionnés, que l'on ne pouvoit douter qu'il ne sentît toute l'étendue d'une si rare faveur. Agathe, qui se possédoit un peu plus, marqua au roi toute la reconnoissance possible & le contentement qu'elle avoit d'un succès si heureux & si conforme à ses desirs.

Pendant que toutes ces choses se passaient tant à Burgos qu'à Madrid, nos deux favoris du roi, dom Francisque d'Alvares & dom Gomez de la Cerda, avoient fait tant de diligence & terminé si promptement leurs mariages, qu'ils arrivèrent avec leurs épouses à Madrid, le soir même que le roi venoit d'accorder sa fille à l'héritier des royaumes de Suède & de Norvège. Ils apprirent que le lendemain on devoit faire les cérémonies de leur mariage, qu'il y auroit des fêtes, des tournois, des bals & plusieurs autres pareils divertissemens, & se disposèrent à y paroître avec leurs nouvelles épouses, & à faire juger leur différend par le

roi même; ils convinrent même entr'eux que pour le faire d'une manière plus galante & plus digne d'eux, il falloit proposer le prix de la beauté; que les sommes qu'ils avoient déposées l'un & l'autre, seroient mises entre les mains de celle qui, au jugement du roi & de toute la cour, seroit la plus belle.

Sur la fin du souper du roi, ils vinrent saluer sa majesté, & lui rendre compte chacun de ce qu'il avoit fait, & sur-tout de son mariage, & lui demandèrent la permission de proposer le lendemain un prix considérable en faveur des dames, pour celle qui à son jugement passeroit pour la plus belle. Le roi leur répondit qu'il agréoit leur demande, & qu'il y ajouteroit un diamant d'un prix & d'une beauté singulière, s'ils vouloient bien que l'infante entrât dans cette concurrence. Ils répondirent que rien ne leur feroit plus de plaisir, & que ce seroit là le moyen de rendre cette partie de la fête toute grande & toute auguste.

Le lendemain, toutes les personnes distinguées & même toute la bourgeoisie parut en habit de fête; les dames sur-tout; pour honorer la fête, s'habillèrent le plus richement qu'elles purent: toutes les boutiques furent fermées pendant trois jours; les places publiques furent ornées de belles tapisseries & de

fleurs ; chaque bourgeois avoit fait planter un mai devant sa porte ; plusieurs ruisseaux de vin couloient d'espace en espace pour tous ceux qui en vouloient boire.

Sur les dix heures du matin Gustave en habit superbe, qui relevoit infiniment sa bonne mine, vint voir Agathe qu'il trouva parée si pompeusement & si brillante en cet équipage, qu'il lui dit d'abord, qu'il ne doutoit nullement que le prix de la beauté & du mérite ne lui fût adjugé, du consentement du même docteur Niguno, s'il se trouvoit à la fête. Après quelques complimens de part & d'autre, ils allèrent se jeter aux pieds du roi & de la reine, & leur demander leur bénédiction : ils en furent reçus avec toutes les caresses & les applaudissemens possibles. Un moment après le roi envoya avertir l'archevêque de Madrid de le venir trouver pour affaires de son ministère. Il parut quelque tems après en habits pontificaux, & fut conduit dans la chapelle du roi, où il donna la bénédiction nuptiale à Gustave & à Agathe, en présence du roi, de la reine, de l'infant & de toute la cour, & célébra pontificalement la sainte messe à leur intention.

Cette cérémonie étant finie, & toutes les personnes de distinction étant entrées à la suite

du roi & des nouveaux mariés , dans les appartemens , Agathe & Gustave suivirent la reine dans son cabinet , où elle leur fit plusieurs présens très-considérables. Le roi convia à dîner tous les grands de sa cour & toutes les dames de qualité. Jamais nôce n'a été plus belle & plus joyeuse que celle-là. Le roi fit placer Gustave à table dans la place qu'il occupoit lui-même le soir précédent , & Agathe dans celle de sa mère , avec chacun une couronne d'or sur la tête , garnie des plus belles pierreries de l'orient. L'archevêque de Madrid fit la bénédiction de la table.

Cependant on avoit fait dresser dans la cour du palais du roi un magnifique échafaud , avec plusieurs dais , pour réjouir le peuple par la vue des nouveaux mariés & de toute la cour. Le dîner pompeux & plus prolix que ce n'est la coutume chez les Espagnols , fut accompagné d'un concert admirable de luth , de guitares & des plus belles voix de toute l'Espagne , après lequel le roi & la reine vinrent prendre place sous deux magnifiques dais que l'on avoit dressés sur l'échafaud susdit. Gustave & Agathe attendoient les ordres du roi pour venir occuper les deux autres à leurs côtés , lorsque dom Francisque menant par la main donna Schervilla , fille du gouverneur

de Pampelune qu'il venoit d'épouser , & dom Gomez de la Cerda menant donna Antonia de Zayas , qu'il venoit pareillement d'épouser , mirent entre les mains du roi la bourse où le pari fait entr'eux étoit enfermé , & le prièrent de vider leur différend. Tous les assistans furent si éblouis à l'aspect de deux si rares beautés , que l'on entendit de tous côtés des acclamations de joie & d'admiration ; on ne pouvoit croire que l'Espagne eût produit de semblables merveilles. Enfin , comme il arrive , les voix se partagèrent , les uns donnant le prix de la beauté à donna Schervilla , les autres à donna Antonia de Zayas.

Le roi prenant la parole , en tirant de son doigt un diamant d'un prix excessif , leur dit qu'il leur avoit proposé d'être de leur pari , s'ils vouloient bien permettre que l'infante entrât en concurrence avec ces deux triomphantes beautés , & mit son diamant dans la bourse commune. Ces deux jeunes favoris n'avoient pas cru devoir faire souvenir le roi de ce qu'il leur avoit dit , parce qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible de trouver quelques beautés qui approchassent de celle de leurs épouses. Cependant voyant que le roi le vouloit ainsi , ils y consentirent. Le roi fit aussitôt appeller l'infante , qui dès qu'elle eut salué

la compagnie avec un air majestueux & mêlé de pudeur, réunit en sa personne les décisions de toute l'assemblée, & les suffrages mêmes de nos deux favoris & de leurs épouses. Les uns se récrioient sur la régularité de ses traits, d'autres sur la délicatesse de son teint parfemé de lys & de roses : quelques-uns ne pouvoient assez louer sa modestie, son air plein de majesté, la vivacité de ses yeux qu'elle avoit les plus beaux du monde.

Enfin l'infante d'Espagne emporta sans difficulté le prix sur ses concurrentes, sans que personne s'avisât d'aller contre. Mais le roi, judicieux, ne voulant pas décider entre sa fille & ses concurrentes, fit avertir Gustave de venir terminer ce différend. Son arrivée n'éblouit guères moins les yeux de tout le monde, qu'avoit fait celle de l'infante, tant il étoit bien fait, d'un air doux, mais noble & d'un abord prévenant. Après avoir salué le roi, la reine & toute l'assemblée, il se plaça sous le dais à la gauche du roi. Mais quelle fut sa surprise quand il apperçut donna Schervilla & donna Antonia de Zayas ses premières maîtresses ! elles ne furent pas moins surprises lorsqu'elles trouvèrent dans leur juge leur ancien amant. Enfin, voyant que les suffrages de tout le monde étoient pour l'infante, il prononça ainsi la sentence :

Il n'est pas juste que personne se retire mécontent de son roi. La voix publique ayant unanimement décerné le prix de la beauté à l'infante, cette gloire qui lui appartient, doit aussi lui tenir lieu de toutes choses. Pour consoler la disgrâce de ces deux autres merveilles, il faut qu'elles partagent le prix pour lequel elles sont entrées en concurrence. Ainsi, donna Schervilla, recevez cette bourse garnie d'or, & vous, donna Antonia de Zayas, recevez cet anneau que la magnificence de sa majesté vous donne. Il prit ensuite l'infante par la main, & la conduisit sous le dais qui lui étoit préparé auprès de la reine, & lui, alla se placer dans le sien.

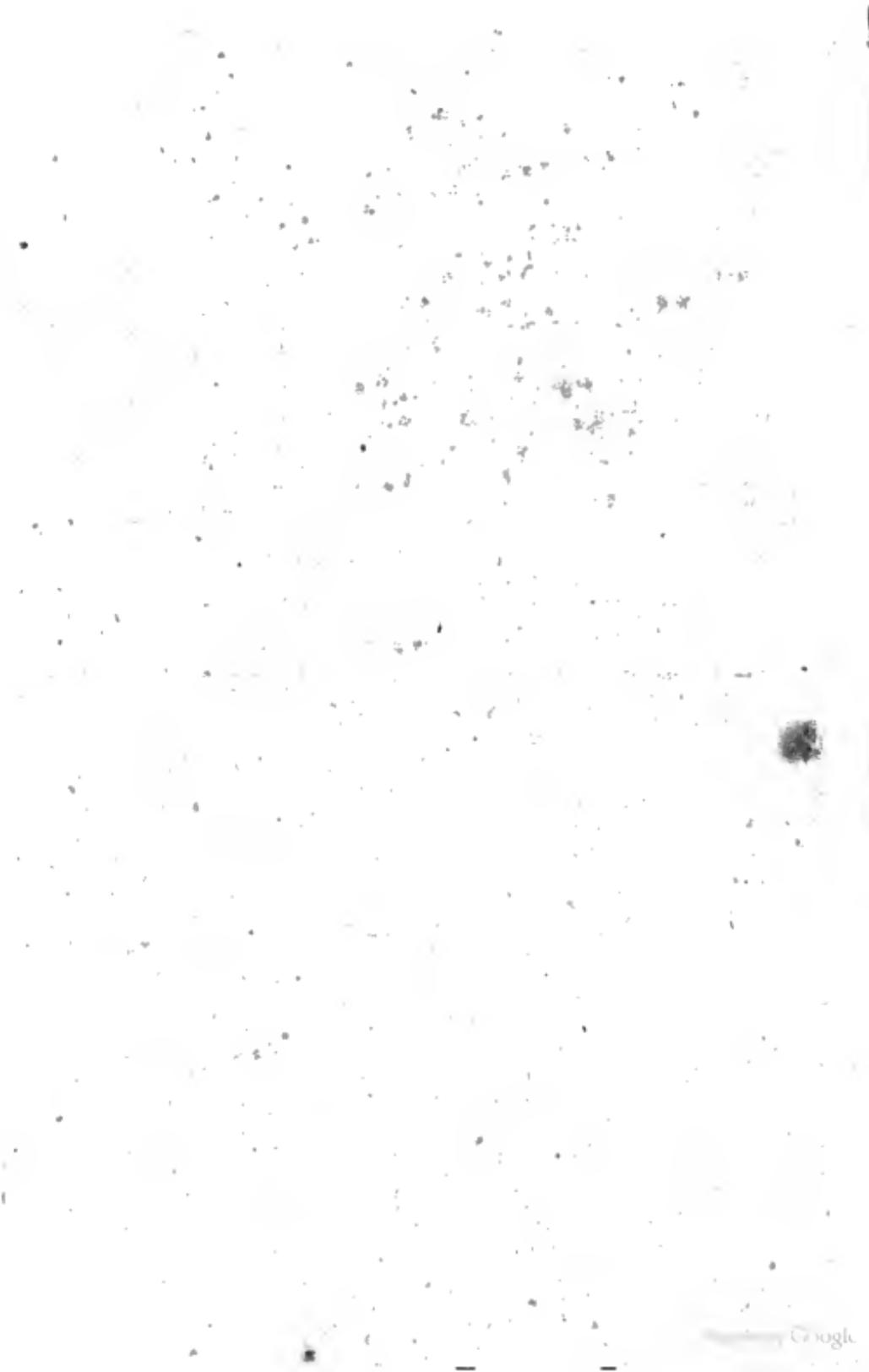
Le roi & toute l'assemblée approuva le jugement de Gustave; on le regardoit comme un autre Salomon, & tout le monde ayant pris ses places, les trompettes, les haut-bois, les fifres, les tymbales & les tambours annoncèrent le tournoi que les grands d'Espagne avoient préparé pour cette fête; il fut des plus magnifiques, tous les chevaliers y coururent la bague avec beaucoup d'adresse & d'émulation; plusieurs autres divertissemens succédèrent les uns aux autres. A l'arrivée de la nuit toute la ville fut éclairée d'illuminations les feux d'artifices, les fusées volantes, les ac-

clamations du peuple rendirent la joie si universelle , que les divertissemens de la nuit ne cédèrent pas à ceux de la journée.

Ces fêtes durèrent trois jours & trois nuits sans aucune intermission , pendant ce tems-là il arriva à Madrid des ambassadeurs de la part de la reine de Suède qui redemandoit son fils aîné , attendu que son grand âge ne lui permettoit plus de vaquer aux affaires de son gouvernement ; ils furent reçus du roi & de la reine avec tous les honneurs possibles ; ils saluèrent leur nouveau roi & leur nouvelle reine avec une joie qui ne se peut assez exprimer ; le roi voulut qu'ils fussent spectateurs des divertissemens publics , en attendant que l'on prépareroit toutes les choses pour le départ du roi & de la reine de Suède : il leur fit aussi des présens considérables , chacun suivant sa qualité. Comme le retour du roi de Suède pressoit , on choisit la route la plus courte que l'on put , pour le rendre en bref en ses états. On jugea que la voie de l'Océan seroit la plus courte & la plus commode ; on choisit pour s'y embarquer le port de Fontarabie , qui effectivement paroît le plus propre & le mieux fourni de bons vaisseaux pour un voyage de long cours. On prépara aussi les carrosses & les chariots nécessaires pour conduire leurs

majestés suédoises jusqu'au port où ils devoient s'embarquer. Agathe remercia dom Gazul de tous les soins qu'il avoit pris de son éducation, & pria le roi de s'en souvenir. Gustave témoigna au roi & à la reine le chagrin qu'il avoit de se séparer si-tôt de leur chère présence. Le roi d'Espagne les combla de présens très riches & très-précieux ; ils s'embrassèrent les larmes aux yeux , & se dirent les adieux les plus tendres qui se soient jamais dits en de semblables occasions.

Fin des aventures du voyageur aérien.



MICROMÉGAS
ou
VOYAGES DES HABITANS
DE L'ÉTOILE SIRIUS.

PAR VOLTAIRE.

MICROMÉGAS,



MICROMÉGAS
O U
VOYAGES DES HABITANS
DE L'ÉTOILE SIRIUS.

CHAPITRE PREMIER.

*Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius
dans la planète de Saturne & sur la Terre.*

DANS une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius, il y avoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connoître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmillière; il s'appelloit Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands. Il avoit huit lieues de haut: j'entends par huit lieues de haut, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Tome I I.

B b

Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur le champ la plume, & trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, & que, nous autres citoyens de la terre, nous n'avons guère que cinq pieds, & que notre globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit, ait au juste vingt-un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple & plus ordinaire dans la nature. Les états de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très-foible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de son excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs & tous nos peintres conviendront sans peine, que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous ayions; il fait beaucoup de choses, il en a inventé quelques-unes: il n'a-

voit pas encore deux cens cinquante ans, & il étudioit, selon la coutume, au collège des Jésuites de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide. C'est dix-huit de plus que Blaise Pascal, lequel après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa sœur, devint depuis un géomètre assez médiocre, & un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cens cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes; qui n'ont pas cent pieds de diamètre, & qui se dérobent aux microscopes ordinaires: il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti de son pays, grand vétillard, & fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, mal-sonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, & le poursuivit vivement: il s'agissoit de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius étoit de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté; le procès dura deux cens vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des Jurisconsultes qui ne l'avoient pas lu, & l'auteur eut ordre de ne paroître à la cour de huit cens années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être

banni d'une cour qui n'étoit remplie que de tracasseries & de petitesesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarraffa guère ; & il se mit à voyager de planète en planète , pour achever de se former l'esprit & le cœur, comme on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline , seront sans doute étonnés des équipages de là-haut : car nous autres , sur notre petit tas de boue , nous ne concevons rien au-delà de nos usages. Notre voyageur connoissoit merveilleusement les loix de la gravitation , & toutes les forces attractives & répulsives. Il s'en servoit si à propos , que tantôt , à l'aide d'un rayon du soleil , tantôt par la commodité d'une comète , il alloit de globe en globe , lui & les siens , comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de tems ; & je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais à travers les étoiles dont elle est semée , ce beau ciel empiré , que l'illustre vicaire Derham se vante d'avoir vu au bout de sa lunète. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu , à Dieu ne plaise ! Mais Micromégas étoit sur les lieux ; c'est un bon observateur , & je ne veux contredire personne. Micromégas , après avoir bien tourné , arriva dans le globe de Saturne.

Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petiteſſe du globe & de ſes habitans, ſe défendre de ce ſourire de ſupériorité qui échappe quelquefois aux plus ſages. Car, enfin, Saturne n'eſt guère que neuf cens fois plus gros que la terre, & les citoyens de ce pays-là ſont des nains qui n'ont que mille toifes de haut, ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ſes gens, à peu près comme un muſicien italien ſe met à rire de la muſique de Lulli, quand il vient en France. Mais comme le Sirien avoit un bon eſprit, il comprit bien vite qu'un être penſant peut fort bien n'être pas ridicule, pour n'avoir que ſix mille pieds de haut. Il ſe familiariſa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le ſecrétaire de l'Académie de Saturne, homme de beaucoup d'eſprit, qui n'avoit, à la vérité, rien inventé, mais qui rendoit un fort bon compte des inventions des autres, & qui faiſoit paſſablement de petits vers & de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la ſatisfaction des lecteurs, une converſation ſingulière que Micromégas eut un jour avec monſieur le ſecrétaire.

CHAPITRE II.

*Conversation de l'habitant de Sirius avec celui
de Saturne.*

APRÈS que son excellence se fut couchée, & que le secrétaire se fut approché de son visage : il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. Oui, dit le Saturnien ; la nature est comme un parterre, dont les fleurs... Ah, dit l'autre, laissez-là votre parterre!-- Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes & de brunes, dont les parures... Et qu'ai je à faire de vos brunes ? dit l'autre. — Elle est donc comme une galerie de peintures, dont les traits... Et non, dit le voyageur, encore une fois, la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur ; je veux qu'on m'instruise ; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. — Nous en avons soixante & douze, dit l'académicien ; & nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-

delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante & douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; & , malgré toute notre curiosité & le nombre assez grand de passions , qui résultent de nos soixante & douze sens, nous avons tout le tems de nous ennuyer. Je le crois bien, dit Micromégas ; car dans notre globe nous avons près de mille sens ; & il nous reste encore je ne fais quel desir vague, je ne fais quelle inquiétude qui nous avertit, sans cesse, que nous sommes peu de chose, & qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de desirs que de vrais besoins, & plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné des nouvelles positives de ce pays-là. Le Saturnien & le S.rien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux & fort incertains, il en fallut revenir aux faits. — Combien de tems vivez-vous ? dit le Sirien. — Ah ! bien peu, repliqua le petit homme de Saturne. — C'est tout comme chez nous, dit le Sirien : nous nous plaignons tou-

jours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature.--Hélas ! nous ne vivons , dit le Saturnien, que cinq cens grandes révolutions du soleil, (cela revient à quinze mille ans ou environ , à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né : notre existence est un point , notre durée un instant , notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu , que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi , je n'ose faire aucuns projets ; je me trouve comme un goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux, sur-tout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui repartit : si vous n'étiez pas philosophe , je craindrois de vous affliger , en vous apprenant que notre vie est sept cens fois plus longue que la vôtre ; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux élémens , & ranimer la nature sous une autre forme , ce qui s'appelle mourir , quand ce moment de métamorphose est venu , avoir vécu une éternité , ou avoir vécu un jour , c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-tems que chez moi , & j'ai trouvé qu'on y murmuroit encore. Mais il y a par-tout des gens de bon sens qui

savent prendre leur parti, & remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés, avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensans sont différens, & tous se ressemblent au fond par le don de la pensée & des desirs. La matière est par-tout étendue; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière? -- Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourroit subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cens; comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité, & le reste.--Apparemment, repliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le créateur avoit sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse; je vois par-tout des différences; mais aussi par-tout des proportions; votre globe est petit; vos habitans le sont aussi; vous avez peu de sensations; votre matière a peu de propriétés; tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil, bien examiné? -- D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien; & quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs.--Notre soleil tire sur le

rouge, dit le Sirien, & nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptoit dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptoit qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent, les êtres étendus qui sentent & qui pensent, les êtres pensans qui n'ont point d'étendue, ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, & le reste. Le Sirien chez qui on en comptoit trois cent, & qui en avoit découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savoient, & beaucoup de ce qu'ils ne savoient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.



C H A P I T R E III.

Voyage des deux habitans de Sirius & de Saturne.

Nos deux philosophes étoient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne, avec une fort jolie provision d'instrumens de mathématiques, lorsque la maîtresse du Saturnien qui en eut des nouvelles vint en larmes faire ses remontrances. C'étoit une jolie petite brune qui n'avoit que six cens soixante toises, mais qui réparoit par bien des agrémens la petiteffe de sa taille. Ah cruel ! s'écria-t-elle, après t'avoir résisté quinze cens ans, lorsqu'enfin je commençois à me rendre, quand j'ai à peine passé deux cens ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde ; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour ; si tu étois un vrai Saturnien, tu serois fidèle. Où vas-tu courir ? que veux-tu ? nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant ; voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il étoit ; & la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe ; de là ils allèrent aisément de lune en lune. Une comète passoit tout auprès de la dernière ; ils s'élançèrent sur elle avec leurs domestiques & leurs instrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, & y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets, qui seroient actuellement sous presse, sans messieurs les inquisiteurs qui ont trouvé quelques propositions un peu dures ; mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de***, qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité & cette bonté qu'on ne sauroit assez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, & ils cotoyèrent la planète de Mars, qui, comme on fait, est cinq fois plus petite que notre petit globe ; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, & qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je fais bien que le père Castel écrira, & même assez plaisamment, contre

l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il seroit difficile que Mars , qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, & ils passèrent leur chemin, comme des voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, & poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien & son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent long-tems, & ne trouvèrent rien. Enfin, ils apperçurent une petite lueur, c'étoit la Terre ; cela fit pitié à des gens qui venoient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, &, trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, & arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer baltique, le cinq Juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style.



CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive sur le globe de la Terre.

APRÈS s'être reposés quelque tems , ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes , que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite , ils voulurent reconnoître le petit pays où ils étoient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien & de ses gens étoient d'environ trente mille pieds de roi ; le nain de Saturne suivoit de loin en halétant ; or , il falloit qu'il fit environ douze pas , quand l'autre faisoit une enjambée ; figurez-vous , (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très-petit chien de manchon qui suivroit un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite , ils eurent fait le tour du globe en trente-fix heures ; le soleil , à la vérité , ou plutôt la terre , fait un pareil voyage en une journée ; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise , quand on tourne sur son axe , que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étoient partis , après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux , qu'on nomme la

Méditerranée, & cet autre petit étang, qui, sous le nom du grand Océan, entoure la tau-pinière. Le nain n'en avoit eu jamais qu'à mi-jambe, & à peine l'autre avoit-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant & en revenant dessus & dessous, pour tâcher d'appercevoir si ce globe étoit habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tatèrent par-tout ; mais leurs yeux & leurs mains n'é-tant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner, que nous & nos confrères, les autres habitans de ce globe, avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeoit quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avoit personne sur la terre. Sa première raison étoit qu'il n'avoit vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'étoit raisonner assez mal ; car, disoit-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur, que j'apperçois très-distinctement ; concluez-vous de-là que ces étoiles n'existent pas ? --Mais, dit le Nain, j'ai bien tâté.--Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti.--Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier, & d'une forme qui me paroît si ridicule ! tout semble être ici dans le cahos ; voyez-vous ces petits ruisseaux,

dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, & qui m'ont écorché les pieds? (il vouloit parler des montagnes) remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux poles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des poles sont nécessairement incultes? en vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paroît que des gens de bon sens ne voudroient pas y demeurer. Eh bien, dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin, il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paroît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne & dans Jupiter! c'est peut-être par cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avois toujours remarqué de la variété? Le Saturnien repliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si, par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamans. Les diamans tombèrent; c'étoient de jolis petits karats assez inégaux, dont

dont les plus gros pesoient quatre cens livres, & les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns; il s'apperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étoient taillés, étoient d'excellens microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle; & Micromégas en choisit un de deux mille cinq cens pieds. Ils étoient excellens; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il falloit s'ajuster. Enfin, l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuoit entre deux eaux dans la mer Baltique: c'étoit une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement, & la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois, de l'excès de petitesse dont étoient les habitans de notre globe. Le Saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vîte qu'il ne l'étoit que par des baleines; & comme il étoit grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tiroit son mouvement, s'il avoit des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé; il examina l'animal fort patiemment, & le résultat de l'examen fut, qu'il n'y avoit pas moyen de croire qu'une ame fût logée là. Les

deux voyageurs inclinoient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope, ils apperçurent quelque chose de plus gros qu'une baleine qui flotloit sur la mer Baltique. On fait que dans ce tems-là même une volée de philosophes revenoit du cercle polaire, sous lequel ils avoient été faire des observations, dont personne ne s'étoit avisé jusqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Bothnie, & qu'ils eurent bien de la peine à se sauver. Mais on ne fait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

CHAPITRE V.

Expériences & raisonnemens des deux Voyageurs.

MICROMÉGAS étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paroissoit; & avançant deux doigts, & les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant & les ferrant, il faisoit fort adroitement le vaisseau qui portoit ces messieurs, & le mit encore

sur son ongle, sans le trop presser, de peur de l'écraser. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers & les gens de l'équipage qui s'étoient cru enlevés par un ouragan, & qui se croyoient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement, les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, & se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts-de-cercle, leurs secteurs, & des filles Laponnes, & descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouilloit les doigts; c'étoit un bâton ferré qu'on lui enfonçoit d'un pied dans l'index; il jugea par ce picotement qu'il étoit forti quelque chose du petit animal qu'il tenoit. Mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope qui faisoit à peine discerner une baleine & un vaisseau, n'avoit point de prise sur des êtres aussi imperceptibles que les hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi: c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure, qu'en feroi

sur une boule de dix pieds de tour, un animal qui auroit à peu près la six cent millieme partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourroit tenir la terre dans sa main, & qui auroit des organes en proportion des nôtres (& il se peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances), & concevez, je vous prie, ce qu'elles penseroient de ces batailles qui nous ont vaiu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que si quelque capitaine de grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, & que lui & les siens ne seront jamais que des infinimens petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour appercevoir les atomes dont je viens de parler! Quand Leuwenhoeck & Hartsoek virent les premiers, ou crurent voir, la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations! comme il s'écria! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de

son compagnon de voyage ! Je les vois, disoient-ils tous deux à-la-fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent ? En parlant ainsi, les mains leur trembloient, par le plaisir de voir des objets si nouveaux, & par la crainte de les perdre. Le Saturnien, passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut appercevoir qu'ils travailloient à la propagation. Ah ! disoit-il, j'ai pris la nature sur le fait. Mais il se trompoit sur les apparences ; ce qui n'arrive que trop, qu'on se serve de microscopes, ou non.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec les hommes.

MICROMÉGAS, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parloient ; & il le fit remarquer à son compagnon, qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avoit le don des langues, aussi-bien que le Sirien : il n'entendoit point parler nos atomes, & il supposoit qu'ils ne parloient pas. D'ailleurs, comment ces êtres

imperceptibles auroient-ils les organes de la voix, & qu'auroient-ils à dire ? Pour parler, il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensoient, ils auroient donc l'équivalent d'une ame. Or, attribuer l'équivalent d'une ame à cette espèce, cela lui paroïsoit absurde. Mais, dit le Sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils faisoient l'amour ; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser & sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire entendre ? Supposez-vous d'ailleurs, qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant ? Pour moi, l'un & l'autre me paroissent de grands mystères. Je n'ose plus ni croire, ni nier, dit le nain, je n'ai plus d'opinion. Il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après. C'est fort bien dit, reprit Micromégas ; & aussi-tot il tira une paire de ciseaux, dont il se coupa les ongles, & d'une rognure de l'ongle de son pouce, il fit sur le champ une espèce de grande trompette parlante comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppoit le vaisseau & tout l'équipage. La voix la plus foible entroit dans les fibres circulaires de l'ongle ; de forte que, grace à son industrie, le philosophe de là haut entendit parfaitement le bourdon-

nement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, & enfin, à entendre le françois. Le nain en fit autant, quoiqu'avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoubloit à chaque instant. Ils entendoient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur paroïssoit inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien & son nain brûloient d'impatience de lier conversation avec les atomes ; il craignoit que sa voix de tonnerre, & sur-tout celle de Micromégas, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il falloit en diminuer la force : ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout, fort effilé, venoit donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenoit le nain sur ses genoux, & le vaisseau avec l'équipage sur un ongle. Il baïssoit la tête, & parloit bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions, & bien d'autres encore, il commença ainsi son discours :

Insectes invisibles, que la main du créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui sembloient impénétrables. Peut-être ne daigneroit-on pas vous regarder à ma cour ; mais je ne méprise personne, & je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvoient deviner d'où elles partoient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, & les philosophes du vaisseau firent un système; mais quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parloit. Le nain de Saturne qui avoit la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avoient à faire. Il leur conta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'étoit monsieur Micromégas; & après les avoir plaints d'être si petits; il leur demanda s'ils avoient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisoient dans un globe qui paroissoit appartenir à des baleines, s'ils étoient heureux, s'ils multiplioient, s'ils avoient une ame? & cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres, & choqué de ce qu'on doutoit de son ame, observa l'interlocuteur avec des pinules braquées sur un quart-de-cercle, fit deux stations, & à la troisième il parla ainsi: vous croyez donc; monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un... Mille toises! s'écria le nain; juste

ciel! d'où peut-il savoir ma hauteur? mille toises! il ne se trompe pas d'un pouce; quoi! cet atome m'a mesuré! il est géomètre! il connoît ma grandeur! & moi qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connois pas encore la sienne! Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, & je mesurerai bien encore votre grand compagnon. La proposition fut acceptée; son excellence se coucha de son long; car s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages. Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift nommeroit, mais que je me garderai bien d'appeler par son nom, à cause de mon grand respect pour les dames. Puis par une suite de triangles liés ensemble, ils conclurent que ce qu'ils voyoient, étoit, en effet, un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles: je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O dieu! qui avez donné une intelligence à des substances qui paroissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte aussi peu que l'infiniment grand; &, s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes

animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvriroit le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit, qu'il pouvoit en toute sûreté croire qu'il est, en effet, des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert, & ce que Réaumur a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles, ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même étoit pour ces animaux si vastes dont il parloit, & ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances, devant lesquelles ils ne paroissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, & Micromégas parla ainsi.

C H A P I T R E V I I.

Conversation avec les hommes.

O ATOMES intelligens ! dans qui l'être éternel s'est plu à manifester son adresse & sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe ; car ayant si peu de matière, & paroissant tout esprit, vous devez

passer votre vie à aimer & à penser, c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute. A ce discours tous les philosophes secouèrent la tête, & l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne-foi, que si l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchans & de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, & trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, & que presque par toute la terre c'est ainsi qu'on en use de tems immémorial? Le Sirien frémit, & demanda quel pouvoit être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger, prétende un fétu sur ces tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme, je ne fais

pourquoi, César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu, ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit; & presqu'aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorrent.

Ah malheureux! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas, & d'écraser de trois coups de pieds toute cette fourmière d'assassins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que quand même ils n'auroient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires, qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le tems de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, & qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. Le voyageur se sentoît ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvroit de si étonnans contrastes. Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, & qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez?

Nous difféquons des mouches, dit le philosophe; nous mesurons des lignes; nous assemblons des nombres; nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, & nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit aussi-tôt fantaisie au Sirien & au Saturnien d'interroger ces atomes pensans, pour savoir les choses dont ils convenoient. Combien comptez-vous, dit-il, de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gemeaux? Ils répondirent tous à la fois, trente-deux degrés & demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune? Soixante demi-diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèse votre air? Il croyoit les attraper; mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cens fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, & dix-neuf cens fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des forciers ces mêmes gens, auxquels il avoit refusé une ame un quart-d'heure auparavant.

Enfin, Micromégas leur dit: puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre ame, & comment vous formez vos idées? Les philosophes parlèrent tous à la fois comme aupa-

ravant ; mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citoit Aristote ; l'autre prononçoit le nom de Descartes ; celui-ci , celui de Mallebranche ; cet autre , celui de Leibnitz : un autre , celui de Locke. Un vieux Péripatéticien dit tout haut avec confiance , l'ame est une entéléchie , & une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément Aristote , page 633 , de l'édition du Louvre :

Ἐντελέχεια ἐστὶ , &c.

Je n'entends pas trop bien le grec , dit le géant : ni moi non plus , dit le mite philosophe. Pourquoi donc , reprit le Sirien , citez-vous un certain Aristote en grec ! C'est , repliqua le savant , qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartésien prit la parole , & dit : l'ame est un esprit pur , qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques , & qui , en sortant de-là , est obligée d'aller à l'école , & d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su , & qu'elle ne saura plus. Ce n'étoit donc pas la peine , répondit l'animal de huit lieues , que ton ame fût si savante dans le ventre de ta mère , pour être si igno-

rante quand tu aurois de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit ? Que me demandez-vous là ? dit le raisonneur, je n'en ai point d'idées ; on dit que ce n'est pas de la matière. Mais fais-tu au moins ce que c'est que la matière ? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, & d'une telle forme ; elle a ses trois dimensions ; elle est pesante & divisible. Eh bien, dit le Sirien, cette chose qui te paroît être divisible, pesante & grise, me dirois-tu bien ce que c'est ? tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose, le connois-tu ? Non, dit l'autre. Tu ne fais donc point ce que c'est que la matière.

Alors, monsieur Micromégas adressant la parole à un autre sage qu'il tenoit sur son pouce, lui demanda ce que c'étoit que son ame, & ce qu'elle faisoit ? Rien du tout, répondit le philosophe Malebranchiste ; c'est Dieu qui fait tout pour moi ; je vois tout en lui ; je fais tout en lui ; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudroit ne pas être, reprit le sage de Sirius. Et toi, mon ami, dit-il à un Leibnitzien qui étoit là, qu'est-ce que ton ame ? C'est, répondit le Leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne, ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne pendant que

mon corps montre l'heure ; ou bien mon ame est le miroir de l'univers , & mon corps est la bordure du miroir : cela est clair.

Un petit partisan de Locke étoit là tout auprès ; & quand on lui eut enfin adressé la parole : je ne fais pas , dit-il , comment je pense ; mais je fais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles & intelligentes , c'est de quoi je ne doute pas ; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière , c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle ; il ne m'appartient pas de la borner ; je n'affirme rien ; je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

L'animal de Sirius fourit : il ne trouva pas celui-là le moins sage ; & le nain de Saturne auroit embrassé le sectateur de Loke , sans l'extrême disproportion. Mais il y avoit là , par malheur , un petit animalcule en bonnet carré , qui coupa la parole à tous les animalcules philosophes ; il dit qu'il savoit tout le secret ; que cela se trouvoit dans la somme de saint Thomas ; il regarda de haut en bas les deux habitans célestes ; il leur soutint que leurs personnes , leurs mondes , leurs soleils , leurs étoiles , tout étoit fait uniquement pour
l'homme

l'homme. A ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre, en étouffant de ce rire inextinguible, qui, selon Homère, est le partage des dieux, leurs épaules & leurs ventres alloient & venoient, & dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avoit sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent long tems; enfin, ils retrouvèrent l'équipage, & le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que des infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu, pour leur usage, & que dans ce livre ils verroient le bout des choses. Effectivement, il leur donna ce volume avant son départ: on le porta à Paris à l'académie des sciences; mais quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: ah! dit-il, je m'en étois bien douté.

Fin de Micromégas.

73727

T A B L E

DES VOYAGES IMAGINAIRES

Contenus dans ce Volume.

S U I T E D E S H O M M E S V O L A N S .

AVERTISSEMENT de l'Editeur, Page vij
 CHAP. XXXIX. Description des appartemens
 du roi. Wilkins y est introduit. Moucheratt
 convoqué. Conversation de Wilkins avec le roi
 sur la religion, 1

CHAP. XL. Réflexions de Pierre. Avis à son fils &
 à sa fille. Globes de lumière ; créatures vivantes.
 Il prend Malech à son service. Nasgig découvre à
 Pierre un complot formé à la cour. Révolte de
 Gavingrunt, 13

CHAP. XLI. Moucheratt assemblé. Discours des
 Ragams & des Colombs. Pierre établit la reli-
 gion. Il informe le roi d'un complot. Envoie
 Nasgig au vaisseau, pour en apporter du ca-
 non, 27

CHAP. XLII. Le roi entend Barbarfa & Taspi
 parler ensemble de leur complot. Pierre les accuse
 en plein Moucheratt. Ils sont condamnés &
 exécutés. Nicor se soumet & est relâché, 42

- CHAP. XLIII.** *Nasgig revient avec le canon. Pierre lui en apprend le service : il se destine une garde , & règle l'ordre de sa marche contre Harlokin. Combat entre Nasgig & le général des rebelles. Pierre revient avec la tête d'Harlokin. On vient au-devant de lui. Réjouissances publiques. Esclavage aboli ,* 55
- CHAP. XLIV.** *Pierre propose de faire la visite des provinces révoltées. Il change le nom du pays , établit la religion du côté de l'ouest , & y abolit l'esclavage. Lasmeel revient avec Pierre. Pierre lui enseigne à lire & à écrire. Le roi est surpris de cette correspondance. Pierre décrit au roi la forme d'un animal ,* 75
- CHAP. XLV.** *Pierre envoie chercher sa famille. Il va visiter la ville. Description de cette ville & du pays. Fontaines chaudes & froides ,* 90
- CHAP. XLVI.** *Histoire fabuleuse de la population de ce pays. Sa police & son gouvernement. Discours de Pierre sur le commerce. Arrivée d'Youwarky. Elle invite le roi & les nobles à un grand festin , & envoie chercher de la volaille à Graundevole ,* 106
- CHAP. XLVII.** *Pierre va chez son beau-père. Il traverse les montagnes noires. Voyage au mont Alkoé. Il gagne les mineurs ; défait les troupes du gouverneur ; fait proclamer roi Georigetti ; prend le gouverneur prisonnier , & lui rend son*

- gouvernement ; fait des loix du consentement du peuple, & retourne à Brandleguarp avec des députés ,* 123
- CHAP. XLVIII. *Pierre arrive avec les députés : les présente au roi. On prend la résolution d'y envoyer une colonie. Nafgig en est fait gouverneur. Manière de choisir ceux qu'on envoie dans cette colonie. Course dans l'air, & à quel dessein. Walfi remporte le prix. On découvre que c'est une Gawry ,* 149
- CHAP. XLIX. *La course réconcilie les deux royaumes. La colonie part, bâtit une ville. Pierre va visiter le pays : il entend parler d'une prophétie de Stygée, fille du roi de Norbon. Il s'y transporte ; tue le neveu du roi ; accomplit la prophétie , en faisant épouser Stygée à Georigetti. Il revient ,* 167
- CHAP. L. *Discours entre Pierre & Georigetti sur le mariage. Pierre propose Stygée au roi , qui consent à l'épouser. Il raconte ce qu'il a fait à Norbone. Le mariage est terminé. Cérémonie à cette occasion. Pierre va à Norborte , y établit un commerce libre avec le mont Alkoé. Il engage des commerçans à s'établir à Norbone , & fait transporter du bétail au mont Alkoé ,* 185
- CHAP. LI. *Pierre , en parcourant ses livres , trouve une bible latine , qu'il entreprend de traduire. Il enseigne les lettres à quelques uns des ragams.*

Il établit une manufacture de papier. Fait lire la bible aux Ragams. Ceux-ci apprennent aux autres à lire & à écrire. Il tient une foire dans les montagnes noires. Réflexion de Pierre sur les habits de ce pays,

195

CHAP. LIII. Les enfans de Pierre sont pourvus. Mort de Youwarky. Comment le roi & la reine passent leur vie. Il prend à Pierre une grande mélancolie. Il veut aller faire un tour en Angleterre, & en imagine les moyens. Il est emporté au-dessus des mers.

204

LE VOYAGEUR AÉRIEN.

<i>Histoire du Voyageur Aérien,</i>	216
<i>Histoire de la belle Liriane,</i>	218
<i>Histoire de Dorothee,</i>	242
<i>Suite de l'Histoire de la belle Liriane,</i>	253
<i>Agréable & savante dispute entre don Lopez de Nigugno, Théatin, docteur en théologie à Salamanque, & le Voyageur Aérien,</i>	291
<i>Suite des aventures du Voyageur Aérien,</i>	305
<i>Histoire d'Antonia de Zayas,</i>	308
<i>Histoire des Pélerins de S. Jacques,</i>	317
<i>Histoire de dom Francisque d'Alualos & de dom Gomez de la Cerda,</i>	345
<i>Histoire de la naissance prodigieuse d'Antonia de Zayas,</i>	347

<i>Histoire de la belle Agathe,</i>	366
<i>Suite de l'histoire du Voyageur Aérien,</i>	369

M I C R O M É G A S.

CHAP. PREMIER. <i>Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne & sur la Terre,</i>	385
CHAP. II. <i>Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne,</i>	390
CHAP. III. <i>Voyage des deux habitans de Sirius & de Saturne,</i>	395
CHAP. IV. <i>Ce qui leur arrive sur le globe de la Terre,</i>	398
CHAP. V. <i>Expériences & raisonnemens des deux Voyageurs,</i>	402
CHAP. VI. <i>Ce qui leur arriva avec les hommes,</i>	405
CHAP. VII. <i>Conversation avec les hommes,</i>	410

Fin de la Table.



~~965~~

